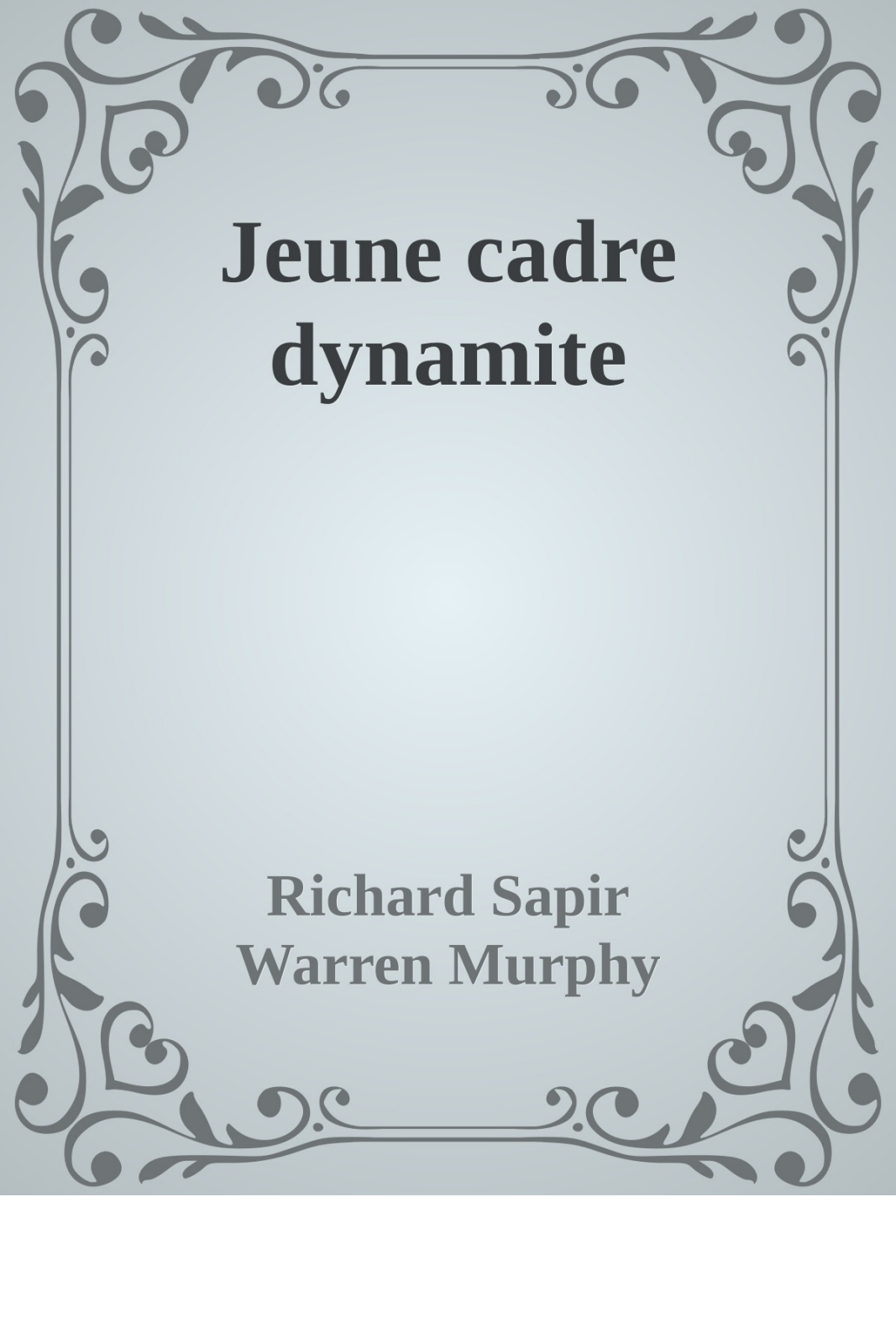


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a dark gray color, framing the entire page.

Jeune cadre dynamite

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Jeune cadre dynamite



PLON

Richard Sapir
et
Warren Murphy

SÉRIE L'IMPLACABLE

1. IMPLACABLEMENT VÔTRE
2. SAVOIR C'EST MOURIR
3. PUZZLE CHINOIS
4. L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
5. DOCTEUR SÉISME
6. CONDITIONNÉ À MORT
9. LES FOUS DE LA JUSTICE
10. LE TYPHON DU TIERS MONDE
11. MARCHE OU CRÈVE
12. SAFARI HUMAIN
13. ROCK'N DROGUE

**RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY**

L'IMPLACABLE

JEUNE CADRE DYNAMITE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR BRIGITTE SALLEBERT

PLON

Titre original :
JUDGMENT DAY

Maquette de couverture : Loris

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1974, by Richard Sapir and Warren Murphy
© Librairie Plon/GECEP 1979
pour la traduction française.

ISBN : 2 – 259 – 00505 – 5

Édition originale :
ISBN : 0 – 523 – 00303 X
PINNACLE BOOKS. INC. NEW YORK
New York. N. Y. 10016

CHAPITRE PREMIER

L'homme, vêtu d'un complet sobre, dont la coupe trahissait un des tailleurs les plus coûteux des États-Unis, s'était tourné vers l'agent immobilier et demanda d'une voix neutre :

— Et si quelqu'un crie d'ici, peut-on l'entendre dans le voisinage ?

L'agent immobilier ne suspendit qu'une fraction de seconde son flot verbal avant de se ressaisir.

— Franchement, je ne sais pas. Je n'ai jamais pensé à ça. Mais la vue est fantastique ! *Pastorale*. Ici, vous avez le calme. Le calme absolu ! Une occasion *unique*. Venez faire un tour, monsieur Cordur !

L'agent rayonnait d'un bonheur artificiel. L'ignorant totalement, M. Cordur examinait minutieusement, d'abord les falaises avec leurs criques qui descendaient jusqu'à l'immensité bleue du Pacifique dont les vagues caressaient Bolinas, petite ville californienne, ensuite, derrière lui, les pentes du mont Tamalpais qui montaient doucement vers le ciel.

Il regardait longuement le paysage à sa gauche, puis à sa droite. Au bout d'un chemin caillouteux, presque impraticable, à deux kilomètres de là en descendant, il aperçut une cabane blanche. De là-bas, à condition de se munir de puissantes jumelles, on pourrait suivre tout ce qui se passait en haut. Avec un équipement d'écoute correct, on pourrait même tout entendre. L'électronique moderne permet de faire des choses étonnantes.

Les ordinateurs permettent de faire des choses beaucoup plus étonnantes encore. Blake Cordur était bien placé pour le savoir. Il est possible de mettre tout un pays sur ordinateur si on en a envie. On peut même le programmer de telle manière qu'un seul homme peut l'interroger. Et si cet homme s'entête, par un réflexe d'égoïsme stupide, à garder cette précieuse information pour lui, il faut l'en empêcher. Pour le bien de la société d'informatique, la gigantesque

International Data Corporation, I.D.C., où travaillait Blake Cordur. Il faut l'en empêcher, même si cela le fait crier.

— Comme vous pouvez le constater, monsieur, cette propriété est une occasion unique pour celui qui cherche à se retirer dans un cadre splendide.

— Hum ! fit Blake Cordur, guère impressionné par la maison, un ranch californien désespérément banal qui s'étalait dans tous les sens au centre de la propriété.

L'air légèrement ennuyé, il contemplait l'immense terrasse en pierre qui offrait une excellente vue aérienne, particulièrement à un hélicoptère ; les innombrables baies panoramiques et portes vitrées donnant sur le Pacifique et qui opposeraient une si faible barrière à un homme en fuite, pourvu qu'il soit suffisamment motivé par la peur et le désespoir...

— Une maison superbe, n'est-ce pas, monsieur Cordur ?

— Euh ! c'est-à-dire..., murmurait Cordur en fixant la petite maison en contrebas. À qui appartient celle-là ?

— Elle ne présente aucun intérêt. Son toit a été refait, mais mal. Il n'y a qu'une salle de bains, encore faut-il revoir toute la plomberie. Le propriétaire demande un prix exorbitant pour ce que c'est.

— Hum ! fit Blake Cordur.

Il approchait de la quarantaine. Ses cheveux étaient si méticuleusement séparés par une raie au milieu qu'elle donnait l'impression d'avoir été tracé avec une règle. Il avait le teint légèrement hâlé et la silhouette du sportif, en tout cas de celui qui sait quel club de voile et quelle station de sports d'hiver il est important de fréquenter. Sa cravate, à rayures noires et jaunes, s'harmonisant avec son costume d'une élégance extrême, indiquait qu'il avait fait ses études à la prestigieuse université de Princeton.

En somme, Blake Cordur était le cadre type de l'I.D.C. Directeur à trente-sept ans et peut-être le prochain directeur général. Ils étaient trente cadres dynamiques, répartis dans les différentes filiales du gigantesque conglomerat, à briguer cette promotion. I.D.C. était la société multinationale à la mode, celle où il fallait à tout prix faire carrière. Tel était l'avis unanime des milieux économiques, les seuls que fréquentait Blake Cordur.

— Visitons la maison, acquiesça Cordur sur le ton mis au point par l'I.D.C. ; ne s'engager à rien, mais exiger le maximum.

Il supporta, impassible, l'enthousiasme de l'agent qui lui décrivit les magnifiques parquets des chambres à coucher, la cheminée extravagante dans le séjour, insistant longuement sur le

conditionnement d'air ultra-perfectionné qui permettait à tout moment de choisir entre l'automne de Vermont et le printemps de Puerto Rico.

L'agent ne lui fit grâce d'aucun détail et se lança dans une véritable apologie de la moquette qui recouvrait tout, de la cheminée à la terrasse extérieure et qui ne craignait ni boue ni ouragans.

— Qu'y a-t-il d'autre ? demanda Cordur qui n'aimait pas l'installation de téléphones dans chaque pièce.

— En tant que directeur chez I.D.C., vous avez certainement remarqué les téléphones. Comme je ne crois qu'aux rapports francs et honnêtes, je dois vous avouer qu'il y a souvent eu des difficultés. Un gros orage et la ligne est coupée. Mais je suis sûr qu'avec vos puissantes relations, vous obtiendrez l'installation de câbles souterrains.

Une ligne unique, exposée aux intempéries, convenait tout à fait à Cordur. C'était d'ailleurs la seule chose qui trouvait grâce à ses yeux. Pour le reste, la maison était trop ouverte, trop vulnérable.

— Vous avez présenté les lieux avec brio et compétence, dit-il. Je vais y réfléchir.

— Une occasion comme celle-ci partira certainement très vite.

— J'imagine, répondit Blake Cordur en se dirigeant vers la porte.

Il s'arrêta net quand l'agent immobilier ajouta :

— Il reste un sous-sol assez vaste dont je ne vous ai pas parlé. Je pense que cela ne vous intéressera pas beaucoup ? Tous les sous-sols se ressemblent.

Tiens, un grand sous-sol ?

— Puisque je suis là, profitons-en pour jeter un coup d'œil.

— Vous allez voir, expliqua l'agent, qu'il est actuellement inutilisable. Mais si vous achetez la maison, nous pouvons très rapidement le transformer en une grande salle de jeux polyvalente ! Voyez-vous, à l'époque où le propriétaire fit construire la maison, tout le monde avait peur de la guerre atomique, lui, plus que les autres. Une peur panique. Son sous-sol est en réalité un bunker équipé avec des filtres contre la radio-activité pour l'aération. On ne peut pas dire que ce soit très gai.

Blake Cordur examina méticuleusement l'abri antiatomique et annonça que, non seulement il le trouvait très bien tel quel, mais qu'il voulait les clefs de la maison sur-le-champ.

— Vous voulez donc l'acheter ?

— Absolument. Et la petite maison blanche avec.

— Les banques dans la région n'aiment pas faire des prêts hypothécaires pour des résidences secondaires.

— I.D.C. n'a pas besoin d'emprunter, le reprit sèchement Cordur. Je veux signer tous les papiers pour la transaction demain matin.

— Si je puis me permettre d'exprimer une opinion, monsieur le directeur, la cabane blanche ne vaut pas le prix qu'on en demande.

— I.D.C. la veut.

L'agent immobilier accusa le coup en rougissant :

— Ce que I.D.C. veut, I.D.C. l'obtient.

— Exactement. La base de notre politique reste toujours le syncrétisme de dynamique global. C'est le secret de notre réussite.

— J'ai lu un article sur vous. Il paraît que vous êtes un des plus jeunes directeurs du groupe, n'est-ce pas ?

— Nous sommes trente directeurs à I.D.C.

— D'après l'article, vous êtes exceptionnel.

— Nous le sommes tous.

— Alors, comment faites-vous pour choisir le président ?

— Nous désignons celui qui a apporté la plus forte contribution à la société. Nous connaissons les performances de chacun, jusque dans les moindres détails.

— C'est vrai, j'ai entendu dire que dans le domaine de l'informatique l'I.D.C. a une génération d'avance sur ses concurrents.

— Voilà justement le fruit de notre syncrétisme de dynamique global, conclut Cordur, qui pendant tout le trajet de retour à San Francisco dut supporter l'intarissable agent immobilier. Trente kilomètres de baratin, c'est long.

Le directeur de l'I.D.C. décida de ne jamais engager le vendeur dans son service. Il ne connaissait pas son métier. Un bon vendeur arrête de vanter son article une fois l'affaire conclue. Sinon, il risque de lasser l'acheteur et le faire changer d'avis. Il faut fournir l'information strictement nécessaire pour la vente. Pas un mot de plus.

Justement la puissance de l'I.D.C. était basée sur l'information. Certains concurrents se contentaient de fabriquer des ordinateurs, d'autres concevaient des programmes. Seule I.D.C. offrait les deux produits réunis, le *package deal* ; la recherche pure, l'application technologique, la fabrication et le service après-vente. Les concurrents se consacraient à l'informatique, I.D.C., elle, se donnait tout entière à l'information.

Aucune société ne peut garantir son essor avec la

commercialisation d'un seul produit. L'I.D.C. s'était donc lancée dans des acquisitions dans les secteurs des produits forestiers, pétroliers, du charbon, du transistor et de l'immobilier – et pas seulement d'une propriété sur la côte du Pacifique... L'équipe dirigeante s'aperçut bientôt qu'elle manquait cruellement d'informations dans ces domaines.

Particulièrement dans celui des taxes et impôts...

Grâce à un ordinateur on peut, par exemple, prévoir au centime près le prix que pratiquera la concurrence pour un produit donné. En revanche, il est impossible de connaître d'avance les sommes que les hommes politiques décideront de consacrer à tel ou tel budget, à moins, évidemment, d'en avoir deux ou trois à sa solde. Pour les avoir à sa solde il est utile de connaître leurs secrets, car il est un fait qu'on ne réussit pas toujours à acheter un politicien avec de l'argent, mais qu'avec de l'information on y parvient à tous les coups.

Or, il existait aux États-Unis même, au bord du détroit de Long Island, une banque d'informations, localisée dans un sanatorium, dont la richesse allait bien au-delà des projets les plus fous de la direction de l'I.D.C. Tout y était répertorié : qui payait quoi en matière d'impôts, qui touchait des pots-de-vin et combien, le cheminement de la drogue à travers le pays et comment elle y pénétrait, qui vendait quoi et à qui, jusqu'à l'influence des conditions météorologiques sur la prochaine récolte et les prix des légumes qui en étaient la conséquence. Le paradis de l'information ! Personne dans ce sanatorium de Folcroft ne semblait soucieux d'exploiter ce trésor de renseignements. Ne pas y avoir accès était, aux yeux de l'I.D.C., un véritable crime que Blake Cordur avait la ferme intention de combattre.

À l'aéroport de San Francisco, le directeur de l'I.D.C. établissait le plan de vol de son Lear jet. Sa destination était l'aéroport de Westchester, à quelques kilomètres de Rye dans l'État de New York. On lui avait annoncé des méchants orages au-dessus du Colorado. Quelle importance ? Blake Cordur les survolerait.

L'homme à la tour de contrôle parut impressionné par les connaissances de Cordur en matière d'aéronautique. Il le fut tellement, qu'il l'interrogea, respectueusement, poliment, sur sa formation de pilote.

Blake Cordur fut également très bien élevé. Il faut toujours rester prudent. Cet homme à la tour de contrôle pouvait être un parmi les milliers de personnes qui, sans le savoir, alimentaient l'ordinateur de Folcroft. Si c'était le cas, l'homme travaillerait bientôt pour l'I.D.C. – toujours sans le savoir.

Seul un homme génial aurait pu concevoir la programmation de l'ordinateur de manière à en interdire l'accès à tout le monde sauf à lui-même. D'ailleurs, d'après les informations de Cordur, un seul homme, le même, savait comment le faire marcher. Le trait de génie résidait dans la réalisation concrète d'une organisation complexe où les innombrables collaborateurs n'avaient, au mieux, qu'une vue fragmentaire de ce qu'ils faisaient réellement. La majorité croyait sincèrement qu'elle travaillait pour des sociétés privées, les plus malins soupçonnaient qu'ils étaient des informateurs du F.B.I., mais personne ne savait qu'il contribuait à enrichir les banques de données à Folcroft. Le système était d'une telle perfection que des grandes sociétés, comme l'I.D.C., y contribuaient aussi...

Un point intriguait Cordur : à quoi servait cette organisation dont le nom de code était CURE ? Personne ne semblait en tirer profit. Ce n'était pas une opération militaire même si certains de ses aspects y faisaient penser. Le principe d'une opération militaire est de s'affronter aux armées et aux gouvernements étrangers. CURE semblait plutôt œuvrer pour certains Américains et contre d'autres.

Cordur se concentrait sur ce problème pendant que son jet grimpait au-dessus du mauvais temps du Colorado. Dans deux jours, il aurait les réponses à toutes ses questions. L'ironie du sort voulait que ce soit l'ordinateur de Folcroft qui lui avait indiqué ce délai en lui fournissant une étude approfondie sur la torture.

Elle ne lui avait d'ailleurs rien appris qu'il ne soupçonnât déjà quand il avait été capitaine des forces spéciales avant de travailler pour l'I.D.C. Tout homme finira par avouer tout ce qu'il sait, à condition d'être *correctement* torturé. Pas besoin de drogue ni de lavage de cerveau. Si l'interrogateur parvient à convaincre le pauvre homme que la douleur cesse dès qu'il parle et que la douleur s'arrête à jamais s'il dit tout ce que l'on veut qu'il dise, eh bien ! il parlera. L'homme est ainsi fait. On peut briser n'importe qui en quarante-huit heures. Les histoires des héros résistant à la torture doivent, d'une manière générale, être considérées comme un mythe. Seulement, quand l'interrogateur n'a pas bien réussi à lier dans l'esprit de l'interrogé la douleur à l'information désirée, il y a échec.

Ce n'est pas par couardise que les hommes s'effondrent, mais à cause d'une volonté profondément ancrée dans la nature humaine. Arrêter la douleur et vivre. C'est aussi simple que cela.

Cordur survola les vastes plaines du centre en songeant aux bureaux de l'I.D.C. dans cette région, particulièrement à ceux du Kansas City. Où CURE aurait même réussi à se brancher sur un de leurs ordinateurs chargé des fiches de paie d'un grand centre de sport professionnel.

Par radio, il eut la confirmation qu'il ferait beau au-dessus de l'aéroport de Westchester. Il commanda également du kérosène pour son escale à New York.

— Je veux aussi une révision complète. Demain je repars pour San Francisco.

— Vous êtes pas mal sur la brèche en ce moment, commenta la tour de contrôle.

— Je *suis* un homme sur la brèche, répondit Cordur, partout où il se passe quelque chose.

Il était curieux que la tour de contrôle ait dit « sur la brèche ». Son président avait utilisé exactement les mêmes mots un jour pluvieux à Mamaroneck, New York. Cordur était alors directeur du service des relations internationales, ce qui signifiait qu'il avait six échelons à gravir avant d'être chargé du département des programmes et prévisions, ce dernier constituant l'antichambre de la présidence du groupe. Ce jour-là, le président le reçut avec une gravité particulière. Il était seul, fait exceptionnel pour un homme habitué à travailler exclusivement au sein de comités. Cordur ne se souvenait pas d'avoir jamais vu un cadre supérieur seul, même pas sur un terrain de golf.

Le regard du président avait la même qualité de franchise que celui de Cordur, son apparence dégageait le même dynamisme intelligent et sécurisant, avec, toutefois, les traces de vingt-cinq années d'expérience sur les traits du visage et les cheveux grisonnants en plus.

— Asseyez-vous, dit-il. Nous n'avons besoin que de cinq minutes. D'ailleurs, ni vous ni moi ne garderons le moindre souvenir de cet entretien. Nous ne nous reverrons jamais en tête à tête et n'aborderons plus ce sujet. Dès votre mission accomplie, vous me ferez parvenir le signal « terminé ». Une semaine après, jour pour jour, vous serez chargé du département des programmes et prévisions. Est-ce clair ?

— Oui, monsieur le président, mais je ne comprends pas.

— Il y a un sanatorium tout près d'ici – étrange d'ailleurs qu'il se trouve dans le voisinage. Le sanatorium de Folcroft. Il possède les systèmes d'informatique 385, 971 et 842.

— Le 842 fait partie de la nouvelle génération d'ordinateurs qui ne sera pas commercialisée avant deux ans !

— Exact. Ils en ont un.

— Mais nous faisons du leasing. Jamais nous vendons notre quincaillerie.

— Ça ne les a pas empêché d'en devenir propriétaires. Quelques-uns de nos plus brillants chercheurs travaillent actuellement dessus. Une concentration de talents exceptionnels que nous avons pour

principe d'interdire en dehors de l'I.D.C.

— Comment est-ce possible ?

— Vous souvenez-vous des séminaires du début de votre formation où on vous a appris qu'il est parfaitement concevable de mettre tout un pays sur ordinateur ? À condition de disposer d'assez d'argent et de spécialistes compétents.

— Bien sûr.

— Le sanatorium de Folcroft y est parvenu. Vous serez le prochain directeur général des programmes et prévisions parce que vous êtes le seul cadre supérieur avec un passé d'officier dans les forces spéciales. J'ai une confiance absolue en vous. Vous commencez sûrement à comprendre où je veux en venir et de quelle manière je désire vous voir atteindre notre objectif.

— Ce que je comprends, monsieur le président, est que la manière importe peu. Que rien ne doit m'arrêter.

— Je ne vous ai pas entendu prononcer ces dernières paroles...

— Et si j'échoue ?

— Nous passerions à une attaque massive, appuyée par la grosse artillerie. Il faut écraser l'objectif.

— Ne vaudrait-il pas mieux m'oublier, faire comme si je n'avais jamais existé et continuer les affaires comme avant ?

— Je ne crois pas que ce soit dans les habitudes de Folcroft de simplement oublier les gens ou les organisations capables de constituer une menace. Ils nous tomberont dessus, ça ne fait pas de doute.

— Permettez-moi une dernière question. Pourquoi ne pas laisser tomber puisque les risques sont si grands ? Il me semble que ma contribution demanderait une nouvelle analyse, très approfondie. Je veux dire que le bien de ma société passe avant mon intérêt personnel, mon avancement.

Pour la première fois, Blake Cordur vit son président, T.L. Broon, faire preuve d'un autre état d'esprit que celui de l'optimisme raisonné mâtiné de prudence responsable. Il était fou de colère. Son âme, entièrement vouée au service de sa multinationale, bouillonnait de rage.

— Ils ont saboté les structures mêmes qui garantissent nos bénéfices, dit T.L. Broon vibrant d'indignation. Ils ont pillé nos systèmes d'informatique, ils nous concurrencent dans le domaine de l'information absolue. Si une autre société s'avisait de nous faire des choses pareilles, nous l'écraserions. Si un homme politique y songeait,

il serait anéanti, un banquier en faillite. Vous comprenez ? Il n'y a pas de place pour deux.

— Bien compris, monsieur le président.

Pendant la guerre du Viêt-nam et le débat déchirant qu'elle avait soulevé, les jeunes officiers disaient constamment : « Bien compris. » C'est ainsi que les lieutenants devenaient capitaines et les capitaines des commandants. C'est aussi la meilleure manière d'être promu directeur général, responsable du département des programmes et prévisions avant d'avoir quarante ans.

— Il faut être sur la brèche, Cordur. Foncez, conclut T.L. Broon.

*

* *

Les problèmes de Folcroft présentaient des aspects particulièrement épineux, et Cordur, en brillant cadre supérieur, s'accorda le temps nécessaire pour établir un plan d'attaque infaillible. Il ne se précipita donc pas à Folcroft, préférant y dépêcher des techniciens pour l'entretien des ordinateurs, des comptables pour vérifier les factures et des représentants pour vendre du *hardware* et du *software*. Puis, restant discrètement à l'ombre, il attendit la réaction de Folcroft.

Deux programmeurs disparurent à jamais, un troisième fut retrouvé sur la plage de Long Island, la poitrine écrabouillée au point d'être réduite à une véritable purée. Le médecin légiste exigea qu'on retrouve l'instrument du meurtre, un engin hydraulique géant, seul capable, à son avis, de produire cet éclatement de tous les tissus de la victime. Il n'avait pas pensé qu'une telle machine aurait laissé des traces sur la plage.

L'I.D.C. prit en charge tous les frais concernant les décès et versa une pension aux familles concernées. L'I.D.C. avait toujours pour principe de s'occuper des siens.

La fin tragique de ses éclaireurs avait permis à Cordur de mieux cerner son propre plan d'attaque et il se concentrait désormais sur un seul homme, plus très jeune, d'allure affectée, et tellement à côté de ses pompes qu'il avait un jour refusé un poste excellent au sein de l'I.D.C. : Le Dr Harold Smith, directeur du sanatorium de Folcroft.

Il occupait justement le bureau où se trouvait le seul terminal relié à l'ensemble du système d'ordinateurs du sanatorium, le seul terminal capable de décoder les informations fournies. Cordur reconnaissait que la conception du réseau était brillante. Mais

l'homme responsable de son fonctionnement était vraiment trop buté. C'était peut-être dû à son âge, un problème que l'I.D.C. savait éviter avec la mise en retraite des cadres supérieurs avant qu'ils ne deviennent des hommes quelque peu séniles, à la voix chevrotante et pire que tout : butés.

Dans les multinationales l'entêtement est banni. À l'ère de l'informatique c'est aussi dépassé que le bouclier. Les gens aussi se démodaient. Tant pis pour le Dr Smith.

L'atterrissage de Cordur à l'aéroport de Westchester fut, comme d'habitude, impeccable. C'était un pilote hors pair, et même si la peur lui était un sentiment inconnu, quelle que soit la tempête qu'il avait à traverser, il ne prenait jamais de risques inutiles. Il savait qu'il y a deux sortes de pilotes, les vieux et les têtes brûlées. Une tête brûlée n'a pas l'occasion de vieillir.

Cordur supervisa le ravitaillement de kérosène s'entretenant de la révision de l'appareil avec un des mécaniciens à qui il faisait confiance, puis reprit la route dans le break de sa femme qu'il avait laissé sur le parking deux jours plus tôt. Il se demandait s'il devait téléphoner à son épouse et lui dire un petit bonjour, mais il préféra, finalement, ne pas perdre de temps. Il aimait mieux avoir quelques minutes d'avance sur son rendez-vous avec le Dr Smith ce soir. Quelques minutes d'avance valent plus qu'une seconde de retard.

Blake Cordur pénétra à Folcroft, dont l'immense portail était grand ouvert. Des murs en brique, très hauts, cachaient le domaine aux regards indiscrets. Il gara sa voiture au pied du bâtiment administratif. Une seule fenêtre diffusait une lumière douce dans la nuit. C'était celle, aux vitres-espion, du bureau du Dr Smith qui interdisaient de voir ce qui se passait à l'intérieur. Dans quarante-huit heures, selon la meilleure étude jamais faite sur le sujet, Blake Cordur saurait tout sur Folcroft. Il en aurait une vue très claire.

Levant les yeux vers le ciel, il vit la multitude de corps célestes qui avaient constitué un si grand mystère avant l'ère des ordinateurs. Contemplant l'espace infini, Cordur songea, sans savoir pourquoi, à un texte de Folcroft qui l'avait rendu perplexe. Il mentionnait l'*Implacable*, probablement un navire de guerre et Sinanju, petit village de Corée du Nord.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et s'apprêtait à sonner à la porte d'une maison magnifique, entourée d'immenses pelouses, à Grosse-Pointe, une banlieue chic de Détroit. La demeure était située loin du centre de la ville où des habitants s'injectaient la mort dans les veines, ou l'aspiraient par les narines, ou encore la vendaient à des maisons « protégées ».

Les hommes et les femmes, qui consommaient ce produit de la mort, procuraient les revenus nécessaires pour le toilettage quotidien des pelouses, pour les deux femmes de ménage qui nettoyaient de fond en comble chaque jour la maison, pour la piscine chauffée toute l'année, même l'hiver, ces hommes et femmes n'étaient pas admis dans le voisinage. Si on les voyait dans les rues après la tombée de la nuit, la police leur demanderait ce qu'ils faisaient là. À moins de prouver qu'ils se rendaient à une adresse précise pour servir derrière un bar, faire le ménage ou ramasser les ordures, on les chassait. Ils étaient faciles à repérer dans ce quartier. Leur visage noir les distinguait sans erreur possible des vrais habitants.

Le visage de Remo n'attirait pas particulièrement l'attention. Il avait des pommettes hautes et des yeux en amande foncés, son teint était pâle avec juste un reste de bronzage. Mesurant un mètre quatre-vingts, il était svelte, seuls ses poignets étaient anormalement épais.

Il appuya sur la sonnette de cette maison appartenant à Arnold Jordan. Autrefois, le propriétaire portait le nom d'Angelo Giordano. C'était à l'époque où il était lui-même un petit trafiquant de drogue dans les quartiers pauvres de la ville, avant qu'il ne comprenne combien il était plus rentable de travailler sur une plus grande échelle. Il se reconvertit rapidement, fournissant des *dealers* noirs en poudre blanche. Ses affaires connurent un essor foudroyant malgré l'absence de publicité et le handicap lié au marketing de cette branche d'activité qui pouvait le conduire en prison pour quinze ans ou à perpétuité.

Il y avait tellement de cloisons étanches dans son réseau de distribution, qu'il était peu probable qu'Arnold Jordan ait lui-même à souffrir de ce handicap. C'était plutôt les petits détaillants, au bout de la chaîne, qui y étaient exposés.

Une femme de chambre ouvrit la porte.

— Bonjour, dit Remo, je suis le délégué de l'association des propriétaires résidentiels de Grosse-Pointe et je désirerais avoir un entretien avec M. Jordan.

— Avez-vous un rendez-vous ?

— Non, reprit Remo.

— Attendez un instant, s'il vous plaît. Je vais voir si M. Jordan est chez lui.

— Merci, dit Remo, et il se mit à siffler nerveusement en attendant la réponse.

Ce soir, son programme était extrêmement chargé. La haute direction – d'où lui tombaient ses ordres – se montrait de plus en plus déraisonnable, au point de presque frôler le pire des crimes : l'incompétence. C'était sûrement cette histoire d'I.D.C. Ça ne pouvait être que cette histoire, même si on avait omis d'en informer officiellement Remo. On ne lui avait fourni que les noms de trois informaticiens avec des vagues coordonnées. Il s'était débarrassé du troisième type sur la plage de Long Island en quinze secondes. Pendant les quatorze secondes Remo avait d'abord ri parce que le type avait adopté une sorte de position kung fu qui faisait sûrement beaucoup d'effet dans une école d'arts martiaux mais qui exposait sa poitrine aussi largement qu'un océan à la tempête.

Remo ne connaissait pas le nom de cette position d'attaque, car comme le disait son entraîneur, le maître de Sinanju, l'étude de la bêtise est une perte de temps précieuse. Le sinanju, contrairement aux jeux martiaux courants, n'était pas un art mais un outil de travail. Remo avait de plus en plus de mal à comprendre que l'on puisse transformer les corvées en jeux, jusqu'au point d'y consacrer ses loisirs. Mais après tout il y avait, paraît-il, des avocats qui, pour se détendre, tondaient leur pelouse.

La femme de chambre au petit tablier amidonné, revint lui annoncer, en s'excusant, que M. Jordan ne pouvait pas le recevoir.

— J'en ai pour une minute. Je suis très pressé, murmura Remo, se glissant par la porte.

Plantée sur le seuil, le bras levé, la femme de chambre suivit le visiteur du regard. Elle aurait pu jurer qu'elle avait tendu la main pour l'empêcher d'entrer.

Quand Remo fit irruption dans la salle à manger, Arnold Jordan dînait avec sa famille. Surpris, il se figea, sa fourchette chargée d'un bon morceau de tarte aux myrtilles à quelques centimètres de sa bouche.

— Je suis navré de vous déranger, s'excusa Remo. J'en ai pour une minute. Terminez votre tarte, je vous en prie. Faites comme si je n'étais pas là.

Arnold Jordan, un homme massif, dont le visage semblait taillé dans le roc comme celui des légionnaires romains, mais dont les cheveux soigneusement plaqués contre le crâne faisaient plutôt penser à un journaliste de la télévision, posa sa fourchette.

— Terminez tranquillement votre repas, insista Remo. Vous aimez la tarte aux myrtilles ?

— Puis-je demander à qui j'ai l'honneur ?

— Je suis le délégué de l'association des propriétaires résidentiels de Grosse-Pointe. J'en ai juste pour une minute. De toute façon, je n'ai guère de temps à vous consacrer.

— Appelez ma secrétaire demain matin.

— Mais je vous ai dit de terminer votre tarte tranquillement.

Arnold Jordan essuya sa bouche avec une serviette de lin blanc, se leva de table en s'excusant auprès de sa femme et ses enfants qui lui répondirent avec un signe de tête indifférent.

— Je ne vous consacrerai qu'une minute, soupira Arnold Jordan. Mais je vous préviens, d'avoir interrompu mon dîner n'arrangera pas votre affaire.

Remo se contenta de hocher la tête. Il avait compris, inutile de perdre son temps avec du blabla. Tous les deux se rendirent à la bibliothèque.

— Dites-moi maintenant qui vous êtes ? De quel droit êtes-vous ici ? Donnez-moi le nom de votre patron. Je vous ai prévenu que ça vous coûterait cher de m'avoir dérangé en plein repas. Quel est son numéro de téléphone ?

— Il s'appelle Smith, mais ce n'est pas la peine de téléphoner. Je ne suis pas venu pour ça. Vous venez de recevoir une grosse livraison. Elle est si grosse qu'on m'a demandé de m'occuper de l'affaire, expliqua Remo qui continua tout bas pour lui-même : Ras le bol, personne ne s'est avisé que je ne peux pas être partout à la fois, la

journée n'a que vingt-quatre heures. Non, ce serait trop beau. Va chez Jordan, cherche où il habite, c'est tout ce qu'on dit. Après, il faut faire le boulot de trente-cinq heures en une nuit. Et on veut que je sois efficace !

— Pardon ?

— Dépêchons. On n'a pas toute la nuit, répondit Remo irrité.

— Comme vous avez raison ! Vous n'avez pas toute la nuit. Pourquoi ne foutez-vous pas le camp tout de suite puisque vous êtes si pressé ?

— Je suppose que vous venez de m'adresser une menace voilée ?

Arnold Jordan haussa les épaules. Il n'aurait aucun mal à casser l'intrus en deux morceaux, mais pourquoi se fatiguer ? Il suffisait d'appeler la police et le faire coffrer pour violation de domicile. On le relâcherait très vite, bien sûr, mais l'intrus montrerait que la justice avait été trop clémentine à son égard en disparaissant pour de bon. Peut-être dans le lac Michigan.

La confiance d'Arnold Jordan fut quelque peu ébranlée par une douleur aiguë, insupportable dans son épaule droite. Comme un fer chauffé à blanc. Il ouvrit la bouche pour hurler mais aucun son n'en sortit. Il n'y avait que l'immensité de la douleur et deux doigts de son visiteur sur son épaule. Impossible de bouger ni de protester. Il était paralysé dans son fauteuil, vulnérable comme un crapaud sur le dos.

— Voilà, dit le visiteur. Ça, c'est la douleur.

L'épaule était comme transpercée d'aiguilles brûlantes. Mais les doigts de l'intrus n'appuyaient qu'à peine.

— Maintenant, voici l'absence de douleur.

Le soulagement fut si grand que Jordan fondit presque en larmes.

— Vous pouvez choisir. L'absence de douleur ou ça ?

De nouveau, l'horreur des aiguilles brûlantes.

— Ça fera mal jusqu'à ce que vous me disiez où se trouve la cargaison d'héroïne.

Jordan voulut parler, mais il avait perdu sa voix.

— Je n'entends pas.

Cette fois, Jordan décida de hurler, mais n'y parvint pas.

— Il faut parler plus fort !

Le mec ne comprenait-il donc pas qu'il n'arrivait pas à parler ? Il était fou.

Jordan avait l'impression que son épaule était sur le point de se déboîter. Il dirait tout, tout ce qu'on voulait, si seulement il pouvait

recupérer sa voix. Il sentit la douleur se déplacer, elle s'attaquait maintenant au thorax, ce qui libéra ses cordes vocales mais l'empêcha de respirer.

D'une voix rauque, il parvint néanmoins à prononcer l'adresse d'une maison « protégée » dans les bas quartiers de la ville. Mais le type ne voulait pas le croire, ce n'était pas vrai.

— Mais je vous jure que c'est vrai. Cinquante-cinq kilos. Je le jure sur la tête de ma mère. Oh ! mon Dieu, faites qu'il me croie. L'héroïne est cachée derrière un panneau de la porte d'entrée. Il faut me croire.

— D'accord, je vous crois, fit le visiteur.

La douleur disparut instantanément, miraculeusement, laissant la place à une joie profonde. Puis la nuit descendit sur Angelo Giordano, alias Arnold Jordan, qui apprit enfin à connaître, à ses dépens, le risque le plus sérieux lié à la commercialisation de l'héroïne.

Remo installa le cadavre aussi confortablement que possible dans une chaise longue, lui ferma les yeux, quitta la pièce en coinçant la serrure de la porte de manière à lui donner vingt à trente minutes d'avance. Passant dans la salle à manger, il s'excusa auprès de M^{me} Jordan de ne pas pouvoir rester pour le café en ajoutant que son mari était actuellement plongé dans un travail de décomposition et qu'il ne fallait pas le déranger.

— Composition, vous voulez dire, corrigea-t-elle.

Remo n'avait pas le temps de fournir des explications. Encore une fois Smitty l'avait surchargé de travail de nuit, sûrement à cause de ses ordinateurs. Remo se méfiait de ces machines. Une seule chose lui inspirait maintenant confiance. C'était un homme, un Oriental âgé et fragile, qui si souvent, pourtant, lui avait empoisonné l'existence. Pendant ces dix dernières années, Remo avait graduellement perdu sa foi, en tout. Chiun, le maître de Sinanju, lui avait expliqué que cette évolution était due à la mutation profonde de son être. Le Dr Smith avait une autre explication : son système nerveux avait subi une transformation, phénomène encore non élucidé en Occident.

Quoi qu'il en soit, Remo ne pouvait matériellement pas, en moins d'une heure, se rendre au centre de Détroit et ensuite à l'aéroport. Il risquait de rater ou les cinquante-cinq kilos d'héroïne ou le quatrième type de l'I.D.C. que Smith lui avait demandé de buter. Il n'y avait aucune cabine téléphonique à Grosse-Pointe, quartier trop chic. Remo fit trois kilomètres à pied avant de trouver un taxi avec lequel il chercha un téléphone pendant encore douze minutes.

On gardait une ligne ouverte pour lui toute la nuit. Elle ne serait pas très sûre, car il est impossible d'émettre une communication d'une cabine publique à l'abri d'oreilles indiscretes. Mais ce qu'elle perdait

en intimité, elle le gagnait en disponibilité.

L'odeur de la cabine faisait penser à une vespasienne plutôt qu'à un édicule de la compagnie du téléphone. Stoïque, Remo composa l'indicatif 800 sur le cadran, suivi du numéro. Ainsi, avec seulement cinquante centimes en poche, il pouvait appeler Smith de n'importe où.

Remo entendit sonner quatre fois. Pensant qu'il avait fait un faux numéro, il recommença. Cette fois, il laissa sonner cinq fois, personne ne répondit. Perplexe, il appela les réclamations.

— Allô, mademoiselle, les lignes sont en dérangement. Je tombe tout le temps sur un faux numéro. À l'autre bout ça sonne, ça sonne, annonça Remo en ajoutant le numéro de son correspondant précédé de l'indicatif 800.

— Ça sonne, monsieur, la ligne est libre, l'informa la voix féminine des réclamations.

— Ce n'est pas possible qu'il n'y ait personne. On attend mon appel, insista Remo.

— Je suis désolée pour vous, j'espère qu'elle ne vous a pas plaqué, compatit l'opératrice. Voulez-vous que j'essaie encore une fois ?

— Oh ! oui, s'il vous plaît.

— Monsieur, ça sonne.

— Je ne suis pas sourd, bordel de merde, explosa Remo en lançant le combiné sur le trottoir d'en face.

Quand le chauffeur de taxi vit le sort réservé à cet objet inoffensif, il annonça qu'il venait de recevoir un appel urgent, il fallait qu'il parte immédiatement et n'avait même pas le temps de se faire payer la course.

Remo ne l'entendit pas de cette oreille. Il donna l'adresse de la planque où les cinquante-cinq kilos d'héroïne l'attendaient probablement encore. L'héroïne possède la propriété de s'éclater au moindre signal. Dès que la drogue se trouve distribuée dans des petits paquets de la taille d'une pièce de monnaie, on ne peut plus mettre la main dessus. Remo espérait donc que le type de l'I.D.C. voulait bien patienter. D'ailleurs, Smith s'était sûrement trompé dès le début, sinon il ne lui aurait pas demandé autant d'éliminations dans cette affaire I.D.C. Quand une opération est bien montée, un seul assassinat suffit, deux au maximum.

Remo s'installa dans le taxi, mais le chauffeur resta sur le trottoir.

— L'adresse que vous m'avez donnée est en plein quartier noir.

— C'est sympa, répondit Remo préoccupé par autre chose.

Était-il possible que le téléphone ait sonné dans le bureau de Smith à Folcroft que personne n'ait répondu ? Non. Si le Dr Harold Smith disait qu'il serait à tel endroit, à telle heure, le Dr Harold Smith y était. Sa régularité était écœurante.

Smitty était peut-être mort, victime d'un infarctus ? Peu probable. Remo n'avait pas eu de chance pendant toute la soirée, pas de raison qu'elle lui sourie maintenant.

Le chauffeur de taxi restait obstinément sur le trottoir.

— Bon, on y va, fit Remo.

— J'y vais pas. Pas dans un quartier noir à cette heure de la nuit.

— Je vous comprends. Mais moi, il faut que j'y aille, et vous êtes mon seul moyen.

— Pas question.

Remo fouilla ses poches à la recherche de quelques billets de banque. Il en pécha cinq. Trois de dix dollars et deux de vingt.

— À quoi ça sert l'argent à un cadavre ? murmura le chauffeur.

Remo se mit à bricoler quelque chose du côté de la vitre pare-balles destinée à protéger le conducteur de ses passagers. Appuyant d'une main précise sur les écrous qui la maintenaient en place, point faible de la protection, la vitre se détacha. Le chauffeur de taxi, très impressionné, changea immédiatement d'avis : on doit conduire un client où il le désire, pourvu qu'il paie la course. Remo insista pour que le conducteur garde les billets et en ajouta même pour réparer la vitre. Au fond de lui-même, le chauffeur préférait que son passager passe sa colère sur des objets plutôt que sur lui.

La maison « protégée » est un procédé relativement nouveau dans le monde de la drogue. Au lieu d'envoyer des *dealers* dans les rues malsaines où n'importe quel *junkie* risquait de les braquer, les camés se rendaient sur place pour se faire *shooter*.

Ces maisons étaient bourrées d'armes. Il y a même ce qu'on appelle la seringue de feu parce qu'elle contient du poison destiné aux clients suspects, comme les flics de la Brigade des stupés. Partout dans les locaux, il y avait des serrures inviolables, des portes blindées, et toutes les fenêtres étaient protégées par des barreaux. De l'extérieur, ces maisons ressemblaient beaucoup aux magasins de spiritueux du quartier.

Pour le lot des cinquante-cinq kilos, on avait procédé à des

mesures exceptionnelles. On n'admettait que les habitués ; tout client de passage se faisait immédiatement refouler. La porte d'entrée fut renforcée, un judas permettait l'identification des visiteurs. Derrière chaque fenêtre, clouée pour la circonstance, un homme en armes faisait le guet. La sortie, derrière la maison, avait été condamnée. C'était une véritable place forte. Inattaquable.

Sauf pour une pochette d'allumettes et un bidon d'essence.

Remo contempla les flammes lécher la façade de la maison. Bientôt elle se transformerait en bûcher funéraire sacrifiant ses occupants, incinérant les cinquante-cinq kilos d'héroïne. Le chauffeur de taxi cachait ses yeux devant ce brasier purificateur. Remo crut entendre des sanglots. Non, l'homme ne pleurait pas. Il était inondé de bonheur. Inondé d'amour pour son passager.

— Nous avons de la chance, commenta Remo. Dans les quartiers pauvres, ça brûle bien, n'est-ce pas ?

Le chauffeur de taxi était absolument d'accord. Il était éperdu d'admiration pour son passager. Comme il avait raison ! Son passager, était-il content ? Tout de suite, monsieur !

*

* *

À l'aéroport le programmeur de l'I.D.C. l'attendait patiemment. Remo lui demanda de l'excuser pour le retard, ajoutant qu'ils seraient plus à l'aise pour parler dans les toilettes des hommes.

Arrivés en bas, Remo introduisit une pièce dans la fente déclenchant l'ouverture de la porte du cabinet et installa le corps encore chaud sur le trône. Il ne serait découvert que lorsque Mme pipi estimerait que la même paire de jambes était restée là trop longtemps, même pour des problèmes intestinaux sévères.

— Courir, toujours courir, maugréa Remo en se lançant à la recherche d'un autre taxi.

Si l'opération avait été montée avec plus de méthode, il n'aurait pas été obligé de bâcler ses missions comme il faisait actuellement.

Les ordres venant d'en haut devenaient bien bizarres, mais Remo refusa d'approfondir. Car même s'il avait toujours cordialement détesté le Dr Harold Smith, cet homme avare dont tout l'être dégageait de l'amertume et qui ne semblait jamais avoir été touché par la grâce de la chaleur humaine, il ne tenait pas particulièrement à lui appliquer

la solution finale.

CHAPITRE III

L'étude faite par l'ordinateur ne valait rien. Le vieux ne s'était pas effondré dans les quarante-huit heures. Bien sûr, l'homme était *apparemment* brisé, mais tout ce que Cordur avait pu récolter était un montage habile, une histoire d'une gigantesque opération secrète. Une perte de temps.

L'étude avait également omis de préciser combien la pratique de la torture est pénible. Cordur était littéralement en nage. Le stéthoscope faillit échapper de sa main ruisselante de sueur quand il l'appliqua sur la poitrine aux poils grisonnants. Le cœur tenait toujours. Que voulait-il, ce vieux ? Crever pour de bon ? Cordur consulta une nouvelle fois sa montre. Le deuxième jour était bien avancé. Un des conduits d'aération de l'abri antiatomique de la maison près de Bolinas était tombé en panne, par conséquent, il y régnait non seulement une chaleur incroyable, mais l'oxygène s'y faisait également rare.

Cordur ôta le stéthoscope et examina les boursofflures énormes et rouges qui s'étaient formées là où il avait appliqué les électrodes sur la poitrine du Dr Smith. Jusqu'à aujourd'hui, il avait cru que rien n'est plus facile que l'art de la torture, mais, maintenant, il devait bien constater « que le cadre-temps avait débordé les paramètres définis en fonction de l'aboutissement correct du projet ». Tout avait marché selon les prévisions jusqu'au moment où il avait attaché le Dr Smith sur la table dans l'abri antiatomique.

Leur rencontre à Folcroft, trois jours plus tôt, s'était déroulée sans le moindre problème. Au téléphone, Cordur s'était présenté comme un informateur qui avait peur de perdre son emploi à I.D.C. si on le voyait à Folcroft. Le Dr Smith avait gobé son histoire et accordé un rendez-vous tard dans la soirée. Entre son coup de fil à Smith et son rendez-vous à Folcroft, Cordur ne fit rien qui puisse attirer l'attention

de l'adversaire. Il appliqua, en somme, la tactique des Japonais qui engagèrent des pourparlers de paix avec les États-Unis, avant d'expédier leur flotte à Pearl Harbour pour attaquer la marine américaine par un dimanche tranquille et ensoleillé.

Harold Smith l'avait accueilli avec une certaine prudence qui, néanmoins, allait se révéler insuffisante. Il restait constamment derrière son bureau, comme pour se protéger de son visiteur. Cordur était sûr que la porte du bureau cachait un détecteur d'armes et que Smith se sentait en sécurité de ce côté-là.

— Je suppose que vous vous demandez pourquoi un directeur de l'I.D.C. veut quitter son poste et venir travailler pour vous ?

— Ça m'a un peu étonné, reconnut Smith. D'autant plus qu'ici c'est un centre de recherches sociales.

— Je sais que c'est faux, répliqua Cordur.

Il était assis de l'autre côté du grand bureau. Les objets qui pouvaient servir d'arme : le téléphone qui avait l'air massif, un calendrier aux bords coupants, la panoplie de stylos, tous étaient du côté de Smith. Même le portrait de sa femme, au visage singulièrement dépourvu de charme, était de son côté, alors qu'il eût été plus normal de le placer près du visiteur pour le voir.

— Vous savez donc que Folcroft n'est pas un institut de recherches sociales, répondit Smith en souriant. Je sais bien. Ce n'est qu'une centre de loisirs pour savants, mais j'espère y remédier.

— Ce n'est pas ça non plus, dit Blake Cordur, mais avant d'aller plus loin, j'aimerais vous expliquer pourquoi je veux travailler avec vous.

Le Dr Smith prit un air perplexe. « Excellent acteur », pensa Cordur.

— Vous nous confondez sûrement avec un autre institut. Mais puisque vous êtes là, allons-y. Quoique je me demande ce que je peux bien faire pour vous.

— Moi, je sais ce que je peux faire pour vous, et nous tomberons d'accord quand je vous aurai exposé en cinq points la véritable action de l'I.D.C. Si vous me donnez du papier, l'explication sera plus simple.

Smith ouvrit un tiroir et lui tendit un papier pelure. Cordur prit un stylo-bille dans la poche de son veston. Il était de couleur bleu ciel avec les lettres de l'I.D.C. gravées en blanc.

— Vous n'avez pas un papier plus épais ? La pelure va se déchirer dès que je vais écrire dessus.

— Du papier en-tête de notre sanatorium ? répondit Smith

étonné. Franchement, je ne tiens pas à ce qu'on fasse des gribouillis plus ou moins sérieux sur notre papier officiel. Le gouvernement nous subventionne pas mal et la moindre contre-publicité...

— Je vous le rendrai. D'ailleurs ce que je vais écrire n'est destiné qu'à vous.

Smith haussa les épaules, murmurant qu'il ne savait pas à quoi ça rimait, tout cela. Avant d'avoir eu le temps de glisser la feuille à son visiteur, Cordur s'était levé poliment pour la saisir.

— Merci, fit-il en enfonçant brutalement la pointe de son stylo dans la main de Smith, faisant jaillir le sang.

Malgré son âge, le directeur de Folcroft réagit avec vivacité. C'était exactement ce que voulait Cordur. Les mouvements rapides accélèrent le rythme cardiaque, ce qui à son tour accélère le flux du sang. Par conséquent, avant d'avoir pu atteindre quelque chose sous son bureau, le poison s'étant bien répandu dans tout son corps, Smith s'effondra sur son fauteuil.

À ce moment, Cordur vit qu'il avait enfoncé le stylo avec une telle force dans la main droite de Smith qu'il y avait du sang jusqu'à la première lettre du sigle I.D.C. Il était plus nerveux qu'il ne l'avait cru.

Blake Cordur tira de la poche intérieure de son veston quelque chose qui avait l'apparence d'un imperméable très léger, mais qui en réalité était beaucoup plus fin, plus résistant et opaque. Cordur le déplia. C'était un grand sac en plastique dans lequel il introduisit le corps de l'homme évanoui, faisant bien attention de placer le visage en face des deux trous pratiqués près de l'ouverture du sac. Il cala également deux tubes, comme des petits flacons de comprimés, dans les joues de Smith, entre les gencives et les dents. Comme ça il était sûr que sa victime n'allait pas s'étouffer.

En retournant à sa voiture, Cordur put constater qu'il avait eu raison à propos de CURE. Afin de conserver la façade d'un centre de recherches inoffensif, il n'y avait aucune garde dans le bâtiment administratif. Pour préserver le secret, CURE n'était pas plus protégé que n'importe quel sanatorium. Au portail, il y avait un gardien à temps partiel, sûrement un policier à la retraite. Cordur le réveilla quand il passa devant lui. I.D.C. ne garderait pas un employé pareil. Il n'avait même pas posé de questions concernant le sac en plastique sur le siège arrière.

Cordur se promet d'étudier de quelle manière CURE pouvait fonctionner sans gardes, sans murs de protection et sans poser des questions aux visiteurs.

*
* *

Le vol de retour vers la côte Ouest se passa sans incidents, malgré les zones de mauvais temps que Cordur fut obligé de traverser. Smith était toujours inconscient, rendant impossible l'utilisation d'un masque à oxygène indispensable en haute altitude.

Cordur reprit la voiture de location qu'il avait laissée à l'aéroport de San Francisco. Même le trajet sur la départementale 1 qui serpentait dans les montagnes lui semblait aisé. En passant devant la cabane blanche, en contrebas, il constata qu'elle avait déjà été fermée. Parfait. Il avait demandé qu'on la vide et qu'on la ferme. Quel baratin avait-il déjà servi à l'agent immobilier ? Qu'il cherchait l'isolement, qu'il fuyait le trépidant monde des affaires. C'était bien ça. L'agent en avait naturellement déduit qu'il cherchait un nid douillet et discret pour cadres supérieurs en mal d'amour. C'était exactement ce que Cordur voulait qu'il croie. Les meilleures couvertures sont celles où on laisse croire qu'on veut cacher quelque chose... quelque chose d'embarrassant.

Cordur était passé expert dans l'art de démasquer les couvertures, mais il n'avait jamais vu un homme qui en possédait autant en couches superposées.

Après avoir pénétré dans l'abri antiatomique, il avait d'abord posé Smith à même le sol, ensuite il était monté dans la cuisine chercher une table. (Il avait heureusement acheté les meubles avec la maison.) À l'aide de liens fabriqués chez lui avec des vieilles ceintures de cuir, il avait attaché les mains de Smith. Il avait même un stéthoscope acheté au clou pour une bouchée de pain.

Maintenant il ne lui restait qu'à attendre que Smith, installé sur la table de la cuisine, veuille bien revenir à lui. Le stylo avait pénétré si profondément dans sa main que Smith n'ouvrit ses yeux que le lendemain. Cordur lui fit immédiatement une proposition. Raconter tout sur les activités de CURE, en échange il n'y aurait aucune douleur. Smith fit celui qui ne comprenait pas et Cordur se mit à l'œuvre avec les électrodes qu'il avait bricolées lui-même. Le vieil homme fit un bond. Mais Cordur savait faire preuve de persévérance, travaillant sur tout le corps de sa victime. C'est ainsi qu'il obtint une

première version : CURE réservait ses activités à l'étranger.

Cette couverture fut abandonnée le soir même. Puis Smith garda le silence pendant près de quarante-huit heures, jusqu'au moment où Cordur, épuisé par ces nuits blanches, faillit sombrer dans le sommeil. Le Dr Harold Smith présenta alors une histoire abracadabrante concernant une organisation mise sur pied par le gouvernement des États-Unis il y a une dizaine d'années.

À cette époque le pays avait été au bord du gouffre, n'ayant pour alternative que de se transformer en État policier ou de plonger dans le chaos ce qui, inévitablement, l'aurait conduit à une dictature d'extrême gauche ou d'extrême droite. La Constitution ne parvenait plus à remplir son rôle. Garantissant les libertés individuelles, elle garantissait du même coup l'impunité des criminels. Le président avait exigé une organisation œuvrant en dehors des lois, précisément pour que les lois soient respectées. Le gouvernement ne pouvait reconnaître officiellement l'existence de cette agence, car cela aurait impliqué l'aveu de l'effondrement des institutions. Trois hommes, seulement, étaient au courant. Le président, le Dr Smith et – c'est ici que l'histoire devenait vraiment absurde – un dernier homme, le seul bras exécuteur de l'agence.

— Un seul homme, pour le pays entier ? insista Cordur en posant ses électrodes sur l'aine de Smith.

Cet endroit était déjà très enflé, mais Smith ne laissa échapper aucune plainte. Cordur vérifia le circuit électrique. Pas de panne. C'est seulement alors qu'il comprit que le vieil homme s'était évanoui.

Le troisième jour était déjà bien avancé et Cordur se remit au travail. Cette fois avec des cigarettes allumées. L'ennui avec les brûlures est le risque d'infection. Il n'avait, aucune envie de transformer Smith en cadavre avant la conclusion heureuse de sa mission. L'I.D.C. était devenue ce qu'elle était en refusant toute promotion de l'échec. La nomination de Blake Cordur à la tête du département des programmes et prévisions ne pouvait donc être qu'une réussite.

Le vieil homme se mit d'abord à gémir puis à grogner. Quand il poussa un hurlement, il était tout à fait réveillé. Cordur humecta ses lèvres :

— Je suis raisonnable. Vous l'êtes sûrement aussi. Notre négociation se situe également dans le domaine du raisonnable, n'est-ce pas ?

— Oui.

La réponse de Smith fut à peine audible. Le sang battait ses tempes.

— Je n'entends pas, dit Blake Cordur en écrasant son mégot sur la cuisse droite de Smith.

La chair grésilla, puis la cigarette s'éteignit.

— Oui, oui ! hurla Smith.

— C'est bien. Expliquez-moi maintenant rationnellement comment un seul homme peut se charger de l'exécution des projets ?

— Sinanju. Le maître de Sinanju.

— Il est le maître de Sinanju ?

— Non. Il est le seul Blanc à connaître les secrets.

— Je vois. Et avec ce Sinanju, cet homme blanc peut tout faire ?

— Pratiquement. Son système nerveux n'est plus tout à fait humain.

— Mais il doit être facile à repérer ? Je veux dire qu'il a énormément de travail.

— De temps en temps Remo doit subir de la chirurgie plastique.

— Remo ? Ah, je vois. Mais sa mère le reconnaît bien.

— Il est orphelin.

— Et ses amis ?

— Il n'en a pas. Tout le monde pense qu'il est mort sur la chaise électrique. Pas d'empreintes non plus.

— Je reconnais que c'est une solution élégante pour effacer toute trace d'identité. Racontez-moi un peu ce qu'est Sinanju. Karaté, judo, kung fu ?

— Non. Ces trucs ne sont que les rayons, pas la lumière.

— Très poétique. Dites-moi plutôt comment ça marche.

— Je ne sais pas. Je ne sais pas.

Les yeux de Smith étaient pleins de larmes parce qu'il ne savait vraiment pas et ne pouvait donc pas répondre. Quand il ne répondait pas la douleur jaillissait immanquablement.

— Allons, allons, fit Cordur avec douceur. Parlons de la vraie vérité et il n'y aura plus de douleur.

Smith fut secoué par des sanglots convulsifs. Cordur lui épongea le front.

— Bon, ça va. Parlons des ordinateurs. Je m'y connais et voudrais vous poser quelques questions à ce sujet.

— C'est vrai, je vous le jure, c'est vrai, gémit Smith.

— Je sais, je sais, le calma Cordur, comme s'il parlait à un enfant.

Il posa ensuite une série de questions précises sur les sources d'informations, sur la rémunération du personnel et son ignorance du véritable but de son travail. À l'étonnement de Cordur, tout se tenait. Il comprenait enfin comment il était possible qu'une partie des employés de l'I.D.C. puisse travailler sans le savoir pour Smith et comment Folcroft pouvait entrer en possession d'une nouvelle génération d'ordinateurs, avant même les clients les plus privilégiés de l'I.D.C.

Cordur comprit également comment de simples mots de code pouvaient déclencher une opération ; comment on pouvait détourner des fonds gouvernementaux pour n'importe quel usage et comment, avec une programmation adoptée et une parfaite exploitation du personnel, un succès en amenait un autre. De cette manière, la personne responsable disposait d'une masse incroyable d'informations couvrant tous les domaines, et pouvait obliger n'importe qui à faire n'importe quoi. Jusqu'à la Maison-Blanche.

Derrière ce programme, ces concepts, cette mise en œuvre, il y avait un seul homme. Ce corps tremblant, gémissant, vidé, c'était lui. Incroyable.

Pour la première fois depuis trois jours, Cordur quitta l'abri antiatomique. Il essaya un code téléphonique fourni par Smith – une bricole – et se trouva branché sur les prévisions météorologiques de la station de Dewline qui couvrait l'espace au-dessus de l'Alaska et du Canada. C'était une station de surveillance du territoire chargée de donner l'alerte en cas d'attaque surprise. Ahuri, Cordur écouta d'abord la météo concernant l'Amérique du Nord, puis un rapport des conditions atmosphériques régnant au-dessus de chaque puissance nucléaire du monde. Cordur resta longtemps songeur, la tête reposant entre ses mains. Il ne s'était pas rasé depuis trois jours. Soudain il prit conscience combien était doux le soleil de l'après-midi sur Bolinas.

Il se posa une dernière question concernant Smith. Pourquoi, en disposant de cette puissance inouïe, ne faisait-il pas main basse sur le gouvernement ? Ou même sur l'I.D.C., après tout ?

Quand il retourna dans l'abri antiatomique Smith était sans connaissance. Cordur défit ses liens, humecta ses lèvres mais n'obtint aucune réaction. Il adossa le vieil homme dans un coin de la pièce, ouvrit plusieurs boîtes de conserve et quitta l'abri dont l'atmosphère fétide et renfermée commençait à lui peser.

Comme la porte ne se verrouillait que de l'intérieur, il la bloqua avec une barre de fer coincée dans le bec-de-cane à l'extérieur. Si

Smith ne succombait pas, il y aurait d'autres questions à lui poser.

Cordur prit une douche, se rasa et demanda à parler à T.L. Broon, son président, au téléphone. Il tomba sur sa secrétaire.

— Voulez-vous dire à T.L. que Blake Cordur a appelé. Merci.

Le responsable du département programmes et prévisions raccrocha, sortit et arracha la ligne téléphonique.

Blake Cordur loua un hélicoptère à l'aéroport de Marin County avec lequel il se rendit à San Francisco. Là, il prit place dans un avion de ligne à destination de New York où il dégusta son premier bon repas depuis longtemps. Ensuite il loua une voiture avec chauffeur pour aller au sanatorium de Folcroft où une nouvelle journée de travail, c'était un mardi, semblable aux autres, venait de commencer.

Pas tout à fait semblable pourtant. La différence était que jusqu'ici seul Harold Smith connaissait la mission véritable du sanatorium. Maintenant, ils étaient deux à savoir.

Cordur se rendit directement au bureau de Smith. La secrétaire l'informa que le Dr Smith était absent ce matin-là et qu'elle n'avait pas noté de rendez-vous pour Mr. Blake Cordur.

— Au fond du premier tiroir à gauche de votre bureau, vous trouverez une enveloppe avec des instructions pour vous, répondit Cordur.

Smith lui avait indiqué la procédure à suivre pour un changement de direction de CURE, mais le vieil homme délirait déjà et Cordur n'était pas sûr que ça marcherait. De toute façon, en cas d'échec, il y avait un deuxième moyen qui impliquerait l'accès aux ordinateurs.

Il n'eut pas besoin d'y recourir. Cordur éprouva une sensation agréable en constatant, qu'en effet, il y avait une enveloppe dans le fond du premier tiroir à gauche. Elle était cachetée à la cire et très poussiéreuse.

— Lorsque je suis arrivée, je me demandais ce qu'il y avait dedans. Le Dr Smith m'informa qu'un jour on me dirait de l'ouvrir. Les premiers temps j'étais intriguée, puis je l'ai oubliée. Il était un peu bizarre, le Dr Smith.

L'enveloppe contenait une feuille dactylographiée. Cordur constata qu'elle avait été tapée avec une des premières machines de l'I.D.C. Cela se voyait aux caractères et à la frappe très dure.

La secrétaire fit une moue :

— Je vois. Il faut que vous répondiez à une des quatre questions suivantes. Je vous laisse choisir. Donnez-moi le montant de mes

impôts ou celui de mon père pour l'année que je vous préciserai, ou le temps qu'il fait en Chine, France et l'Union Soviétique, ou encore...

Avant qu'elle n'ait fini son énumération Cordur choisit la météo et se servit de son téléphone. Il appliqua le combiné contre l'oreille de la femme. Celle-ci fit un signe d'acquiescement et il raccrocha.

— J'espère que vous vous plairez ici à Folcroft, Mr. Cordur. Le Dr Smith va bien ?

Le nouveau directeur vit qu'elle se sentait vraiment concernée. Elle ferait sûrement une excellente secrétaire.

— Il va très bien.

— Ça me fait plaisir. Après trois jours d'absence, je commençais à me faire du souci pour lui. Mais sa femme ne semblait pas du tout inquiète. Je vais vous dire, le Dr Smith ne restait jamais trois jours sans venir au bureau. C'était un homme étrange, si vous voyez ce que je veux dire, mais très bien. Quelqu'un d'honnête.

Quand Blake Cordur pénétra dans son bureau avec les vitres-espion donnant sur le détroit de Long Island, il avait déjà décidé de se débarrasser de cette vieille fille bavarde. La loyauté est une chose, le blablabla en est une autre. Dans une filiale de l'I.D.C., telle que Folcroft l'était devenue à l'instant, il n'y a pas de place pour le blablabla.

CHAPITRE IV

Une allumette ? Et pourquoi pas une bombe pendant qu'il y était ? Ou un cyclone ? Une inondation ? Un tremblement de terre ?

Remo aurait pu se servir d'une voiture, d'un grille-pain ou d'un morceau de carton-néon-fluorescent-bicolore.

— Mais, petit père, un morceau de carton-néon-fluorescent-bicolore, ça n'existe pas, gémit Remo.

Il se tenait sur le balcon de sa chambre à *Fontaine-bleu Hôtel* à Miami Beach, le dos tourné à la brise marine, chaude et humide, faisant face à un frêle Oriental, Chiun, le maître de Sinanju, très en colère. Le vent jouait avec le kimono du vieillard. Le tissu léger virevoltait autour de sa silhouette et claquait comme un beau drapeau jaune et rouge dans son dos. Ses fins cheveux blancs ne touchaient même pas ses épaules. Il se lamentait :

— On ne devrait pas contraindre les gens à constamment contempler les années gâchées de leur existence.

« Les années gâchées » faisaient allusion à celles que Chiun avait consacrées à la formation de Remo, seul et unique assassin de CURE. Le maître ajouta quelque chose en coréen, si rapidement que les mots semblaient s'agglutiner, mais Remo avait compris. C'était la vieille ritournelle : même un maître de Sinanju ne peut transformer de la boue en pierre précieuse.

— Ça n'existe pas, un morceau de carton-néon-fluorescent-bicolore ? insista Remo.

— Je le sais bien, sinon tu t'en serais sûrement servi.

— J'étais pressé.

— Les imbéciles sont toujours pressés.

— J'avais plusieurs missions cette nuit-là.

— Tu ne sais pas t'y prendre avec un empereur. Tu ne le

comprends pas. Tu n'as même pas envie de comprendre. Ce que tu veux, toi, c'est de mettre le feu à tout. Voir tout brûler. Comme les enfants qui adorent regarder les jolies flammes.

— Mais, petit père, c'est bien vous qui m'avez enseigné que l'art de Sinanju se situe au-delà des jeux innocents et sait faire feu de tout bois.

— Tout doit être fait convenablement. Incendier la propriété d'autrui n'est pas convenable. N'importe quel imbécile peut réduire un palais en cendres. Ou dévaster une région. Les militaires ne font pas autre chose, d'ailleurs. Si c'est un assassin que veut l'empereur (la voix de Chiun se brisa d'émotion), il engage un assassin.

Le maître de Sinanju avait pris le ton d'un prêtre parlant des Saintes Écritures. Il essayait de faire comprendre à son élève que rien n'est plus facile que de trouver un cordonnier ou un expert-comptable, mais un assassin, c'est une autre affaire.

— J'ai fait ce que je devais faire, et j'en suis bien content. Vachement content, si vous voulez savoir !

— La grossièreté est le premier signe de la perte de contrôle de soi.

— Je vous ai entendu dire des gros mots une fois. D'ailleurs, vous le faites souvent. Qu'entendez-vous par un « fragment blême d'une oreille de truie » ?

— C'est toi !

Chiun fut si satisfait de son humour qu'il répétait question et réponse plusieurs fois. Il voulait être sûr que l'esprit lourd de l'homme blanc soit bien pénétré de la subtilité orientale.

— Qu'entendez-vous par « fragment blême d'une oreille de truie » ? Toi ! Toi ! jubila Chiun.

— Ça va, ça va, le coupa Remo en quittant le balcon avec précipitation.

Ils séjournèrent à cet hôtel depuis quatre jours et pendant ces quatre jours, Remo avait dû subir la critique acerbe de son maître. Lors de son entraînement du matin, Chiun lui avait demandé pourquoi il s'appliquait tant à bien faire ses exercices. Il eût été plus simple d'acheter une boîte d'allumettes pour quelques *cents* ou une arme pour quelques dollars. Mieux encore, pourquoi Remo n'achetait-il pas des bombes qu'il lâcherait par-ci, par-là. De préférence par-ci, comme ça on était sûr qu'elles tomberaient par-là. Le laisser-aller est comme une maladie, il empire de jour en jour quand on ne lui porte pas remède.

Remo quitta l'hôtel, préférant la chaleur écrasante de Miami. Il s'était depuis longtemps guéri de ses envies de pizza, de hamburgers,

de scampi fritti et de la cuisine chinoise chargée de glutamate. Mais parfois, quand il faisait chaud et qu'il passait devant un bar qui semblait sombre, humide, malsain et accueillant, il se demandait quelle sensation il éprouverait en y pénétrant le plus simplement du monde pour commander une bière fraîche et mousseuse. Comme aurait fait n'importe quel homme à sa place.

Mais il n'était pas n'importe quel homme.

Remo ne savait pas à quel moment il avait changé. Impossible de préciser le jour ni même le mois et l'année. Pendant longtemps il avait été conscient que jour après jour son entraînement par Chiun, les conseils, les directives et les reproches qu'il recevait sans cesse, l'avaient rempli de dégoût pour l'art de Sinanju. Mais en même temps, il s'appliquait avec toute sa volonté pour atteindre l'accomplissement suprême de chaque geste. Et puis, un beau matin, il sentit qu'il avait atteint le point de non-retour, qu'il était devenu autre. Cela l'avait beaucoup effrayé, un sentiment de solitude s'abattit sur lui, qu'il sût être capable de détruire chaque membre de son entourage (sauf Chiun, bien entendu) n'arrangeait rien.

Après cette seconde naissance, il était comme un nouveau-né, mais personne ne le prenait dans ses bras pour le consoler, l'aimer. Tout ce qu'il avait était son art et le besoin avide de le maîtriser. Pourtant, il n'avait nullement demandé d'entrer en apprentissage. Un homme de CURE l'avait kidnappé en l'accusant faussement d'un meurtre (1). Après, il avait passé son temps à apprendre, encore et encore, jusqu'à ce que sa vie soit transformée. Qu'il le veuille ou non, il lui fallait accepter cette nouvelle vie.

Chiun lui avait souvent répété :

— On ne demande pas la vie. Mais tout ce que l'on possède, il faut l'honorer, le chérir et quand l'heure est venue, savoir l'abandonner avec la dignité et la grâce de ce que l'on a de meilleur en soi.

Remo répondait alors souvent :

— Petit père, je croyais que votre enseignement devait justement m'éviter d'abandonner la vie.

— Nous l'abandonnons tous. J'espère t'apprendre la manière de le faire et à reconnaître ton heure. L'homme ignorant jette sa vie comme des confetti dans la rue, sacrifiant à la passion du moment. Mais quand ta vie à toi se retirera, les entrailles de la terre trembleront.

— Et quand votre vie à vous se retirera ?

— Je n'ai pas encore réfléchi à la question. Il me reste encore

beaucoup de temps, car je ne suis entré que dans ma huitième décennie. Mais, vu la manière dont progresse ton entraînement, à ta place, j'y penserais tous les jours.

Remo s'arrêta devant une bijouterie. Comme il était onze heures cinq, il disposait encore de dix minutes. À onze heures quinze il devait donner un coup de fil sur la ligne directe ouverte une fois par semaine à Folcroft. La ligne quotidienne ne répondait pas. Remo n'avait aucune expérience de ce genre de problèmes, mais il ne doutait pas un instant que la liaison hebdomadaire fût établie. Il estimait que cette communication était très sûre parce qu'elle passait par Kansas City au Canada et de là à Folcroft.

Une blonde platinée vêtue d'une robe à fleurs défraîchie, avec un parfum à faire vomir un rat d'égout, lui proposa ses services pour vingt dollars.

— Non, merci, répondit Remo.

— Dix dollars. Allez. Le marché est mou, aujourd'hui. Je vais te nettoyer ta pipe.

— Elle est propre.

— Bon ! cinq dollars, alors. Je ne l'ai pas fait pour ce prix depuis le lycée.

Remo secoua la tête. Il était onze heures douze.

— Pas question que je le fasse pour deux dollars. Cinq c'est ma dernière offre.

— Qu'offres-tu ?

— Moi-même.

— Qu'est-ce qui te fait croire que j'ai envie de toi ?

— T'es pédé ?

— Pas du tout, l'informa Remo et il se dirigea, suivi par la blonde vers une cabine téléphonique.

— Écoute, je suis à sec. Quatre dollars. C'est une occasion unique.

— J'en suis convaincu.

— Alors, c'est d'accord ?

— Bien sûr, répondit Remo.

Ils étaient arrivés à la cabine. Remo lui glissa un billet de cinq dollars.

— Je te rejoindrai au coin de la rue dans dix minutes. Ne me laisse pas tomber.

Elle empocha l'argent en promettant de ne pas laisser tomber un aussi beau gars que lui. C'était quel coin déjà ?

— Celui-là, répondit Remo en faisant un geste large de sa main.

— T'as des sacrés poignets, dis donc.

— On est tous comme ça dans la famille.

— Je n'ai pas de monnaie.

— Ce sera pour la prochaine fois...

Il était onze heures quatorze. Trente secondes plus tard, Remo composa son numéro. Il entendit les cliquetis et bourdonnements des différents relais, puis enfin la sonnerie. Son correspondant décrocha aussitôt. Remo se surprit à être tout heureux à la perspective d'entendre la voix de Smitty. Mais ce n'était pas le Dr Harold Smith. Sûrement un faux numéro. Remo coupa rapidement la communication espérant qu'il avait encore du temps pour la liaison de onze heures quinze. Il refit son numéro, entendit les mêmes cliquetis et bourdonnements, trois secondes, cinq secondes, sept secondes. Enfin, il y eut la sonnerie. On décrocha aussi vite que la première fois. Mais ce n'était toujours pas la voix de Smith.

— Qui est à l'appareil ? demanda Remo.

— Le nouveau directeur.

La voix avait l'intonation plastifiée, caractéristique de la Californie.

— Directeur de quoi ?

— C'est plutôt celui qui reçoit la communication qui doit poser des questions. Qui êtes-vous ?

— Est-ce bien le sanatorium de Folcroft ?

— Oui.

— Je suis sûrement tombé sur un mauvais poste. Je voudrais parler au Dr Smith.

— Il est en vacances. Puis-je faire quelque chose pour vous ?

— Non.

— Écoutez, mon gars, je suis encore un peu nouveau dans mon job, et voilà que votre appel tombe sur un poste spécial. Vous êtes donc quelqu'un d'important. Notre collaboration sera sûrement très fructueuse. Dans l'immédiat, je procéderai à une effectivisation du rendement de l'organisation. Je compte beaucoup sur vous. Dites-vous bien que j'ai pour habitude d'étudier mes collaborateurs avec soin.

— De quoi parlez-vous ?

— Je vous demande qui vous êtes et quelle est votre fonction au

sein de l'organisation ?

— Où est le Dr Smith ?

— Je vous ai déjà dit qu'il est en vacances.

— Où ?

— Son cadre-lieu actuel est soumis à une obligation de réserve prioritaire.

— Vous n'êtes pas un robot ? demanda Remo qui comprenait chaque mot, mais n'arrivait pas à saisir le sens de la phrase.

— Je vous propose de venir à Folcroft. Nous pourrions discuter plus en détail, mais il faut me dire qui vous êtes.

— Vous avez un stylo ? demanda Remo.

— Oui.

— Mon nom est un peu long et compliqué.

— Je suis prêt, allez-y.

Remo jeta un coup d'œil à l'enseigne au-dessus d'un marchand de tapis.

— Velspar Rombough Pekostian, épela-t-il. Lentement, deux fois en commençant par « V » comme vasectomie et en finissant par « N » comme nouille.

— Votre nom ne figure pas sur la liste du personnel.

— Mais si, vous n'avez qu'à chercher. Qui êtes-vous ?

— Blake Cordur. Je suis le nouveau directeur du sanatorium.

— Vous êtes chargé de tous les secteurs du Dr Smith ?

— Tous.

— Je vois, fit Remo et il raccrocha.

Ça n'allait pas du tout. Personne d'autre que Smith ne devait répondre à l'appel hebdomadaire de onze heures quinze. Si Smith avait un empêchement il était prévu que Remo soit automatiquement branché sur l'ordinateur qui lui communiquerait un message enregistré l'informant comment et où reprendre contact avec lui si c'était encore possible. Il était évident que l'ordinateur avait déjà été trafiqué. Mais d'un autre côté, seul Smith était capable de le manipuler, probablement parce qu'il avait la même nature froide, dépourvue d'émotion, que les machines. L'une d'elles aurait pu être sa mère.

Remo ne savait pas quoi faire. La nouvelle situation pouvait avoir de l'importance pour Chiun aussi, mais fallait-il lui dire dès maintenant que la maison de Sinanju aurait probablement à chercher

un nouvel empereur ?

Le Dr Harold Smith était peut-être mort. Éventuellement d'une crise cardiaque ou à la suite d'un accident de voiture. Remo rêva un instant à un Smitty disloqué, couvert de sang, coincé dans un amas de ferraille. Mais pour saigner, il faut avoir du sang dans les veines. Et la condition première d'une crise cardiaque était bien évidemment de posséder... un cœur.

Smith ne pouvait pas mourir. Il n'était pas humain.

Quoi qu'il en soit, Remo décida de garder ses soucis pour lui encore pendant quelques jours. Le maître de Sinanju était peut-être le maître de bien des mystères, il avait néanmoins quelques difficultés à se mettre au diapason du monde occidental. Il tirait toutes ses connaissances exclusivement des feuilletons télévisés américains, et il n'arrivait pas toujours à distinguer un hélicoptère d'un jet. Parfois il confondait sans complexe des siècles et des nations, estimant par exemple que les Russes sont des gens très bien parce que les tsars avaient scrupuleusement acquitté leurs dettes envers les assassins de Sinanju, ou encore surestimait largement l'importance d'une tribu africaine (2) sous prétexte que ses ancêtres lui avaient rendu quelques services bien avant notre ère.

Remo avait l'intention de retourner à son hôtel, peut-être feuilleter un magazine, réfléchir dans le calme pour mettre au point une stratégie.

Une blonde en robe défraîchie l'attendait au coin de la rue dans un nuage de parfum bon marché. C'était la même que tout à l'heure.

— Je t'ai attendu, dis donc.

— Tu n'es pas partie avec l'argent ? Toutes les racoleuses font ça.

— Pour toi, c'est différent.

— Il y a un marchand de tapis là-bas. Il a besoin de toi et puis il paie bien. Velspar Rombough Pekostian. T'auras au moins vingt dollars.

Le visage de la blonde s'éclaira en suivant du regard la direction indiquée par Remo.

« Après tout, se dit-il, dans la vie de chacun, il y a toujours un peu de pluie. » Parce que ce marchand de tapis avait une enseigne portant son nom au-dessus de sa boutique, il allait bientôt être assailli par des agents secrets et agressé par les attentions malodorantes d'une prostituée.

Mais la vie n'est jamais juste, et si Remo n'avait pas été orphelin et n'avait pas été repéré au Viêt-nam par un homme de Smith, et si, et si... La vie n'était pas juste avec Remo, elle était aussi injuste avec

Velspar Rombough Pekostian. Mais la situation de ce dernier était sûrement préférable.

En pénétrant dans sa suite, Remo perçut le murmure plaintif du dialogue d'un feuilleton. Il évita de passer devant le Dr Rance Remerow qui parlait avec Mrs. Jeri Tredmore au sujet de la fille de cette dernière qui se mourait d'une leucémie et qui était sur le point de donner naissance à un enfant dont tout le monde pensait que le père n'était pas son mari mais plutôt Bruce Wilson, le célèbre physicien noir qui souffrait beaucoup d'avoir à choisir entre son œuvre scientifique et sa contribution à la révolution noire.

Remo parvenait assez bien à identifier les différents personnages du mélodrame car plusieurs acteurs avaient des difficultés avec ces mots savants. Le physicien Bruce Wilson disait « nucrons » quand il voulait dire « neutrons ». Le médecin Remerow s'en sortait mieux en prononçant « neitrons », tandis que Mrs. Tredmore avait une bonne fois pour toutes opté pour la forme simplifiée de « neutres ».

Chiun se tenait immobile, en extase, devant son poste. Remo était pour une fois reconnaissant envers ces mélos qui absorbaient toute l'attention de son maître.

Au moment où la dernière publicité céda la place au premier film de l'après-midi, Remo déambula, l'air insouciant, dans la suite à la recherche d'un téléphone pour commander le repas du soir : du riz et du poisson cuits à la vapeur, pas de sauce, pas d'épices, pas de matières grasses. Le poisson devait être à peine tiède.

— Il faut que nous parlions de nos graves soucis, dit Chiun.

— Quels soucis ? demanda Remo en haussant les épaules.

— Les problèmes qui te tracassent depuis que tu es rentré.

— Il n'y a pas de problèmes, fit Remo.

Sans montrer le moindre trouble, il composa le numéro sur le pied de la lampe de bureau et attendit que l'abat-jour veuille bien lui dire « allô ».

1 Voir l'implacable n° 1 : *Implacablement vôtre*.

2 Voir l'implacable n° 12 : *Safari humain*.

CHAPITRE V

Chiun réfléchit longuement. En vérité, ils avaient tous les deux un problème sur les bras. La chute d'un empereur, si c'était bien le cas, est une affaire sérieuse. Certaines personnes pourraient penser, même si elles se gardaient bien de le dire à haute voix, que la maison de Sinanju y était pour quelque chose, dans cette chute. L'empereur Smith avait loué les services du maître, et comme on pouvait le constater, il était mort maintenant.

Une telle accusation serait une injustice grave, car la maison de Sinanju avait été engagée que pour une mission d'entraînement. Mais les gens ne pouvaient pas le savoir. Remo et Chiun devaient maintenant expliquer que les services de la maison de Sinanju avaient été limités à la formation permanente, et que, si on avait commandé le « service complet », Smith serait encore vivant et en bonne santé, régnant sur son empire, paisible et sublime.

— Ce n'est pas exactement ça, notre problème, petit père.

Chiun demanda perplexe :

— Que peut-il y avoir d'autre ?

— On ne sait pas ce qui est arrivé à Smith. Je ne fais que supposer qu'il a été blessé ou assassiné.

— Pourquoi ne pas nous rendre tout de suite au palais afin de savoir ?

— Parce qu'on m'a donné l'ordre de ne jamais retourner à Folcroft. Il ne doit y avoir aucun lien entre le sanatorium et moi-même. J'ai toujours eu du mal à vous faire comprendre que l'organisation de Smith est censée ne pas exister.

— Félicitations, dit Chiun.

Il était assis en lotus sur le sol, tandis que Remo se prélassait dans le sofa.

— En quel honneur ?

— De ne pas avoir réussi à m'expliquer. Je ne comprends toujours pas. Smith est insondable. Pas de gardes de palais. Pas de concubines. Pas de domestiques. Pas de trésor. Ah, les mystères de l'Occident ! Smith était un empereur fou. La maison de Sinanju n'a pas pu le sauver de sa démente. Voilà l'explication. Le monde comprendra très bien.

Remo se leva et se mit à arpenter la pièce.

— Une demi-douzaine de personnes seulement ont entendu parler de Sinanju et elles ne diront rien. Par conséquent, il n'y a pas de problème.

— Alors quel est le problème ? Nous trouverons toujours du travail. Même quand le monde n'aura plus besoin d'artistes, de médecins, de philosophes ou de savants, il aura toujours besoin d'assassins compétents. Ne te fais pas de souci. Un empereur fou de l'Occident ne peut nuire à notre réputation.

— C'est un peu difficile à vous l'expliquer, petit père, mais j'aime mon pays. Smith n'était pas mon empereur. Nous servions ensemble un autre empereur. Si CURE, qui est l'organisation de Smith, reste au service de mon pays, je désire continuer de servir CURE.

— Vite, sur le dos, ordonna Chiun.

Remo se laissa tomber par terre.

— Conduis l'air jusqu'à l'essence même de ton être. Retiens-le. Encore. Garde l'air et repose-toi sur ta volonté. Expire. Repose-toi encore sur ta volonté. Tes organes ralentissent leur activité maintenant. Ton cœur ralentit. Ne reste que ta volonté. Ça y est. Là ! Inspire. Là ! Expire. Profondément. Amplement.

L'esprit de Remo baignait dans la lumière et dans la fraîcheur. Il s'assit en souriant.

— Tu te sens mieux, maintenant ?

— Oui, répondit Remo.

— C'est bien. Tu commençais à parler avec la bouche de l'empereur Smith, le dément.

Remo leva les bras dans un geste d'impuissance :

— Laissez-moi vous l'expliquer d'une autre façon, petit père. S'il y a un nouvel empereur, je voudrais le servir. Je suis américain.

— Je ne t'en ai jamais fait le reproche. Il y a quelques Américains très très gentils.

— Je servirai ce nouvel empereur, insista Remo, et j'espère que vous le ferez aussi.

Chiun secoua lentement sa tête blanchie par les années.

— Dis-moi d'abord de quel droit tu gaspilles le don qu'est l'enseignement de Sinanju que tu as reçu ? De quel droit peux-tu prendre les années que je t'ai consacrées et les déposer aux pieds d'un inconnu ?

— Vous avez été payé pour ce travail, petit père.

— On m'a payé pour t'enseigner des gestes d'assassin, non pas le sinanju comme je l'ai fait. Je t'ai offert un cadeau venant d'innombrables générations de maîtres. Nous étions là avant l'empire romain. Avant le village barbare et boueux sur la Seine. Avant le peuple des îles de la Bretagne. Quand les Hébreux erraient dans le désert, nous avions une patrie et nous connaissions déjà la discipline du sinanju. Je t'ai fait ce don, non pas pour quelques pièces d'or de ton empereur, ou pour ton pays, ou parce qu'un quelconque contrat de travail l'exigeait, mais parce que toi, Remo Williams, étais un réceptacle digne de le recevoir.

Remo s'arrêta pile au milieu de la pièce, et resta longtemps immobile. Les mots avaient eu sur lui un grand impact et d'étranges larmes surgirent dans ses yeux.

— Moi, petit père ? Digne ?

— Pour un Blanc, se hâta de préciser Chiun pour éviter que son élève ne perde la raison sous une telle louange et succombe à l'arrogance, obstacle infranchissable à la sagesse.

— Je... Je...

Remo n'arrivait pas à continuer.

— Je n'ai pas fini, reprit Chiun qui lui aussi préférait ne pas montrer certains sentiments ; on ne peut pas servir un autre empereur. Aucun maître de Sinanju ne sert le successeur. Il y a des bonnes raisons pour cela. Premièrement, les gens pourraient croire que le maître a arrangé la mort du premier empereur. Deuxièmement, et je crois qu'il te faudra des années pour le comprendre car tu n'es encore même pas vieux de quatre décennies, un nouvel empereur enterre l'épée de son prédécesseur.

— Je ne comprends pas, Chiun.

— Un nouvel empereur veut disposer de son propre pouvoir. Il y a une tradition, quelque peu passée de mode, qui voulait qu'on enterre l'empereur avec ses ministres les plus dévoués. Ce n'était pas, comme on a tendance à le croire aujourd'hui, qu'ils puissent continuer à le servir dans l'au-delà. Pas du tout, c'est parce qu'un nouvel empereur, ou pharaon ou khan ou ce qu'on veut bien appeler un président, un Premier ministre ou un tsar – ils sont tous les mêmes – ne supporte

pas d'autres puissances que les siennes propres. Aujourd'hui, quand un nouvel empereur accède au pouvoir, les anciens serviteurs se retirent, ce qui est une autre forme de mort. Mais dans notre monde à nous, ils doivent mourir selon l'ancienne coutume. Tu ne peux servir le nouvel empereur, car il ne veut pas de toi. C'est ainsi.

— Ici en Amérique c'est différent. Nous ne sommes pas en Orient ou en l'an 1200 avant notre ère. Nous sommes aux États-Unis, au XX^e siècle.

— Et ton pays est habité par des hommes ?

— Naturellement.

— Alors ton pays est pareil aux autres. Tu n'as pas encore assez de sagesse pour comprendre ce que je te dis, parce que tu es encore un bébé qui n'a même pas quatre décennies d'âge.

— Vous m'avez décidé, répondit Remo. J'irai à Folcroft.

— Je t'accompagnerai parce que tu portes plus d'une décennie de ma vie. À Sinanju nous disons souvent qu'il ne faut pas laisser les bébés se promener seuls dans les rues de la ville.

— On peut se demander si vos ancêtres n'avaient jamais assez de temps pour l'enseignement, rétorqua Remo en colère. Vous passez votre temps à faire du bruit avec la bouche, avec un dicton pour ceci et une parabole pour cela. Vous devriez paraître à la télévision comme cet assistant social qui porte un chapeau western.

— Je le connais, celui-là, répondit le maître de Sinanju. C'est Kung Fu. L'homme blanc dont on a arrangé les yeux pour qu'il ait l'air normal.

*

* *

Comme beaucoup d'Américains, Remo n'avait pas pris conscience d'un fait. Il n'avait pas compris qu'il y a, aux États-Unis, des gens appartenant à la noblesse. Pas celle due à la péripétie naissante, bien évidemment, mais celle qui découle d'un accomplissement personnel, que ce soit dans le domaine de l'invention, de la découverte, de la création ou de l'action.

Un de ces vrais nobles crachait le sang, et de ses yeux, épuisés par tant de larmes versées pendant la torture, il s'efforçât de fixer le mur en face de lui. Péniblement, il s'assit sur le sol dans l'abri antiatomique de la maison située sur une colline près de Bolinas.

Il ne savait pas où il se trouvait ni même s'il se

trouvait aux États-Unis, il ne savait plus quel mois ou quelle année c'était. Mais il savait que son corps était couvert de plaies douloureuses, que sa jambe droite était sérieusement touchée, que sa respiration était une souffrance. Quand il but un petit peu d'eau, il eut l'impression que des lames de rasoir labouraient sa gorge, mais il fit aussi une dernière constatation. Son adversaire avait commis une erreur monumentale : le Dr Harold Smith était toujours en vie.

Normalement, les traumatismes infligés à son corps vieillissant auraient dû l'achever. Mais il avait grandi dans le Vermont où les rigueurs de l'hiver avaient appris à ce jeune garçon, qui à tout prix voulait entrer dans la magistrature, ce qu'est l'endurance. À l'école, quand les autres trichaient aux examens, Harold Smith cachait sa copie, même lorsqu'il était assis à côté de la terreur de la classe. Il avait d'ailleurs tenté de faire comprendre à ce garçon, beaucoup plus grand que lui, que ce n'était pas lui rendre service que de l'aider à passer une classe à l'autre sans le moindre effort. La lutte pour l'acquisition des connaissances fait partie du processus de maturation de l'individu, avait ajouté gravement le petit Harold. Le costaud avait sur la question une vue plus simpliste. Il n'avait pas besoin des leçons de morale de Harold, mais des réponses aux questions posées par le professeur. Ou il aurait les réponses ou le nez de Harold serait écrabouillé. (Personne, même pas ses parents, ne disaient Harry. C'était toujours Harold. C'était un garçon sérieux, même quand il portait encore des couches.) Après l'école, toute la classe se rassemblait pour regarder Harold recevoir sa raclée. Et pour une raclée cela en fut une. Un nez écrasé, le premier jour. Le lendemain, un œil au beurre noir. Le troisième jour, une dent cassée. Le quatrième jour la brute l'informa qu'il avait assez de lui taper dessus et que s'il ne voulait pas communiquer sa copie, qu'il la garde. Personne n'en voulait, de toute façon.

Mais Harold dit que les comptes n'étaient pas réglés. Avec la pointe de sa chaussure il dessina un trait dans la poussière en défiant la brute de passer de l'autre côté. Ce dernier plongeait sans hésiter sur Harold qui fut immédiatement renversé. Mais maintenant la sympathie de toute la classe allait vers la poule mouillée. La brute se justifiait comme il pouvait, en disant que c'était Harold qui avait commencé.

Pendant cinq jours encore, les deux garçons s'affrontèrent en combat singulier après l'école. Toujours avec le même résultat. Mais le dernier jour, Harold réussit à placer un uppercut sur le nez de son adversaire. Il y eut un petit saignement. La terreur pleurnichait et décida d'abandonner pour de bon.

Plus personne ne s'en prit à Harold. Ça n'en valait pas la peine...

Il avait quatorze ans quand il rencontra Maude. Elle habitait à Windham, ville voisine. Ils se marièrent treize ans plus tard. Maude confessa plus tard que la cour que lui fit Harold fut si ennuyeuse qu'elle se croyait déjà arrivée à leurs noces d'or au beau milieu de leur première sortie. À cette occasion, ils s'étaient rendus au cinéma voir les Marx Brothers. Non seulement Harold gardait son sérieux pendant tout le film, il l'interrompait sans cesse pour faire remarquer que la moustache de Groucho était dessinée au charbon et que pour quinze cents la compagnie cinématographique aurait au moins pu se donner la peine de lui en fournir une vraie.

Le jeune homme dégageait une telle aura d'intégrité infaillible que même le révérend père Jesse Prescott, de sa paroisse, se sentait obligé de se justifier quand Harold lui disait bonjour.

Harold décrocha une bourse pour étudier à Dartmouth. Après, il s'inscrivit à Harvard Law School où il obtint son doctorat. Quand la guerre éclata, il enseignait le droit à l'université de Yale. Tout le monde pensait qu'il était destiné à devenir inspecteur général, tout le monde sauf Bill Donovan, des services d'outre-mer qui avait une capacité presque effrayante à découvrir le talent là où les autres ne le soupçonnaient même pas.

Ce garçon honnête du Vermont se tailla des brèches parmi les officiers S.S. casqués et bottés, munis de leurs écrase-couilles et leurs poignards de cérémonie, aussi facilement qu'un lance-flammes s'attaque à une toile d'araignée. La *Kommandantur* était infestée par ses agents. Il réussit même à s'infiltrer dans la Gestapo. C'était le cas classique du travailleur infatigable contre l'homme sadique affectivement impliqué. Les travailleurs infatigables gagnent toujours.

Le professeur de droit de Yale avait trouvé sa vocation. Quand les services d'outre-mer se transformèrent pour faire place à la C.I.A., après la guerre, Harold Smith occupait déjà un poste élevé. Il avait la réputation d'agir avec une grande efficacité et une égale discrétion.

Il n'expliqua à personne ses raisons de rester à la C.I.A., car personne ne les lui demanda. Il avait la nostalgie de l'université de Yale, mais estimait qu'il devait à son pays de rester à son poste. Principalement pour empêcher les « ploucs », comme il disait, de faire des bêtises. Les « ploucs » avaient élaboré des plans pour n'importe

quoi allant d'un kidnapping de Mao afin de le remplacer par un sosie jusqu'à une explosion atomique à Magnitogorsk pour convaincre les Soviétiques qu'il n'était pas prudent d'y stocker des missiles à tête nucléaire.

Harold espérait sincèrement qu'en Chine et en Union soviétique quelqu'un se dévouait comme lui à calmer la ferveur de leurs « ploucs ». S'il avait une prière à formuler, elle concernerait la race des hommes : « Seigneur, gardez-nous de ceux qui aiment les situations dramatiques. »

Un jour, il constata qu'on le passait soigneusement au crible comme s'il n'avait jamais encore été soumis au contrôle sécurité. En consultant les dossiers du F.B.I. auxquels il avait accès, il découvrit qu'on avait même interrogé la brute de son enfance, actuellement directeur d'école.

— Le meilleur gars que j'aie jamais connu, fut le commentaire de l'ex-terreur, il avait un fameux uppercut. Il a fait des études de droit, est allé enseigner à Yale, et puis on n'a jamais plus entendu parler de lui.

Maude aussi avait fait un commentaire :

— Absence totale d'imagination.

Le doyen de l'université de Yale avait livré l'appréciation suivante :

— Assez ennuyeux, néanmoins brillant. Il fait penser à ce tennisman qui joue avec une telle méthode qu'une balle renvoyée avec une réussite éblouissante donne une impression de routine.

Le révérend Prescott :

— Son nom me dit rien, à moins que ce soit le petit gars à l'air boudeur qui critiquait mes cours de catéchisme parce qu'ils étaient trop frivoles à son goût.

Le père de Harold :

— Plutôt timide dans ses rapports avec les autres. Pendant longtemps nous nous faisons du souci pour lui, mais heureusement il finit par rencontrer une fille merveilleuse de Windham.

M^{me} Smith, la mère de Harold :

— Il a toujours été un bon garçon.

— Qui ? demanda le S.S. *Obengruppenführer* Heinz Raucht, dont l'efficacité de ses unités de choc avait été réduite à néant par l'opération Plum Bob dirigée par le colonel Harold Smith.

— Un emmerdeur, constata l'agent Conrad Mac-Cleary qui avait reçu son transfert de l'Europe en Asie pendant la Seconde Guerre

mondiale pour beuveries, imprudences et insubordination caractérisée. Un emmerdeur, mais un bon bougre. Il en avait, des couilles. Un fils de pute, pas marrant, mais le plus dur que j'aie jamais rencontré.

Cette enquête approfondie dans le passé de Harold Smith avait été entreprise dans un but précis. Lui offrir un job, un job bien particulier, si important que Harold Smith était terrifié quand il y pensait.

— Pourquoi moi, monsieur le président ? avait demandé Harold Smith. Parmi les cent quatre-vingts millions d'Américains, il y en a sûrement un de plus qualifié que moi.

— Il n'y a que vous. Je vous confie l'avenir de la nation, avait répondu le président des États-Unis.

— C'est inconstitutionnel, monsieur le président. D'ailleurs, nous sommes en infraction déjà, rien que d'en parler. Je pourrais même vous arrêter sur-le-champ, ici, dans la Maison-Blanche.

Le jeune président avait répondu par son plus séduisant sourire de politicien dynamique. Ce sourire n'eut aucun effet sur Harold Smith qui restait très choqué par les propos inconvenants de son président.

— Votre réaction me plaît beaucoup, Mr. Smith. Je ne vous demanderai même pas de changer d'avis concernant vos intentions à mon égard. Je vous demanderai seulement de réfléchir pendant une semaine. Vous connaissez la Constitution. Vous l'avez enseignée. Quelle chance notre chère Constitution a-t-elle de résister ? Toute la nation est soumise à un travail de sape formidable, jamais elle n'a été aussi menacée. Je ne pense pas que la Constitution résistera. Il sera nécessaire de la violer pour la protéger. C'est aussi simple que cela.

— C'est vous qui le dites, que c'est simple, rétorqua Smith.

Pendant une semaine il tourna et retourna la question dans tous les sens, priant Dieu avec une telle intensité que la vie d'un séminariste en aurait été remplie. « Si ce n'est pas moi, qui ? » se demanda-t-il misérablement. « Si ce n'est pas CURE, ce sera quoi ? » Finalement il accepta son nouveau job, mais refusa de serrer la main du président.

Et maintenant quelqu'un d'autre, un outsider, tentait de mettre la main sur CURE. C'était d'ailleurs, peut-être déjà fait.

Smith but une longue gorgée d'eau. Elle descendit en causant moins de douleur. Tout ce qu'il entendait dans l'abri antiatomique fut le bruit de sa propre respiration. On ne lui avait pas laissé beaucoup de force, mais son esprit était intact.

Il regardait la table où on l'avait torturé. Les liens pendaient, désœuvrés, de chaque côté, raidis par son propre sang coagulé. Le lieu où il se trouvait lui parut familier. Un abri antiaérien. Deux catégories de gens commandent ce genre de construction. Les militaires ou les particuliers nourrissant une peur panique d'attaque nucléaire. Dans le premier cas, il n'y avait pas grand-chose à faire pour le moment. Mais si l'abri appartenait à un particulier, à un homme qui forcément se sentait en insécurité, alors il y avait probablement quelque chose à faire, même sûrement quelque chose à faire.

Un homme qui a peur se visualise enfermé sans son bunker, à l'abri. Tout autour de lui, le monde n'est que ruines. Il ne voudra sûrement pas que son abri se transforme en tombeau. Supposons qu'une poutre se détache et bloque la sortie ou encore un immense bloc de rocher... L'homme ne pourrait pas sortir, il serait piégé. Celui qui envisage une déflagration nucléaire pense également à l'après-déflagration. L'homme qui se fait construire un tel abri n'acceptera pas de mourir dedans seulement parce que la porte est coincée.

Smith regarda autour de lui et remarqua une petite boîte accrochée au mur à côté de lui. Elle portait des chiffres et semblait être un thermostat pour le conditionnement d'air. La boîte constituait la seule aspérité sur ces murs lisses et gris.

Smith s'efforça de se mettre debout. Il avait mal partout et, perdant l'équilibre, brisa le verre d'eau avec son coude : une petite coupure qu'il sentit à peine. C'était peu de chose par rapport à ce qu'il avait enduré pendant la torture. À quatre pattes, il parvint enfin jusqu'à la petite boîte mais sa jambe droite traînait misérablement, la douleur était presque intolérable. Il se reposa un petit moment, et puis, faisant appel à toutes les forces qui lui restaient, il se mit à genoux en prenant appui contre le mur.

La main de Smith explora la boîte à la recherche d'un bouton ou d'un levier. Il n'y avait rien. Il ouvrit le couvercle et explora l'intérieur du thermostat. Là il sentit un petit crochet et tira dessus. Un long grincement lui répondit, mais rien ne se déplaça, surtout, aucune porte ne s'ouvrit. La tête de Smith lui parut soudain très légère et puis tout s'assombrit.

Quand il se réveilla, sa joue reposait contre le mur, au-dessus de lui, il y avait toujours la boîte. Des croûtes de sang coagulé s'étaient formées autour de sa bouche et sur sa joue pendant son évanouissement. Il se remit à genoux. Cette fois, ce fut plus facile. Smith était maintenant au-delà de la douleur et il observait ses muscles affaiblis comme un entraîneur juge un joueur trop vieux pour la prochaine saison.

Sauf sa jambe droite, tout semblait fonctionner, même si sa vue était toujours trouble et les muscles de son ventre en pleine désorganisation. Smith constata avec étonnement combien on peut avoir besoin des muscles pour la station debout. Mais, debout, il l'était, sur ses deux jambes, malgré celle de droite qui lui donnait l'impression d'être un sac de peau rempli de vieux chiffons mouillés. Elle obéissait pourtant. Quand la gauche avançait, la droite l'imitait. Il ne restait à Smith que de les suivre.

Ainsi, il parvint péniblement au mur opposé et découvrit ce qui avait causé le grincement juste avant son évanouissement. Un panneau de plomb s'était déplacé, laissant paraître un énorme piston. Il se précipita dessus et entendit aussitôt un craquement suivi de l'apparition d'un merveilleux rectangle de lumière quand la porte s'ouvrit lentement vers l'intérieur bousculant Smith au passage. Par miracle, il réussit à se tenir sur ses jambes, attendit immobile, prenant comme un bain d'air frais. Aucun bruit. Plié en deux, il monta péniblement trois marches jusqu'à un panneau de bois. Il appuya dessus, le panneau céda et il se trouva dans un salon avec une vue magnifique sur l'Océan. Il n'y avait personne. Comme une boule de feu, le soleil plongea dans la mer. Si c'était l'Atlantique, Smith se trouvait en Europe, mais si c'était le Pacifique, il était encore aux États-Unis. Tout ce dont il se souvenait était d'avoir donné un papier à Blake Cordur, un des hommes d'I.D.C. qu'il faisait surveiller. Quand il s'était réveillé, il était déjà plongé dans une longue et atroce souffrance.

Smith remarquait qu'il y avait d'innombrables prises électriques dans les murs du salon. Amérique.

Il était sûrement en Amérique. La maison se trouvait sur une colline et Smith pouvait voir, en contrebas, une petite cabane blanche. Il avait du mal à fixer son regard, mais finit par distinguer la porte barrée et les volets clos. Dans le salon, il y avait un téléphone. Dehors, le fil pendait mollement du poteau. Si le fil avait été arraché, on pouvait être certain qu'il n'y avait plus de gardes. Avec difficulté, Smith fit basculer le combiné. Aucune tonalité.

Il se tourna vers la fenêtre puis se mit à avancer, lentement, avec peine, traînant sa jambe droite derrière lui. Déjà il établissait son plan de contre-attaque.

CHAPITRE VI

Au volant d'une camionnette sur la route de Bolinas en Californie, Blake Cordur sifflotait. Il faisait le bilan de ses trois premières initiatives à la tête de Folcroft.

Le résultat en était très satisfaisant. Et ce n'était qu'un début.

Un agent de change, qui avait troqué une inculpation pour détournement de fonds contre des renseignements quotidiens sur les bruits de couloir à la bourse de Chicago, lui communiquerait désormais des informations autrement plus intéressantes. Maintenant, l'agent lui ferait parvenir des secrets professionnels, de ces secrets qui, pour qui les connaît, permettent d'amasser des fortunes. Inutile de préciser que l'agent lui-même s'interdisait de s'en servir, sous peine de perdre sa licence.

Le délégué du syndicat des routiers qui renseignait CURE sur les activités du crime organisé au sein de sa profession reçut l'ordre de donner désormais toute information sur de nouveaux contrats, même avant la signature.

Le juge fédéral de Phoenix avait tout bonnement débouté la plainte déposée par une petite société d'informatique accusant I.D.C. de monopole. On lui avait aimablement expliqué que sa déclaration d'impôts était incomplète...

En quittant Folcroft, Blake Cordur avait dit à sa secrétaire qu'il avait besoin de se détendre et qu'il serait absent toute la journée. Elle pouvait lui faire parvenir des messages au siège d'I.D.C. à Mamaroneck ou encore le joindre directement, le lendemain matin, chez le président d'I.D.C. à Manhattan, Mr. T.L. Broon.

— Vous en avez des affaires avec I.D.C. ? avait remarqué la secrétaire.

— Notre département informatique, ici à Folcroft, est extrêmement important.

— À l'époque de Mr. Smith il y avait beaucoup moins d'informaticiens.

Souriant, Blake Cordur avait répondu qu'un nouveau balai nettoie à fond.

Avant même qu'il ne franchisse les grilles de Folcroft, l'emmerdeuse avait reçu la notification de son transfert pour la cafétéria.

À l'arrière de sa camionnette, des briques et quelques sacs de ciment faisaient des bruits rassurants. Pour Blake Cordur, ils chantaient une chanson. D'abord celle où il était chargé du département programmes et prévisions, ensuite celle où il était président de l'I.D.C. Au moment où il s'arrêtait devant la maison de Bolinas, s'achevait le grand air « Blake Cordur, président des États-Unis d'Amérique ».

Pourquoi pas ? Il avait déjà parcouru un long chemin. Cela n'avait pas été toujours facile, parfois il avait même frôlé l'échec. Comme pour entrer à l'université. On ne donnait des bourses qu'aux petits génies ou aux grands sportifs. Les parents de Blake n'étaient pas assez pauvres pour qu'ils puissent bénéficier d'une aide et pas assez riches pour lui payer la bonne université indispensable pour faire une carrière sérieuse.

Cordur s'était donc lancé dans des activités extrascolaires : comités, théâtre, rencontres sociales, animations. Il était partout. Mais, constatant, en dernière année de lycée, que cela ne suffisait pas, il se présenta aux élections pour la présidence de sa promotion. À partir de ce moment, il soignait avec application son image de marque. Son adversaire faisait partie de ces imbéciles heureux qui, naturellement, attirent les gens. Blake comprit que cette élection risquait de se transformer en compétition de popularité. La lutte fut si serrée que Cordur réunit ses supporters autour de lui et leur demanda avec ferveur de *ne pas répandre* le bruit que son adversaire n'était qu'un voleur qui piquait les montres dans le vestiaire du gymnase.

— Je ne veux pas gagner de cette façon-là, affirma-t-il.

En moins d'une heure, la fausse rumeur avait fait le tour de l'école. Après mûre réflexion, Blake Cordur demanda publiquement à tous de ne pas se laisser influencer par la vie privée des candidats.

Cordur emporta les élections haut la main et obtint sa bourse pour l'université de Williams qui tout en n'étant pas un *Ivy League College* (3) constituait quand même un bon démarrage pour faire carrière.

Après quatre ans il reçut son diplôme, terminant soixante-treizième sur une promotion de cent vingt-cinq étudiants. Un de ses

professeurs le décrivit à l'époque comme « un élève incroyablement moyen, dont la moralité reflétait les courants à la mode, plutôt qu'un sens du bien et du mal et qui pourrait aussi bien jeter des gens dans des fours que s'engager dans l'armée du Salut. Pour lui, il n'y a pas de différence entre les deux ».

Alors, pourquoi pas président des États-Unis ? Après tout, qui aurait cru qu'il deviendrait le plus jeune directeur chargé du département programmes et prévisions de toute l'histoire d'I.D.C. ?

Lorsqu'il gara sa camionnette devant la porte de la cuisine, il remarqua que cette dernière était entrouverte. Quelqu'un était-il entré dans la maison ? Il aurait pu jurer qu'il l'avait fermée et le vieil homme devait déjà être mort. Il vérifia l'arrière de la camionnette. Les briques et le ciment étaient toujours là. D'ici un mois ou deux, la découverte du corps n'aurait aucune importance. S'il continuait à Folcroft comme il avait commencé, il pourrait sans problème attribuer le meurtre de Smith à la personne qui découvrirait son corps. Il pourrait faire n'importe quoi.

Mais maintenant, il fallait s'occuper des détails ennuyeux. Et il y en avait. À commencer par la ligne directe qui reliait Smith à la Maison-Blanche. Cordur avait enregistré une bande qui annonçait, en cas d'appel, qu'il y avait des difficultés de transmission sur la ligne et qu'on rappellerait. Cela ne servait qu'à écarter temporairement le président, mais devait suffire jusqu'à ce qu'il devienne totalement maître de CURE.

Il y avait d'autres détails du même genre. Lorsqu'ils seraient tous résolus, il pourrait exploiter la puissance de CURE comme il le souhaitait. Pourquoi ne deviendrait-il pas, alors, président des États-Unis ?

Cordur avait eu l'intention de revenir plus tôt s'occuper de Smith. Mais ayant découvert que le vieil homme lui avait communiqué les vrais codes de commandes il s'était mis immédiatement au travail avec la joie d'un enfant devant un nouveau jouet. C'est ainsi que de jour en jour il passait d'une opération réussie à une autre et qu'il en oubliait le Dr Smith. Maintenant, c'était trop tard, le vieil homme était mort. Tant pis. Cordur n'avait guère de remords, surtout depuis qu'il avait découvert, grâce aux ordinateurs, que Smith le surveillait et s'apprêtait probablement à le faire tuer. Tant pis pour Smith si Cordur, plus intelligent, l'avait devancé.

En poussant la porte de la cuisine, il remarqua des taches de sang sur le sol. Il se baissa pour les examiner de plus près. Du sang séché, vieux de plusieurs jours. Les traces venaient du salon où il découvrit le passage secret dans la bibliothèque qui menait directement à l'abri

antiatomique.

L'abri était vide.

Une onde de panique submergea Blake Cordur, le clouant sur place. Il avait connu des situations difficiles dans le passé. D'accord, Smith s'était échappé. Mais il était dans un état de grande faiblesse. Peut-être était-on venu le chercher.

Cordur examinait les taches de sang une nouvelle fois. Peu probable. On ne se porte pas au secours de quelqu'un dans l'état de Smith sans s'occuper de son hémorragie. Le vieillard avait donc trouvé les forces nécessaires pour s'enfuir. Tout seul.

Que pouvait-il faire, Smith ? Il contacterait son bras exécuter. Cordur pensait à la longue route sinueuse, à la région isolée, et avant tout à la ligne téléphonique arrachée, Dieu merci !

Les taches étaient vieilles. Si Smith avait réussi à contacter son tueur, Cordur serait mort déjà. Ce n'était pas le cas et il allait se battre.

Comme il n'avait plus besoin de boucher l'accès au sous-sol, Cordur reprit sa camionnette. Quand il repensait à la fuite de Smith, il appuyait inconsciemment sur l'accélérateur. Mais arrivé à Manhattan, dans le bureau de T.L. Broon, il s'était recomposé un visage calme, souriant, confiant et reçut avec modestie les louanges que son président versait généreusement sur lui.

Il prononça un petit discours de remerciements devant les neuf membres du comité de direction, debout sous le tableau du père de T.L. Broon, devant une table si longue et si large que chacun se sentait insignifiant, sauf celui assis à sa tête.

Un seul visage ne resplendissait pas d'optimisme dynamique. C'était le portrait de Josiah Broon qui avait fondé I.D.C. en vendant des caisses enregistreuses qui ressemblaient comme des sœurs à d'autres caisses enregistreuses sur les routes, jusqu'au jour où il trouva son slogan « Elle pense pour vous ». Comme de plus en plus de cadres sentaient qu'il était dangereux de penser ils se ruèrent sur cette aubaine. C'est ainsi qu'I.D.C. grandit et devint le géant d'aujourd'hui.

Cette mine désapprobatrice, Josiah l'avait eue toute sa vie, même le jour où il confia les commandes à son fils, T.L. Broon, lui disant :

— Vas-y, fiston, même toi ne peux plus foutre le bordel. On est trop riches maintenant.

Dans le livre consacré à I.D.C., ses paroles furent remodelées et adoucies par le département des relations publiques. Josiah Broon s'adressait à son fils en ces termes : « Fils, à travers notre société, tu représentes ce que l'Amérique a de mieux. » Ces mots étaient gravés

sur une plaque de cuivre vissée sous le portrait devant lequel Blake Cordur parlait :

— J'accepte cette promotion au nom de l'équipe d'I.D.C., I.D.C. a toujours symbolisé l'avenir et l'avenir c'est la jeunesse.

Il y eut des sourires et des applaudissements autour de la table. Cordur jouait de l'hypocrisie de ses collègues. Car si la jeunesse représentait l'avenir, les hommes ici présents symbolisaient le passé.

Broon appela Cordur à la tête de la longue table et lui serra la main.

— Vous êtes maintenant directeur général chargé des programmes et prévisions.

Et ce fut terminé.

Blake Cordur directeur général d'I.D.C., qui l'eût cru ? Peut-être un jour président des États-Unis. Pourquoi pas ?

Bien sûr, il restait encore quelques obstacles à surmonter. Dont un se trouvait actuellement dans un hôpital, à San Francisco, et insistait pour qu'on le laisse téléphoner seul.

Il appela un hôtel de Miami.

— Désolé, monsieur, lui répondit la standardiste, votre correspondant a quitté l'hôtel.

3 L'aristocratie des collègues américains.

CHAPITRE VII

À présent, il y avait des gardiens à Folcroft, des hommes jeunes, vêtus d'uniformes impeccables et pourvus d'étuis à revolver bien cirés. Ils arrêtaient les visiteurs à l'entrée pour une vérification d'identité.

Remo remarqua que seules les personnes munies d'un petit badge, dont la couleur virait au violet sous le détecteur, étaient autorisées à pénétrer.

Des caméras avaient été installées au sommet des vieux murs de brique pour surveiller la propriété.

— Ce n'est plus comme avant, dit Remo. Ce n'est pas seulement la présence des caméras ou des gardiens, les murs aussi semblent différents. Avant ils donnaient l'impression d'être épais, hauts, impénétrables.

— Ce n'est plus le même endroit que celui que tu as laissé, car tu es toi-même différent à présent, expliqua Chiun.

— Peut-être bien.

— Le climat en Perse doit être merveilleux à cette époque de l'année. As-tu déjà goûté du melon au moment même où il mûrit ? C'est vraiment un des fruits les plus rares.

— C'est l'Iran, maintenant, petit père, rectifia Remo qui ne cessait, depuis Miami, de moderniser les connaissances de son maître.

Cela avait démarré avec la Russie et le tsar Ivan, « le meilleur de tous ».

— Vous parlez d'Ivan le Terrible ? avait interrogé Remo.

— Terrible pour qui ? s'étonna Chiun.

Ensuite, le maître suggéra qu'un de ces nombreux pays d'Amérique du Sud pourrait bien avoir besoin d'un assassin du calibre de Sinanju. Remo et lui seraient les pionniers d'un nouveau marché économique promis à une expansion fantastique. Ou alors, ils

pourraient former des samourais qu'ils garderaient sous leur contrôle. Les empereurs ont toujours eu des difficultés avec ces guerriers et c'est pour cette raison que l'un de ces empereurs avait décidé de diviniser son trône, celui du « Camélia blanc », dans l'espoir d'inspirer une crainte salutaire, puisque le Japon n'est qu'un pays sauvage, sans discipline, avec des hordes de bandits errant dans les montagnes.

Ainsi parlait le maître qui se disait par ailleurs fort occupé à parcourir les petites annonces à la recherche d'un emploi stable pour lui et son élève.

Remo observa l'œil de la caméra qui balayait un secteur du domaine. Comme tous les moyens de surveillance, l'appareil ne pouvait couvrir l'ensemble de son secteur à tout moment. Normalement le système est efficace, particulièrement quand il y a des murs aussi hauts qu'à Folcroft.

Dans ce cas précis, Remo et Chiun avaient déjà franchi le mur avant que la caméra n'ait pu les capter dans son champ. Ils traversèrent paisiblement la pelouse en respirant l'odeur du printemps. Chiun fit remarquer que ces bourgeons n'étaient en rien comparables à ceux des cours intérieures mogoles de Jodhpur et que le détroit du Long Island n'était rien auprès de la très belle baie du Bengale.

Les encadrements des fenêtres du bâtiment administratif n'étaient que misérables excroissances de brique comparés aux temples de Rome. Chiun avait appris que Rome s'enorgueillissait depuis peu d'un temple encore plus somptueux et colossal que les autres. Une nouvelle architecture. Remo découvrit qu'il parlait de la cathédrale Saint-Pierre.

Remo et Chiun s'aplatirent complètement contre une large moulure grise incrustée de crottes d'oiseaux. Des bruits de conversation filtraient des fenêtres avoisinantes, mais rien ne venait de celles équipées de vitres-espion.

Ils pénétrèrent dans l'édifice par une fenêtre normale, s'excusant au passage auprès des secrétaires effrayées. Poussant deux portes, ils débouchèrent ensuite dans le bureau équipé de vitres-espion qui donnaient sur le détroit de Long Island.

Un homme aux cheveux blonds vêtu d'un impeccable costume gris, d'une chemise blanche et d'une cravate pas trop voyante présidait une réunion autour d'une grande table de conférence. Tous les assistants étaient habillés pratiquement de la même façon, comme s'il s'agissait d'un uniforme. Le blond avait dépassé la trentaine et jeta un regard plutôt surpris et indigné sur le vieil Oriental et son jeune compagnon. Mais avant qu'il ne puisse dire quoi que ce soit, le jeune

l'interpella :

— Qui diable êtes-vous ?

— C'est justement ce que j'allais vous demander, répliqua Blake Cordur.

— Ça ne vous regarde pas. Qui sont ces marionnettes ? interrogea Remo en désignant du doigt le nouveau comité de coordination du personnel de Folcroft, composé de cadres d'I.D.C. détachés auprès de Cordur.

— Je vous demande pardon ? temporisa Cordur en glissant sa main droite sous la table pour appuyer sur une sonnette.

L'intrus s'approcha très près de lui et ses doigts s'engourdirent subitement.

— Vous êtes le nouveau directeur de Folcroft, n'est-ce pas ? demanda Remo.

— Oui, fit Cordur grimaçant de douleur.

Les brillants cadres d'I.D.C. protestaient. Ils n'avaient jamais assisté à une telle inconvenance.

L'Oriental leur enseigna que celui qui voit des choses inconvenantes n'a pas besoin d'yeux.

— Allons, mon vieux, fit l'assistant du directeur de la coordination des programmes. Et, pour se montrer aimable avec le vieil Oriental en kimono, il lui posa une main apaisante sur l'épaule. Du moins telle fut son intention. Il se souvenait clairement que sa main avait approché l'épaule quand il se réveilla avec des sondes sortant de ses narines, une lumière brillant au-dessus de sa tête, et la voix d'un médecin lui assurant qu'il vivrait et qu'il allait même, peut-être, recouvrer l'usage de ses jambes un jour.

Lorsque l'assistant du directeur de la coordination s'effondra aux pieds de l'Oriental, le comité suspendit spontanément la réunion, laissant Blake Cordur, directeur de Folcroft, en tête-à-tête avec les deux visiteurs. Le bruit des pas se précipitant vers la sortie confirma l'unanimité du vote.

Peu après, cinq gardes arrivèrent en courant pour voir ce qui se passait. Eux aussi estimèrent qu'un tête à tête entre Cordur et ses deux visiteurs s'imposait. Ils le comprirent suffisamment vite pour que quatre d'entre eux puissent ressortir par leurs propres moyens.

Blake Cordur, tout sourire, prit la parole :

— Vous êtes sûrement Williams Remo. Smith m'a beaucoup parlé de vous avant l'accident.

— Cet homme est à l'envers, murmura Chiun à l'oreille de Remo.

— Quel accident ?

— Vous n'êtes pas au courant, n'est-ce pas ? demanda Cordur avec une expression d'intérêt sincère dans sa voix. Je vous en prie, asseyez-vous, vous également, monsieur. Si je ne me trompe pas vous faites vous aussi partie de nos services : Sinanju, maître de...

— Le maître de Sinanju ne fait jamais partie de rien. Il est un allié fidèle qui perçoit un tribut, rectifia Chiun.

— Je suis content de constater que vous avez finalement décidé de venir ici. Étant donné que nous sommes en pleine réorganisation et que nous avons remarqué certaines dépenses excessives concernant votre emploi, je veux dire votre contribution de fidèle allié...

— Qu'est-il arrivé à Smith ? interrompit Remo d'une voix lourde de menaces.

— Nous verrons cela plus tard, coupa Chiun. Les choses importantes d'abord. Expliquez-vous.

— Qui passe en premier ? demanda Cordur qui sentit ses doigts reprendre vie après un long fourmillement. Sa chemise était trempée de sueur.

— Moi, annonça Chiun.

— Qu'est-il arrivé à Smith ? répéta Remo.

— Laisse-le faire une chose à la fois, dit Chiun à Remo. Même ce qui apparaît comme étant simultanément reste une chose à la fois.

— Merci, dit Cordur.

— Les dépenses, reprit Chiun.

Cordur demanda un état par l'intermédiaire d'un interphone. Cela parut très suspect à Remo, puisque, à l'époque de Smith, seul ce dernier avait accès aux imprimés des ordinateurs.

Les dépenses auxquelles Cordur faisait allusion concernaient le transport de lingots d'or jusqu'au village de Sinanju, en Corée du Nord. Elles s'élevaient approximativement à cent soixante-quinze fois la valeur du métal lui-même. Ce qui n'était pas pensable au niveau de la rentabilité. Alors pourquoi ne pas en prendre livraison ici même aux États-Unis ? Cordur était prêt à doubler les honoraires.

— Non, fit Chiun.

— Je triplerais.

— Non. L'or doit aller à Sinanju.

— Pourquoi ne pas envoyer des dollars ?

— Je veux de l'or, répliqua Chiun.

— J'ai constaté une deuxième aberration. Il s'agit d'une télévision

spéciale qui peut simultanément enregistrer diverses émissions et ensuite les reprogrammer consécutivement sur un écran. L'explication a, il me semble, quelque chose à voir avec les feuillets ?

— Exact.

— Serait-il possible de vous faire envoyer les bandes par la poste ? Cela reviendrait beaucoup moins cher.

— Non.

— Eh bien ! je suis heureux d'avoir résolu ces problèmes avec vous.

— Et Smith ? demanda Remo.

Il nota que Chiun, qui l'avait sermonné sur l'impossibilité de servir le successeur d'un empereur, semblait maintenant tout à fait satisfait. Il s'était installé par terre, dans la position du lotus, et semblait se désintéresser de la suite.

— Le profil de votre instructeur interdit sa participation à ce débat.

— Il ne comprend rien à ce qui se passe de toute façon. Pour lui Smith est un empereur. Vous pouvez parler.

— Comme vous le savez, reprit sombrement Cordur, vous êtes un des trois hommes, enfin maintenant quatre, qui savent exactement ce qu'est Folcroft. Les temps sont difficiles et ce que j'ai à vous dire n'est pas facile. Le Dr Smith, peut-être à cause du poids de ses responsabilités, je ne sais pas, souffre depuis la semaine dernière d'une grave dépression nerveuse. Il a fui le sanatorium et personne, depuis, n'a eu de ses nouvelles.

— Mais pourquoi *vous* à sa place ? demanda Remo en mettant une main sur la table de conférence qui prolongeait le vieux bureau de Smith.

— Parce que vous avez échoué, Williams. Votre devoir, d'après votre profil d'embauche, était de tuer Smith s'il manifestait des signes d'aliénation mentale. Aviez-vous, oui ou non, remarqué que sa santé se détériorait ?

— J'ai remarqué que les choses se précipitaient ces derniers temps.

— Et quand il vous a demandé de supprimer un nombre important d'employés d'une des plus grosses sociétés américaines, n'avez-vous pas discuté un tel ordre ?

— J'étais bien trop occupé.

— Vous étiez bien trop occupé à répondre aux exigences démesurées de Smith, Williams. En vérité, vous avez failli à votre

pays. Cette organisation était élaborée avec toute une série de sécurités afin qu'elle s'effondre automatiquement au cas où quelqu'un essaierait, à travers elle, de mettre la nation en péril. Vous le savez. Votre job était de tuer Smith. Je crois que lorsqu'il était en possession de tous ses moyens il vous a, lui-même, communiqué cet ordre. Ai-je raison ?

— Oui.

— Alors pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

— Je n'étais pas certain qu'il soit devenu dingue !

— Ce n'est pas vrai.

— Je savais qu'il était soumis à une gigantesque pression.

— Vous saviez que vous ne vouliez pas le tuer, n'est-ce pas plutôt cela ?

— Oh ! peut-être bien.

— Vous n'êtes plus tellement fiable, n'est-ce pas ?

— Je suppose.

— Et que croyez-vous que je doive faire à ce sujet ?

— Pisser dans un violon.

Chiun lâcha un gloussement. Cordur secoua dignement la tête. Il parla d'une nation luttant pour sa survie, de chaque homme remplissant son devoir, il parla de la vie de Remo puis de nombreuses autres existences. Il admit qu'il ne pouvait contraindre Remo à l'aider à réparer les dommages causés par la folie de Smith. Mais il affirma que lui, Cordur, et seul s'il le fallait, allait tenter de ramener l'organisation à ses objectifs d'origine. C'était certainement ce que Smith, dans ses moments de lucidité, aurait exigé.

Une corde sentimentale, que Remo croyait depuis longtemps disparue, vibra dans son cœur. Il jeta un coup d'œil sur Chiun. Le maître de Sinanju qualifia les paroles de Cordur de « foutaises ».

— Qui vous a nommé ? demanda Remo.

— La même personne qui appointa Smith. Et, croyez-moi, je n'en avais vraiment aucune envie. J'ai vu où cela a mené Smith. La même chose risque de m'arriver. Et si vous décidez de continuer avec nous j'espère que vous accomplirez votre devoir avant que je ne devienne comme lui, m'empêchant ainsi de nuire à l'organisation.

— Foutaises ! fit Chiun de nouveau en coréen, mais Remo l'ignora.

Chiun n'avait jamais rien compris à l'amour patriotique ou à la loyauté, qu'il considérait comme pur gâchis de talent. Depuis son

enfance on l'avait entraîné à ignorer ces qualités. Mais Remo, lui, était un Américain. Au fond de son cœur il y avait encore des traces d'un patriotisme et qui ne disparaîtraient sans doute jamais. Observant cet individu qui avait pris la place de Smith, Remo songea, qu'après tout, il allait peut-être donner à cet homme et à son pays une seconde chance. Apparemment, Cordur n'était pas aussi rigide que Smith. Remo constata qu'il avait fini par considérer CURE comme l'organisation de Smith, incapable de survivre sans le vieux grippe-sou. Peut-être serait-ce mieux avec ce nouveau bonhomme qui paraissait plus raisonnable, et de toute évidence moins méticuleux.

— J'aimerais réfléchir quelques instants, répondit Remo.

— Oui, commenta en anglais Chiun. Il souhaite exercer un muscle dont il ne s'est jamais servi.

— Je crois que vous êtes tout à fait le genre de collaborateur dont nous avons besoin dans l'équipe, insista Cordur.

— Il m'a coupé l'appétit pendant un bon mois, fit Chiun.

Cordur laissa son bureau à Remo et sortit dans le couloir.

— Petit père, je dois au moins essayer, dit Remo.

— Bien sûr, répondit Chiun. Tu n'as investi qu'un minimum de talent et encore moins d'énergie. C'est *moi* qui t'ai fait. Je suis celui qui a fait le gros investissement.

— Je sais ce que je vous dois, mais j'ai aussi d'autres obligations. Je crois que je peux faire confiance à cet homme. Il est peut-être même mieux que Smith.

— Le second empereur enterre l'épée du premier, rappela Chiun.

— Dans ce cas, pourquoi Cordur lui-même me veut-il à ses côtés ?

— Qu'est-ce qui te fait penser qu'il te veuille ?

— Il vient de me le demander, ne l'avez-vous pas entendu ?

— J'ai entendu.

— Je vais lui donner sa chance. Je verrai bien ce qui se passe.

— Avec *mon* don de sagesse, constata Chiun dédaigneusement.

— Votre village continuera à être pris en charge. L'or y sera toujours livré pour soutenir les vieux et les enfants. Vous n'avez pas de souci à vous faire.

— Foutaises !

CHAPITRE VIII

Dans les luttes intestines précédentes au sein de l'I.D.C., il y avait eu énormément de mémorandums, de prises de position, de notes confidentielles prouvant qu'on était plus méritant que le collègue. On assenait des courbes de vente, des preuves qu'on s'était bien imprégné de l'esprit de la société et que l'on savait assumer ses responsabilités.

Assis dans son salon, Blake Cordur, passant en revue ses propres armes, lança :

— Merde, je n'ai plus besoin d'attendre !

— Que dis-tu ? interrogea Teri Cordur.

C'était une jeune femme blonde vêtue d'un chandail à col roulé et d'un pantalon bien ajusté. Son visage ravissant mais marqué trahissait un alcoolisme précoce.

Elle était en train d'avaler un Librium avec un Martini. Ce petit mélange, disait-elle, l'aidait à mieux dormir maintenant que Blake était tellement accaparé par ses nouvelles responsabilités qu'il ne lui restait plus de forces pour autre chose. Quoique son indifférence, maintenant qu'elle y réfléchissait, remontât à beaucoup plus loin. Elle se souvenait d'ailleurs très bien de la lui avoir souvent reprochée par le passé.

— J'ai dit merde. Cela te plairait-il d'être l'épouse du président d'I.D.C. ?

— Tu plaisantes ?

— Non.

Elle passa un bras autour des épaules de son mari et l'embrassa sur le menton en renversant quelques gouttes de son Martini.

— C'est pour quand ?

— Pour quand veux-tu ?

— Hier, fit-elle posant son verre et se servant de sa main libre

pour défaire la ceinture de Blake.

— Sois raisonnable, mettons un mois.

— Broon se retire ?

— Dans un sens.

— Tu seras le patron le plus jeune et le plus puissant du pays, du monde ! s'exclama-t-elle.

— Oui. C'est ce que je voulais.

— Serons-nous heureux ?

Cordur ignora la question. Il sentit la main de sa femme s'emparer de la fermeture Éclair de sa braguette.

— Plus tard Teri, j'ai du travail. Sers-toi un autre Martini.

*

* *

Il fallut trois minutes à Remo pour comprendre qu'il venait de recevoir l'ordre d'exterminer quelqu'un. Cordur lui fit part de sa décision en personne dans sa maison de Scarsdale après s'être excusé de ne pas lui présenter sa femme qui dormait au premier étage.

— À huit heures du soir ? s'étonna Remo.

— Elle est du genre couche-tôt et depuis quelque temps elle se lève également tard.

— Ah ! fit Remo.

Durant toutes ces années passées avec l'organisation il n'avait jamais rencontré Maude, la femme de Smith. Il n'avait vu que sa photo sur le bureau. Elle avait le visage d'une vieille pâte à tarte congelée.

Remo ne vit aucune photo de M^{me} Cordur dans le salon.

— Notre problème, commença Cordur, vient du fait que l'organisation ayant fait erreur dans les calculs de ses objectifs, exige dorénavant une correction de tir à l'aide des mêmes méthodes.

— Quoi ?

— Comme vous le savez, la solution finale appliquée à certains employés de la société fut une erreur.

Remo comprenait cela.

— I.D.C. se positionne aujourd'hui en tant que force adverse.

Remo ne comprenait pas.

— En d'autres termes, nous nous sommes créé un ennemi.

- J'ai compris. Allons au but.
- Il va falloir éliminer T.L. Broon, le président de la compagnie.
- D'accord, fit Remo. Pourquoi tout ce baratin ?
- J'ai pensé que cela vous intéresserait.
- Ça m'est égal, répliqua Remo. Faut-il vraiment que je reste à Folcroft ? Smith attachait beaucoup d'importance à la discrétion.
- Lorsqu'on réorganise, on centralise.
- Pourquoi ?
- Parce que cela offre une meilleure canalisation de la concentration.
- Vos explications sont de véritables catastrophes. Avez-vous des nouvelles de Smith ?

Le visage de Cordur s'assombrit. Personne n'avait de nouvelles de Smith et sa liberté représentait un grave danger pour la sécurité de l'organisation. S'il le retrouvait, il le ferait enfermer.

— Si les positions étaient inversées, remarqua Remo, ce qu'il regretterait amèrement par la suite, Smith vous ferait tuer.

Cordur enregistra le commentaire et exprima sa profonde gratitude pour l'aide administrative que Remo lui apportait dans ses nouvelles fonctions. Mais, pour l'instant, il y avait des problèmes plus urgents et plus graves à traiter.

La propriété des Broon à Darien, dans le Connecticut, était également un véritable champ de tir ; tous les membres de la famille s'adonnaient à cette discipline. Broon, lui-même, avait été champion national en 1935.

— Vous voulez dire qu'ils restent chez eux, assis, avec leur fusil sur les genoux ? demanda Remo incrédule.

— Non, non, corrigea Cordur. Il s'agit d'une sorte de police familiale établie par le vieux loup après la vague de peur qui suivit le kidnapping du bébé Lindberg.

— Dites-moi clairement ce que vous voulez, demanda Remo.

Au moins, avec Smith, les choses étaient compréhensibles.

— Je vous autorise à vous entourer de toute l'aide que vous jugerez nécessaire.

— Chiun ne veut pas sortir ce soir. Il y a un bon programme à la télévision.

— Je parle d'hommes de combat.

— Vous voulez dire des types qui cassent tout dans les bars ?

Pourquoi en aurais-je besoin ? Je ne comprends pas.

— D'aide militaire, expliqua Cordur. Les excellentes sources de Folcroft nous ont fourni une liste d'hommes de toute confiance. On peut les rassembler en une semaine et vous disposerez ensuite, disons, d'une semaine ou deux pour vous préparer et passer à l'action.

Remo écarquilla les yeux. Il n'y était plus du tout.

— Vous voulez me transformer en entraîneur, c'est ça ?

— Non, non, répondit Cordur dont la colère montait. Je veux que vous tuiez T.L. Broon dans sa demeure de Darien.

— Parfait, fit Remo toujours étonné. Ce soir ?

— D'ici quelques semaines.

— Vous voulez que je repousse l'assassinat quelques semaines ? D'accord.

— Non, vous aurez besoin de ces quelques semaines pour mettre votre action au point. Vous ne pouvez pas vous présenter chez les Broon comme vous l'avez fait à Folcroft.

— Ah ! vous pensez que je ne peux pas réussir le coup tout seul. J'ai compris, fit Remo avec un petit rire.

— Exact, affirma Cordur en se demandant brièvement où sa femme rangeait son Librium. Reprenons, j'aimerais, si ce n'est pas trop vous bousculer, que vous me présentiez un projet pour vendredi. Nous le passerons sur les ordinateurs pour analyse.

Remo se pencha en avant.

— Ne serait-il pas plus simple que je procède comme d'habitude ? Darien est à combien de kilomètres d'ici ? Quarante ?

— Vous êtes fou ! protesta Cordur. Et si vous tombez entre ses mains ? Il ne faut pas compromettre notre contre-offensive ! Je vous demande de m'apporter une étude présentant des solutions avec de bonnes chances de succès. Je sais que nous pouvons réussir. J'ai vu le résultat de votre travail et je suis persuadé que vous êtes très bien entouré et que vous disposez d'un matériel très au point. Je voudrais voir tout cela.

— D'accord, fit Remo. Vous verrez tout demain matin.

— Parfait, fit Cordur souriant avec effort.

Il raccompagna Remo à la porte. Sa femme s'agitait au premier étage.

Elle se réveillait souvent, tard dans la soirée, pour prendre un autre comprimé qu'elle faisait passer avec un autre verre.

Ce soir, pensa Cordur, elle se le préparera toute seule son Martini,

j'ai du pain sur la planche.

Il allait devoir mettre sur pied sa propre force d'exécution. Son expérience des forces spéciales lui disait que cet homme, qu'il était temporairement obligé de garder, n'était pas fiable.

Dehors, dans la douceur de la nuit printanière, Remo ignorait s'il était fiable ou non. Il n'avait pas le temps de s'occuper de son intégrité, car il avait du travail.

Il s'arrêta brièvement à Folcroft pour faire part de son expérience étrange. Chiun était en train de griffonner avec une plume d'oie sur un épais morceau de parchemin.

— Si Smith a fini par devenir dingue, ce nouveau type l'est déjà.

— Tous les empereurs sont fous, expliqua Chiun. Ils souffrent de l'illusion de leur supériorité. Smith était le plus fou entre tous. Il avait réussi à dissimuler son illusion par l'absence de concubines et de serviteurs.

— Amusant, fit Remo. Je n'arrive pas à imaginer Smith avec une concubine.

— C'est pour cela que même Sinanju n'a pas pu aider le plus fou des empereurs.

— Qu'est-ce que vous écrivez ?

— Un compte rendu pour les archives de Sinanju expliquant aux futures générations comment ce maître tenta vaillamment, contre vents et marées, d'inculquer un peu de bon sens à un empereur de l'Ouest, résolument fou. Et comment il fut repoussé mais demeura néanmoins dans le pays des histoires merveilleuses dans la boîte aux images afin de sauver un disciple blanc qui montrait quelques dispositions.

— Comment s'appelle votre article ?

— *L'empereur fou de Chiun.*

— C'est donc de là que vous viennent ces légendes du passé sur les anciens maîtres d'Islamabad, de Loniland et de Russie.

— Exact. Les générations futures doivent connaître la vérité. L'histoire ne peut être confiée à un individu poussé par un perpétuel besoin de se justifier, car alors, elle devient un vêtement qui se modifie selon les intempéries. Moi, j'inscris la vérité. Tout comme on m'a enseigné que le tsar Ivan n'était pas terrible, les générations futures apprendront que Smith était un empereur fou à moins que quelqu'un écrive qu'il était un homme compétent et bon, ce qui ternirait l'image de Sinanju.

L'estomac de Remo se contracta.

— Smitty était très bien. Ce n'est pas un boulot facile.

— C'est très facile pour quelqu'un sain d'esprit. Mais que peut-on attendre d'un pays qui ne fut découvert qu'il y a douze ans ?

— La découverte de l'Amérique remonte à presque cinq cents ans !

— Par qui ?

— Par Christophe Colomb.

— Pas par Sinanju. Pour Sinanju c'est Chiun qui a découvert l'Amérique. Je me demande si les générations futures célébreront cet anniversaire avec des défilés ?

— Maintenant qu'il est parti, je crois qu'au fond, je l'aimais bien, Smitty. Car lui au moins se faisait comprendre.

Remo quitta le sanatorium, loua une voiture en ville et partit pour Darien où il arriva juste avant le lever du jour.

Il traversa à pied les larges pelouses de la propriété Broon, passa devant un gardien qui crut voir une tache encore plus sombre dans la nuit, et pénétra à l'intérieur de l'ancestrale demeure.

Remo ne prit même pas le temps de visiter le rez-de-chaussée, car selon son expérience, les seigneurs s'élèvent toujours pour dormir. De sa démarche souple et silencieuse, comparable à celle du félin, il gravit un large escalier.

La première porte qu'il poussa lui révéla une ravissante jeune femme endormie dans sa chambre, le visage éclairé par une lampe de chevet. Ses traits avaient la perfection du marbre et de soyeux cheveux bruns s'épalaient sur un immense oreiller rose. Le drap à fleurs repoussé sur le côté laissait apparaître de jeunes seins fermes. « Pas mal, pensa Remo, mais les affaires d'abord. » Il referma la porte.

Il emprunta un couloir et, devant chaque porte, il s'arrêtait pour écouter si quelqu'un respirait à l'intérieur. En gardant une immobilité absolue il pouvait enregistrer la moindre vibration par la plante des pieds.

Arrivé devant une large porte en chêne, il n'eut pas besoin de faire appel à ses talents. Un ronflement puissant comme des cailloux roulant dans une boîte de conserve traversait le panneau de bois. Remo pénétra dans la chambre. Il vit un amas de couvertures remonté jusqu'à un menton puissant. Il referma la porte derrière lui et avança jusqu'au lit. Il secoua l'homme par l'épaule.

— T.L. Broon ? demanda-t-il.

— Oui, fit Broon s'éveillant d'un sommeil profond pour découvrir un visage inconnu.

— T.L. Broon, il vient de se passer quelque chose de terrible, dit Remo.

Car il était très maladroit de demander à quel-qu'un que l'on tire d'un profond sommeil de décliner son identité. En règle générale cela provoque d'abord une violente réaction de panique suivie d'un démenti farouche.

— Quoi ? interrogea Broon fournissant à Remo toute certitude concernant son identité.

— Ils ne vous serviront pas votre petit déjeuner demain matin.

— Comment ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Vous m'avez réveillé pour me parler du petit déjeuner ? Mais qui diable êtes-vous ?

— Désolé, rendormez-vous, fit Remo qui le replongea dans un sommeil où il ne ronflerait jamais plus.

Il chercha dans l'obscurité de la chambre un objet appartenant à Broon et que Cordur pourrait reconnaître. Une mallette était posée à côté du lit. Remo s'en empara.

Dehors, le gardien crut voir de nouveau passer cette tache plus sombre devant ses yeux. Il vérifia sur son détecteur, la dernière invention d'I.D.C. pour les forces armées, mais l'écran ne lui révéla rien. Il résolut de se rendre chez l'oculiste dès le lendemain matin.

La première personne qui découvrit T.L. Broon fut son valet. Sa respiration se bloqua, puis il s'effondra, évanoui. La seconde fut la femme de ménage du premier. Elle poussa un hurlement strident. Lorsque la belle brune, Holly Broon, la fille de T.L., entendit le cri de la domestique elle enfila une robe de chambre pour couvrir sa nudité, et se précipita dans la chambre de son père. Le valet, avec une mine de papier mâché, essayait de se mettre à genoux, la femme de chambre hurlait, et personne ne s'occupait de son père. Elle vit la bouche ouverte, la poitrine immobile et posa sa main sur le front paternel. On dirait une tranche de foie de veau, pensa-t-elle.

— Il a dû avoir une crise cardiaque, suggéra le valet.

— Une crise cardiaque avec le front défoncé ! répliqua Holly Broon.

— Nous avons déjà appelé un docteur, reprit le valet. Du moins quelqu'un l'a fait.

Holly Broon, qui de tous les Broon, était la seule à posséder le regard farouche du vieux Josiah, ignora la remarque du valet. Elle se foutait bien de savoir qui avait appelé le médecin. Elle téléphona aux avocats de la famille et de la compagnie. Elle n'avait qu'une question à poser :

— Qui est le prochain sur la liste pour I.D.C. ?

— Ce n'est pas très clair, mademoiselle Broon. D'abord, il y a la période de deuil et je suis sûr que tous seront très atteints...

— La barbe ! Qui est le directeur général chargé de ces programmes et prévisions ?

— Un jeune. Blake Cordur. Très bien. Fait du bon travail, un homme tout à fait remarquable qui...

— Jamais entendu parler de lui. Depuis combien de temps est-il à ce poste ?

— Quelques jours, peut-être une semaine, mais...

— Donnez-moi son numéro de téléphone.

L'avocat l'avait noté quelque part. Holly profita de l'attente pour ordonner à sa femme de chambre de lui choisir un vêtement noir dans son placard.

— Avec un bon décolleté. J'ai des seins, au cas où vous ne le sauriez pas.

Lorsqu'on lui communiqua le numéro qu'elle attendait elle raccrocha et le composa immédiatement.

— Allô, monsieur Cordur ? Je suis désolée de vous réveiller, dit Holly dont la voix flottait maintenant comme une colombe sur un lac d'argent, mais j'ai de mauvaises nouvelles. T.L. Broon nous a quittés hier soir. Je sais, que tout comme nous autres, vous désirez que l'on respecte une période de deuil convenable, mais les affaires d'I.D.C. doivent, malgré tout, se poursuivre. Je suis Holly Broon et j'aimerais vous rencontrer au plus tôt. Je crois que vous avez ce qu'il faut pour continuer l'œuvre de mon père.

— Oui, mademoiselle Broon. Bien sûr. Certainement.

— Où pouvons-nous nous rencontrer ?

— J'ai un bureau à moins d'une demi-heure de chez vous, à Rye au sanatorium de Folcroft.

— Tiens, un sanatorium ! Je ne savais pas.

— Les multinationales sont des plus polyvalentes, ce n'est pas toujours simple.

— Je suis sûre que vous vous en tirez très bien, dit Holly et elle prit note de la route à suivre pour se rendre de la propriété de Darien à Folcroft.

Lorsqu'on lui amena sa robe noire, elle n'eut qu'un seul commentaire :

— Pas assez décolletée.

— Vous n'avez pas de robe noire plus décolletée que celle-ci, mademoiselle.

— Qu'attendez-vous ? lança Holly d'une voix tranchante. Prenez des ciseaux.

— Sur une robe de haute couture, mademoiselle Broon ?

— Non, sur vos fesses ! Bien sûr, sur la robe, imbécile !

Holly vérifia avant de partir auprès du service de gardes qu'ils n'avaient rien remarqué cette nuit-là. Confortablement installée à l'arrière de sa limousine, elle demanda par téléphone des renseignements sur Blake Cordur.

Il sortait du collège de Williams, avait été capitaine dans les forces spéciales puis était entré par la suite chez I.D.C. où il avait progressé régulièrement jusqu'au poste de directeur. Subitement, il avait été propulsé dans un fauteuil de directeur général.

— Nous avons plus de directeurs que d'ordinateurs, commenta Holly dans l'appareil, comment se fait-il qu'il soit devenu quelqu'un ?

— C'est votre père qui l'a nommé, mademoiselle Broon.

— Est-il marié ?

— Depuis neuf ans, mademoiselle.

— Avec une jolie femme ?

— Ce n'est pas précisé dans son dossier.

— Consultez le dossier confidentiel.

— Ah ! vous en connaissez l'existence ?

— Depuis que je sais marcher.

— Vous comprendrez aisément que cela me gêne de vous communiquer des renseignements confidentiels par téléphone, mais peut-être est-ce important ?

— Très important.

— Sa femme est très jolie, mais elle boit beaucoup, prend des calmants assez souvent et a peut-être eu une affaire extra-conjugale. Elle sort d'une école de second ordre dans l'Ohio, son père...

— Cordur a-t-il des liaisons sentimentales ?

— Non, mademoiselle Broon.

— Je vois. Pas un mot de cette conversation.

— Certainement, mademoiselle Broon.

En raccrochant elle saisit le regard du chauffeur qui s'attardait sur sa poitrine. Il rougit lorsqu'il fut surpris en flagrant délit. « Parfait, pensa Holly Broon. Quand on en a, il faut s'en servir. Ce Cordur, je

vais me l'embobiner et le neutraliser, vite fait, bien fait. »

— Vous m'avez dit quelque chose, mademoiselle Broon ? demanda le chauffeur.

— Je disais qu'une tragédie effroyable vient de nous frapper et que je sais que vous êtes de tout cœur avec nous.

— Oui, mademoiselle.

CHAPITRE IX

Lorsqu'il apprit la mort de T.L. Broon, Cordur ne laissa pas échapper le cri de joie qui résonnait dans son cœur. Car un homme, qui fait massivement espionner les autres, se comporte, même chez lui, comme s'il était constamment observé.

Avec une maîtrise de soi exemplaire, Cordur reposa le combiné, secoua sa femme Teri qui s'était endormie sans se déshabiller. C'était devenu une habitude depuis quelque temps.

— Chérie, dit-il. J'ai de bonnes nouvelles pour toi.

— Hmmmmm ! fit son épouse.

— Ouvre les yeux, j'ai une nouvelle fantastique, merveilleuse.

Teri Cordur se retourna pour faire face à son mari. Elle frissonna et constata, désolée, qu'elle s'était encore une fois endormie tout habillée.

— Je t'ai tellement attendu, tu comprends. Je me suis endormie.

— Chérie, reprit Cordur, T.L. Broon est mort, je viens de l'apprendre. Dis bonjour au nouveau président d'I.D.C.

— Mais c'est merveilleux, mon chéri !

— J'y suis arrivé, ça y est ! exulta Cordur.

— Félicitations. Buvons un verre pour fêter ça. D'habitude, je ne bois pas, mais je ferai bien une exception cette fois.

— Me voici président de tout le groupe, répéta Cordur.

— Ça s'arrose, ça s'arrose, ça s'arrose !

Elle se leva et, se prenant les pieds dans une valise posée à côté du lit, elle faillit tomber.

— Pourquoi laisses-tu traîner ta valise ?

— Tu rêves, Teri, c'est le Martini !

— Non, c'est ta mallette, regarde.

Cordur accusa le coup. C'était l'attaché-case de T.L. Broon que Teri tenait à bout de bras. Comment était-ce possible ? Williams était de toute évidence un collaborateur hors pair. Maintenant qu'il avait accompli sa mission, il était néanmoins devenu un lien dangereux entre feu T.L. Broon et Blake Cordur.

Cordur respira profondément pour se ressaisir, comme il avait déjà fait plusieurs fois depuis qu'il avait pris la tête de Folcroft. Ne nous affolons pas. Qu'y avait-il à craindre ? Il avait plus de pouvoir sur la justice du pays que n'en avait la cour suprême. Il était au-dessus de la loi. Le système de Folcroft avait été conçu ainsi.

Chaque matin, il se faisait un devoir d'y penser. Dans son bureau à Folcroft, il était à l'abri, sans souci de la légalité. Il ne comprenait pas comment Smith avait pu échouer, puisque lui, Cordur, allait devenir un homme riche. Extrêmement riche.

— Comment est-elle arrivée ici ? s'étonna Teri.

— Oh ! je ne sais pas. Une livraison nocturne, sûrement.

— Le livreur a peut-être vu quelque chose.

— De ce qui s'est passé entre nous ?

— On ne l'a pas fait cette nuit, tu sais.

— Regarde tes vêtements.

— Il y a des gens qui font ça avec leurs vêtements, répondit Teri, puis elle ajouta tristement : pas nous. On ne le fait même pas sans.

— Tu as été une parfaite épouse de cadre supérieur.

— Dis, si on faisait ça maintenant. À la place du Martini.

— Chérie, bois ton Martini.

*

* *

Pendant ce temps, dans une banque à Minneapolis, un homme s'appuyant sur une canne et dont la moitié du visage était couverte de pansements voulait voir un directeur. N'importe lequel.

Il attendit patiemment. Ses vêtements trop grands pour lui, avaient connu des temps meilleurs. Le col de sa chemise bleue délavée était effiloché et ses chaussures, bien que pourvues de semelles sans trous, avaient perdu toute forme. Le Dr Smith les avait reçus de l'armée du Salut à San Francisco. De là, il avait traversé les Rocheuses et les plaines en stop pour se rendre à Minneapolis. Un automobiliste

aimable l'avait déposé à l'entrée de la ville et il s'était traîné péniblement jusqu'à la banque. Sa jambe droite le faisait terriblement souffrir.

— Puis-je vous demander de quoi il s'agit ? s'enquit la réceptionniste.

— Oui, vous pouvez, fit Smith. Un compte spécial.

— Vous souhaitez ouvrir un compte chez nous ? demanda la jeune femme essayant de dissimuler le doute dans sa voix.

— Non, j'ai un compte chez vous sous le nom de Densen, William Cudahy Densen. Un compte spécial. Une espèce de compte épargne.

— Si vous souhaitez soit déposer, soit retirer de l'argent, le caissier se fera un plaisir de vous aider à remplir les formulaires.

— Je veux parler à l'un des directeurs. N'importe lequel.

— Certainement, répondit la réceptionniste avec l'intonation dont on se sert pour calmer les enfants.

Elle s'excusa et se rendit dans le bureau d'un directeur récemment promu à qui elle parla du mec à côté de ses pompes qui attendait à la réception.

— Quel nom m'avez-vous dit ?

— William quelque chose Densen.

À sa grande surprise, elle vit le jeune directeur appeler son président par l'interphone.

— Vous vous souvenez de ce compte bizarre dont vous m'avez parlé. Nous avons la visite d'un client. Il semble au courant.

— Je suis occupé pour le moment, répondit le président. Gardez-le un instant, j'aimerais bien le voir.

— Oui, monsieur, dit le jeune directeur.

— Ce M. Densen est donc important ? demanda la réceptionniste.

— Oh non ! répliqua le directeur. C'est tout simplement que depuis dix ans que nous avons ce compte, personne ne s'est jamais présenté. Son ouverture remonte à mon arrivée ici. Quelqu'un nous a envoyé par la poste la somme de cinq mille dollars en *traveller's checks* de l'*American Express*. Or, vous savez que la loi exige que le client vienne en personne ouvrir son compte, mais Densen envoya l'argent avec l'ordre de payer quiconque se présenterait avec la bonne signature. Il affirma qu'il n'y aurait aucune difficulté avec les autorités et ne désirait pas de chéquiers. Nous avons évidemment posé la question à la commission bancaire qui nous a donné le feu vert.

— Et ensuite ?

— Plus rien. Le compte est simplement resté chez nous.

— Accumulant au moins des intérêts.

— Non. C'est justement un autre détail. Il ne fut jamais placé sur livret.

— Densen de toute façon a l'air bien étrange, commenta la réceptionniste. On dirait un véritable clochard.

Les exigences de Densen lorsqu'on lui remit l'argent, furent également bien surprenantes. Il voulait deux cents dollars en pièces de vingt-cinq *cents*, cent dollars en pièces de dix *cents*, vingt dollars en cinq *cents* et le reste en billets de vingt et cinquante dollars. Il fourra le tout dans un vieux carton à chaussures. Quand il quitta la banque, tous les employés le regardèrent traverser la rue et pénétrer dans un *Army and Navy Store*. Poussé par la curiosité, le jeune directeur le suivit. Il vit l'étrange M. Densen, dont la signature s'était révélée conforme, acheter un distributeur de monnaie portatif comme ceux utilisés par les contrôleurs dans les autobus.

M. Densen traversa à nouveau la rue et entra dans un magasin de confection pour hommes d'où il ressortit quelques minutes après vêtu d'un costume gris, tellement classique et strict que même un banquier n'en aurait pas voulu.

Son prochain arrêt fut une papeterie où il acheta des crayons, un bloc-notes, une règle de calculs et une mallette bon marché.

Le jeune directeur perdit la trace de M. Densen à la station d'autocars. Il aurait pu jurer qu'il l'avait vu se mettre dans une queue. Puis, soudain, plus personne !

Le Dr Harold Smith ressortit du terminus légèrement amusé par les tentatives maladroites du jeune homme pour le suivre.

CHAPITRE X

Il allait bien évidemment mettre un costume, mais devrait-il être noir ? Il craignait que cela ne fasse trop obséquieux pour le futur président d'I.D.C. D'un autre côté, un complet clair pourrait vexer Holly Broon, certainement très affectée par la mort de son père.

Après avoir longuement envisagé les différentes possibilités avec leurs variantes, estimé les risques et les avantages, Blake Cordur se décida pour un costume noir avec une mince rayure bleue. Le noir symbolisait le deuil et la rayure indiquait qu'il n'était pas homme à se laisser figer dans un trop grand respect des traditions, surtout quand l'une des plus importantes sociétés mondiales avait besoin de dirigeants à la tête froide. Il espérait que Holly Broon saisisrait toutes les nuances.

Il s'habilla rapidement tout en pensant à la fille de T.L. Broon, récapitulant ce qu'il savait à son sujet. D'après plusieurs photos dans les magazines, elle avait un peu plus de la trentaine. Les potins affirmaient qu'elle participait au moins autant que son père aux décisions concernant I.D.C. Cordur ne l'avait jamais rencontrée, mais l'un de ses collègues lui en avait parlé. Ce dernier était venu le voir dans son bureau il y a six mois, le front ruisselant de sueur, poussant de gros soupirs. Après avoir allumé une cigarette et tiré une première bouffée il avait fini par lâcher :

— Quelle salope !

Cordur se doutait de qui il voulait parler, mais comme on n'est jamais trop prudent il lui demanda :

— Qui ?

— Cette Holly Broon. Elle vient juste de me couper les couilles pour les griller sur son barbecue.

Le pauvre garçon était à l'époque responsable d'un programme d'achat de germanium européen pour les transistors. L'affaire devait se

faire discrètement, or, la veille de la signature, un petit entrefilet dans le *Wall Street Journal* éventait le projet. Les prix montèrent immédiatement, ce qui sabotait l'opération pour I.D.C.

L'idée des achats européens venait probablement d'Holly Broon qui comptait réaliser d'intéressants bénéfices. Le malheureux s'était donc fait taper sur les doigts par Miss Broon en présence de son père. Elle l'avait tellement impressionné qu'il en oubliait le président.

Cordur l'avait écouté raconter son histoire sans le moindre commentaire, ne voulant surtout pas se compromettre. Mais quelque temps après il glissa une allusion à leur supérieur sur les remarques désobligeantes qu'il avait entendues. Comme il l'avait prévu, elles remontèrent jusqu'à T.L. Broon. Peu après, son jeune collègue quitta la société.

Cordur savait donc fort peu de choses sur Holly Broon.

Il consulta sa montre, puis jeta un œil dans la chambre à coucher où Teri s'était de nouveau effondrée sur son lit. Le reste de son Martini s'était renversé sur le tapis bleu où il formait une tache foncée. Cordur secoua la tête et partit. Il aurait tout le temps de s'occuper de Teri lorsqu'il serait président d'I.D.C.

Arrivé à l'entrée du sanatorium au volant de sa Cadillac, il s'arrêta à hauteur du gardien :

— Une Mlle Broon vient me voir. Laissez-la passer et avertissez-moi.

— Oui, monsieur Cordur.

Cordur fit préparer du café et du thé par sa secrétaire. Il lui précisa d'apporter le tout bien chaud lorsqu'il sonnerait.

Dès que le garde l'informa de l'arrivée de Mlle Broon, il appuya sur la sonnette si bien que lorsque la fille de T.L. Broon entra dans son bureau, le service à thé et à café en argent l'attendait sur un coin de la table de conférence.

Cordur était très satisfait. Ce geste avait de la classe, de la classe présidentielle.

Il se leva.

— Bonjour, mademoiselle Broon, je ne sais pas comment vous expri...

— N'essayez surtout pas, répliqua-t-elle. Nous avons du pain sur la planche. Elle regarda le service en argent et ajouta : café et thé ?

— Que prendrez-vous ?

— Vous n'avez pas de vodka ?

Sa demande troubla Blake Cordur, que faire ? Se diriger vers le bar, ce qui risquait de le faire passer pour un alcoolique ? Ou faire semblant de chercher, ce qui la ferait attendre ? Il résolut son conflit intérieur en décrochant son téléphone.

— Où avez-vous rangé l'alcool que l'on devait livrer pour les visiteurs ? demanda-t-il à sa secrétaire. Merci.

Pendant qu'il se dirigeait vers le bar, Holly Broon se laissa aller dans un des fauteuils de cuir face à son bureau.

— Un double dans un grand verre et sans glace, précisa-t-elle.

Pendant qu'il s'exécutait, il réfléchissait à un nouveau problème. Devait-il ou non l'imiter ? Versant la vodka il opta d'abord pour une tasse de café, mais finalement après lui avoir tendu son verre, se décida pour un thé. Le café ne faisait pas assez distingué.

Holly Broon lui avait pratiquement arraché le verre et quand il se tourna vers elle avec sa tasse de thé en main, le verre était pratiquement vide.

— Que faites-vous ici ? s'enquit-elle.

Il s'était attendu à la question et bien que Holly Broon héritât dix pour cent des actions d'I.D.C. et pouvait ainsi lui garantir la présidence de la société, il décida de lui en dire le moins possible.

— Votre cher et regretté père m'a confié la responsabilité d'une opération informatique particulière dont voici le quartier général.

Que savait-elle au juste ? Était-il vrai que c'était elle le cerveau de T.L. Broon ? Dans ce cas elle était déjà au courant de ce qu'il tramait. Sa réponse était délibérément vague, il valait mieux ne pas se compromettre.

Blake Cordur la regarda droit dans les yeux, sachant que c'était la meilleure chose à faire et leva sa tasse de thé afin de lui dissimuler sa bouche. Car les yeux mentent souvent beaucoup mieux que les lèvres.

— Je sais que vous avez été appointé ici. Votre action est-elle rentable ?

— Je travaillais sur les directives personnelles de T.L., mademoiselle Broon. Il s'agit d'une approche nouvelle de la gestion de conglomerats tels qu'I.D.C. Tout à fait révolutionnaire. T.L. voulait programmer le pays entier... connaître les interactions entre l'industrie privée et le gouvernement à tous les niveaux, les répercussions de la législation sur la vie quotidienne, sur les syndicats et même sur la mafia.

Voilà, Cordur n'avait rien dit d'important, de précis. Il gardait tous ses atouts en main.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

Elle ne lui facilitait vraiment pas les choses.

— I.D.C. a besoin d'informations solides sur la structure sociale du pays afin de définir des options à long terme étayées par des données précises et réalistes.

Holly termina son verre d'une seule traite et sans un mot le tendit à Cordur pour qu'il lui en serve un second :

— Vous me racontez des histoires.

Avant de lui répondre, il se tourna vers le bar :

— Excusez-moi, je ne vous comprends pas.

— Vous vous moquez de moi. D'abord, les structures sociales n'ont jamais intéressé T.L. Broon, tout ce qu'il voulait c'était vendre des ordinateurs. Deuxièmement, même si c'était vrai il est impensable qu'il vous ait acheté ce mausolée pour faire joujou. Je veux savoir à quoi sert cet endroit ?

Tout en remplissant le verre, Cordur se sourit à lui-même.

— En réalité, reprit-il, cet endroit est, depuis plusieurs années, en quelque sorte un lieu d'expérimentation pour les ordinateurs d'I.D.C. Tous nos derniers modèles y fonctionnent déjà, même la nouvelle génération qui n'a pas encore été lancée sur le marché. Je crois qu'il s'agissait dans le temps d'un genre de banque d'informations gouvernementale. J'ai d'ailleurs trouvé sur ordinateur la plupart des renseignements que souhaitait T.L. Il m'a nommé ici afin de permettre à I.D.C. une exploitation optimum.

Il se retourna vers M^{lle} Broon et lui tendit son verre rempli. Holly s'en empara. Elle le tint entre ses deux mains et examina Cordur par-dessous, la tête légèrement penchée de côté, les yeux fixés sur lui.

Cordur reconnut le regard et sut qu'il avait gagné. Elle venait d'abandonner l'attaque directe et se lancerait maintenant dans une offensive toute féminine. Du gâteau, pensa-t-il.

— Ça vous plairait d'être le nouveau président d'I.D.C. ? interrogea-t-elle.

Il but une gorgée de thé, posa sa tasse et contourna son bureau.

— Vous me comblez, mademoiselle Broon. Je n'ai...

— Pas de violons, interrompit-elle. Vous en rêvez comme tous les directeurs de la boîte. N'allez pas croire que je vous ai fait une promesse, je vous ai seulement posé une question.

Blake Cordur, qui ce matin avait encore soigneusement évalué le pouvoir que lui conférerait CURE, avait déjà décidé qu'il serait bel et bien président, mais pas uniquement d'I.D.C. Choissant

soigneusement ses mots, il lui répondit après une pause :

— Plus que tout au monde.

— Vous savez qu'en tant qu'héritière de mon père je détiens le plus grand paquet d'actions.

— Oui, mademoiselle Broon.

— Je ne peux rien garantir, mais il semble qu'entre mes actions et mon influence sur le comité de direction je pourrais faire nommer Goofy (4) si je voulais.

Cordur sourit. Aucun commentaire ne s'imposait.

— Je tenais simplement à m'assurer que vous n'êtes pas Goofy, reprit-elle. Or, j'ai toujours des doutes. À moins que, avec l'histoire ridicule que vous venez de me servir, vous pensez que c'est plutôt moi, Goofy !

Elle trempa ses lèvres dans la vodka attendant une réaction. Pendant quelques instants le silence fut comme suspendu dans la pièce. Chacun prenait froidement la mesure de l'autre. Finalement, Cordur prit la parole :

— Vous comprenez, mademoiselle Broon, cela fait moins de dix jours que je suis ici. Il me faudra encore du temps pour me pénétrer de tout ça. Quand j'aurai une vue d'ensemble, je comprendrai mieux ce que voulait T.L. et je pourrai œuvrer dans ce sens.

Ils se regardèrent de nouveau en silence, mécontents tous deux de l'explication vaseuse fournie par Blake. Le téléphone interrompit leur affrontement muet. Sans quitter Holly Broon des yeux, Blake Cordur décrocha lentement.

*

* *

À Cleveland, le Dr Harold Smith pénétra dans une cabine téléphonique, consulta soigneusement sa montre nouvellement acquise, puis appela l'interurbain.

Il sortit un chronomètre de sa poche tout en disant :

— Je veux une communication avec Rye, dans l'État de New York.

Il donna le numéro.

— Cela vous coûtera trois dollars vingt, l'informa la standardiste.

— Je parlerai pendant trois minutes et demie, reprit Smith. À combien se monte la minute supplémentaire ?

— Attendez... ça vous fera soixante-dix *cents* en plus.

— C'est bon. Je vais payer tout de suite. Une seconde, s'il vous plaît.

Smith posa l'écouteur sur une petite étagère sous l'appareil, saisit son distributeur de monnaie portatif, et introduisit les pièces une à une dans la fente appropriée.

— Merci, fit la standardiste. J'appelle votre correspondant immédiatement.

Smith entendit des grésillements. Il espérait que personne n'avait modifié la ligne privée qui aboutissait sur son bureau et dont il ne se servait que pour appeler vers l'extérieur. Une sonnerie retentit. Rapidement il déclencha son chronomètre. On décrocha au premier signal.

— Allô ? fit une voix sèche et efficace, exactement comme Smith s'en souvenait ; aucun accent régional.

Il attendit quelques instants et de nouveau la voix fit :

— Allô ?

— Cordur ? demanda Smith.

— Oui.

— Smith à l'appareil.

Le docteur consulta son chronomètre, déjà vingt secondes. Il entendit son interlocuteur faire une profonde aspiration :

— Ça alors ! Bonjour, docteur ! Où êtes-vous ?

— C'est sans intérêt, répliqua sèchement Smith. Je vois que vous vous êtes installé à Folcroft.

— Pourquoi pas ? Il fallait bien que quelqu'un fasse tourner la boutique.

— Je téléphone pour vous demander quelque chose.

Smith estimait que Cordur, maintenant remis de ses émotions, appuierait sur le bouton qui déclencherait le système très sophistiqué de CURE permettant de localiser le lieu de l'appel.

— De quoi s'agit-il ? demanda Cordur.

« C'est ça, pensa Smith, gagne du temps, fais parler le vieux fou, continue à poser des questions. »

— Je vous demande de laisser tomber cette entreprise folle dans laquelle vous vous êtes lancé.

— Je ne vois pas pourquoi vous la considérez comme folle. Elle me paraît au contraire tout à fait raisonnable, surtout d'un point de

vue affaire. N'êtes-vous pas d'accord ?

— Non. Mais peut-être comprendrez-vous mieux si je vous parle en tant qu'Américain. Ne voyez-vous pas que vous êtes en train de jouer avec les structures mêmes de notre société ? Ce que vous faites risque d'avoir des conséquences très dangereuses pour la nation.

— On n'a jamais rien sans rien, répliqua Cordur. Personnellement, j'estime que ça vaut le risque. Vous vous imaginez bien le pouvoir dont je disposerai, n'est-ce pas ?

Ils continuèrent à parler, Smith posant des questions, Cordur contre-attaquant. Lorsque son chronomètre indiqua les trois minutes, Smith dit :

— Tant pis, Cordur, je tenais simplement à vous prévenir de quelque chose.

— Ah ! et de quoi ?

— Je vais vous tuer.

Cordur éclata de rire.

— Vous faites erreur, docteur Smith, vous n'allez pas me tuer.

— Nous verrons bien. Au fait, avez-vous rencontré Remo ?

— Oui.

— Ne pensez pas qu'il vous débarrassera de moi. Il m'est trop loyal.

Cordur rit de nouveau.

— Loyal ? Il ne se souvient même pas de votre nom !

Il avait encore des choses à dire mais Smith raccrocha. Son chronomètre indiquait exactement trois minutes trente secondes.

Harold Smith sortit de la cabine et inspecta les alentours. Il surprit le regard d'un vieil homme dans une teinturerie sur le trottoir d'en face. Smith soutint un instant son regard, puis descendit les marches qui menaient au métro. Il acheta un billet et demanda :

— À quelle heure passe la prochaine rame vers le centre-ville ?

— Toutes les cinq minutes, monsieur, lui répondit laconiquement le contrôleur.

— Quel quai ?

— Là-bas, lui indiqua légèrement exaspéré un employé.

C'était exactement ce que souhaitait Smith.

— Merci, fit-il.

Il introduisit son jeton dans le tourniquet. Il marchait lentement sur le quai, pour ne pas attirer l'attention. Puis, subitement, il se jeta

dans le couloir de sortie sur sa gauche qui débouchait près d'un kiosque situé à l'opposé de la cabine téléphonique, de l'autre côté de la rue. Il se glissa rapidement derrière le volant d'une voiture ouverte qu'il avait garée là quelques heures plus tôt.

Smith se tassa sur le siège, rabattit légèrement son chapeau sur les yeux et se mit à attendre. Ça ne devrait pas tarder.

Le système électronique de CURE pouvait retrouver l'origine d'un appel local dans les sept minutes. Mais lorsqu'il s'agissait d'une communication interurbaine effectuée avec l'aide d'une opératrice, trois minutes et vingt secondes suffisaient.

Smith avait donc donné à Cordur assez de temps. Il allait maintenant savoir jusqu'à tel point ce dernier maîtrisait l'organisation.

Smith alluma une cigarette. Car même s'il en détestait le goût et s'il considérait l'habitude de fumer avec un mépris souverain, il avait constaté que la nicotine parvenait quelque peu à calmer ses douleurs. Au milieu de sa troisième bouffée, une Chevrolet parfaitement anonyme s'arrêta devant la cabine téléphonique. Deux hommes en costume gris clair en sortirent et inspectèrent les environs. L'un d'eux pénétra dans la cabine. Smith le vit examiner le sol et la petite planche sous l'appareil.

Son estomac se contracta. Le F.B.I. Les deux hommes affichaient leur anonymat comme une enseigne lumineuse.

Le premier ressortit de la cabine et se dirigea vers la teinturerie pendant que le second continuait à surveiller les alentours.

En moins d'une minute le premier quitta le pressing et d'un signe entraîna son compagnon dans la bouche de métro.

Smith attendit qu'ils soient tous les deux hors de vue avant de faire démarrer la voiture qu'il avait achetée le matin même. Il doutait fort que les deux agents tombent dans le piège et qu'ils croient qu'il avait pris le métro en direction du centre-ville, mais c'était sans importance. Dans quelques minutes, il aurait quitté la ville.

En revanche il venait d'avoir la preuve que Cordur savait faire fonctionner l'organisation. Il savait même actionner le vaste réseau des agents fédéraux. Et ça faisait mal. Il ne s'était écoulé que huit minutes entre le moment où Smith avait raccroché et l'apparition des deux hommes.

Derrière son volant, conduisant machinalement, Smith comprit ce qu'avait dû ressentir le Dr Frankenstein lorsque sa création était entrée dans une folie meurtrière.

Cordur maîtrisait CURE, savait s'en servir, et s'il avait dit la vérité – et pourquoi pas ? – il tenait également Remo. Alors que lui,

songea-t-il amèrement, n'avait que trois mille cinq cents dollars, un distributeur de monnaie, un chronomètre et une règle à calculs.

Mais peut-être serait-ce suffisant ?

4 Célèbre personnage de bandes dessinées américaines, ne brillant pas par son intelligence.

CHAPITRE XI

Après avoir raccroché, Cordur se trouva confronté à un nouveau problème. S'il attendait que Holly quitte son bureau, il perdait toute chance de mettre la main sur Smith. Mais s'il mettait le dispositif en branle, elle allait soupçonner quelque chose, si elle ne le faisait déjà.

Pour le moment, Smith était plus important. Cordur décrocha le téléphone et composa un numéro à trois chiffres.

— J'ai demandé la localisation de l'appel que je viens de recevoir dans mon bureau. Allez la chercher et envoyez des hommes sur les lieux, qu'ils me ramènent mon correspondant. Oui, c'est ça. Je m'en occuperai personnellement. Prévenez-moi.

Il raccrocha sans attendre de réponse puis leva les yeux sur Holly Broon.

— Où en étions-nous ? reprit-il avec un sourire aimable.

— Où nous en étions ! s'exclama-t-elle. J'étais justement en train de vous dire que vous me débitiez des sornettes. Après ce coup de fil, je crois qu'il vaut mieux que vous m'affranchissiez vraiment.

Son ton trahissait sa détermination et parce que Blake Cordur n'avait pas encore la présidence d'I.D.C. bien en main, il décida de lui parler franchement.

— D'accord, mademoiselle Broon. Je vais tout vous expliquer. Mais laissez-moi vous préciser que votre père m'avait ordonné le secret. Même vis-à-vis de vous. Je crois qu'il craignait pour votre sécurité. Je ne faisais donc que respecter sa volonté.

« Cet homme me ment », pensa Holly, mais elle se contenta de hocher la tête.

— En fait, il s'agit d'une agence gouvernementale ultra-secrète qui ne se contente pas uniquement de stocker des informations. Elle possède, en quelque sorte, une ligne directe dans chaque branche

d'activité du gouvernement, le F.B.I., I.R.S. et la C.I.A. Grâce au contrôle de cette agence, I.D.C. peut faire virtuellement ce qu'elle veut. Tout lui est dorénavant possible.

Il sourit, et Holly Broon constata que c'était son premier vrai sourire depuis son arrivée.

— Comment s'appelle cette agence ?

— CURE, mais vous n'en avez sûrement jamais entendu parler. C'est justement là sa force. Personne n'en connaît l'existence sauf une poignée d'individus. Tous les gens que vous croisez ici dans les couloirs ne savent pas vraiment pour qui ils travaillent. C'est le côté génial de l'affaire.

— Et ce coup de fil ?

— L'ancien directeur. J'essaie de le retrouver. Il est probablement dangereux.

— Et si vous le « retrouvez », comme vous dites ?

— Je continuerai à respecter les volontés de votre père, mademoiselle Broon. Je ne lui permettrai pas de se mettre en travers de notre chemin.

« Il est fou », songea Holly. Mais elle était quand même intriguée. Si I.D.C. contrôlait le pays, elle pouvait contrôler le monde. Cela aurait beaucoup plu à Josiah.

Elle interrogea Cordur pendant deux heures tout en consommant deux autres vodka. Il lui avoua tout, mais évita de lui parler de Chiun et de Remo. Il ne voulait pas éveiller sa curiosité. Elle demanderait sûrement à les connaître et ne manquerait pas de soupçonner Remo d'avoir tué son père. De là à conclure que c'était sur l'ordre de Cordur...

Finalement, Holly Broon en savait assez. Le téléphone sonna de nouveau. Cordur répondit. Lorsqu'il raccrocha sa mine était triste.

— Le Dr Smith nous a échappé, annonça-t-il.

— Alors quoi faire ?

— Je trouverai bien quelque chose.

— Vous aurez encore de ses nouvelles. Il va vous attaquer, cela laissera des indices. Gardez les yeux ouverts, conseilla-t-elle.

— N'ayez crainte.

Holly Broon se leva et fit le tour du bureau. Jusqu'ici Cordur avait ignoré son décolleté, et cela la consternait. Elle se pencha en avant, offrant une vue plongeante. Il ne pouvait pas ne pas voir. Elle dut

reconnaître qu'il fit de son mieux pour ne pas regarder.

— Nous allons travailler ensemble, ça m'enchant, fit-elle en accentuant fortement le mot « ensemble ». Nous ferons de grandes choses ensemble.

Il lui sourit et chercha son regard, content de l'occasion de regarder autre chose que l'affolant décolleté offert.

— J'en suis sûr, fit-il.

— Au fait, toutes mes félicitations pour votre prochaine nomination à la présidence d'I.D.C.

— Merci, mademoiselle Broon. Je suis sincèrement désolé pour votre père.

— Appelez-moi Holly. Et facilitons-nous les choses. Pas de baratin. Mon père était un salopard têtue qui hérita d'une compagnie et qui ne fut pas suffisamment stupide pour la couler. Ce qui me surprend c'est qu'il ait eu l'intelligence de vous confier l'affaire CURE.

Cordur la sonda du regard et répondit simplement :

— Honnêtement, moi aussi.

Ils se sourirent tous les deux.

— Nous nous comprenons très bien. Autre chose...

— Oui ?

— Pourquoi votre femme est-elle alcoolique ?

— Elle ne supporte pas le rythme de vie d'un cadre supérieur. Je crois qu'elle s'attendait à ce que je sois du genre pantoufflard.

— Un homme d'avenir comme vous a sûrement besoin d'une compagne plus efficace, suggéra Holly Broon.

— Vous avez peut-être raison.

Elle se redressa.

— Je dois m'occuper des funérailles de mon père. Pendant ce temps, I.D.C. tournera comme d'habitude. S'il faut prendre des décisions, nous le ferons ensemble. Je convoquerai le comité de direction après l'enterrement et vous ferai nommer président. Ça vous va ?

— Parfaitement, mademoiselle Broon, euh !... Holly.

— Je vous appellerai demain.

En se rendant à sa voiture, Holly Broon songeait à Blake Cordur. Il n'était guère mieux que son vieux con de père à qui elle avait dû souvent imposer les méthodes modernes. Blake Cordur était plus jeune, peut-être un peu plus souple, mais guère plus intelligent. Ses

ambitions se bornaient à faire de CURE l'instrument du succès d'I.D.C. Elles étaient franchement limitées. Dommage qu'il n'ait pas de perspectives plus larges. Avec CURE dans la poche, on pouvait diriger le monde.

« Non, rectifia-t-elle, avec CURE dans *ma* poche *je* pourrai diriger le monde. » D'abord, elle mettrait Blake Cordur dans sa poche, ensuite le monde.

Elle aurait quand même préféré qu'il s'intéresse un peu plus à son décolleté...

CHAPITRE XII

Holly Broon s'était trompée sur Blake Cordur. Malgré ses déficiences en matière de seins, il ne péchait pas par l'étroitesse de vue. Il ne pensait qu'à sa réussite personnelle, sans pour autant donner l'impression d'être trop ambitieux. C'était donc un homme d'autant plus dangereux.

Grâce à la mort de T.L. Broon, il parviendrait bientôt au sommet, du moins à la tête d'I.D.C. Il lui restait ensuite à monter à la première place du pays, puis du monde.

Cordur n'avait plus la moindre inquiétude concernant sa capacité de manipuler Holly Broon. Elle l'avait dragué maladroitement, une demande en mariage à peine déguisée. Ce qui au fond était une bonne idée et consoliderait son assise dans la compagnie. Par la même occasion, il résoudrait le problème de sa femme alcoolique.

Mais il lui restait à considérer la question du divorce. Le peuple américain avait évolué, mais était-il prêt à élire un divorcé à la présidence du pays ?

Blake Cordur réfléchit un instant puis éclata de rire. Pourquoi divorcer lorsqu'un simple accident suffit ? Il avait sous la main le plus mortel faiseur d'accidents. Remo Williams. Il s'arrêta net de rire et décrocha son téléphone pour le convoquer.

*

* *

— Avant tout, il vous faut retrouver Smith, ordonna Cordur.

— Juste le trouver ?

— Pour le moment, oui.

— Ce n'est pas tellement mon rayon. Mon rôle au sein de

l'entreprise est plutôt celui de l'exécution, répondit Remo. Pas celui de la contemplation.

— Personne ne connaît Smith mieux que vous, répliqua Cordur. Le problème ne se poserait d'ailleurs pas si vous l'aviez réglé dès que Smith montra les premiers signes de déséquilibre.

— D'accord, d'accord, fit Remo exaspéré par ce perpétuel harcèlement.

— Il m'a appelé de Cleveland, reprit Cordur. Ohio, précisa-t-il.

— Gentil de me mettre les points sur les « i ». Je pensais à Cleveland, Alabama.

— Comment allez-vous procéder ?

— Je n'en sais rien. Je vous ai dit que ce n'était pas mon rayon. On pourrait passer une annonce dans le *Cleveland Plain Dealer* disant à Smith de se rendre immédiatement sous peine de voir ses cartes de crédit supprimées. Comment voulez-vous que je sache ce que je vais faire ? Je n'ai pas la moindre idée où il peut être. En revanche, je peux vous certifier qu'il ne nous attend pas à Cleveland.

— Où ira-t-il ?

— Au comité d'entraide des veuves de guerre, suggéra Remo. Savez-vous que cette pièce n'a guère changé depuis mon premier passage qui remonte bien à une dizaine d'années.

— Oui, oui, fit impatiemment Cordur. Faites pour le mieux, mais trouvez-le. Allez-vous emmener le Chinois avec vous ?

— Le Chinois ? Vous parlez de Chiun ?

Cordur fit oui de la tête.

— Rendez-moi un grand service. Je n'ai aucune envie d'être obligé de m'adapter encore à un nouveau directeur. Ne le traitez jamais de Chinois en sa présence. Chiun est coréen.

— Et alors ? fit Cordur pour qui Chinois, Japonais et Coréen c'était bien la même chose.

— Ne le dites jamais. Croyez-moi, c'est un bon conseil.

— C'est bon. Au fait, vous vous êtes très bien acquitté de la mission T.L. Broon.

— Merci, fit Remo savourant le compliment qu'il n'avait jamais réussi à extorquer à Smith.

— Ça sera tout, conclut Cordur en sortant un insigne en plastique d'un tiroir de son bureau. Au fait, vous feriez mieux de porter ceci. Cela vous facilitera l'entrée au sanatorium.

Remo contempla le badge en plastique portant son nom suivi

d'une série de numéros.

— Vous voulez que je traîne ça ?

— Non. Il y a une épingle au dos. Attachez-le.

— C'est plutôt bizarre, j'étais habitué à un style différent.

— Laissez-moi le soin de définir ce qui est et n'est pas à faire. Faites ce qu'on vous dit. Et trouvez Smith.

Remo quitta le bureau. Une fois dehors il réduisit avec sa main droite l'étiquette plastifiée en mille morceaux qu'il laissa tomber dans une corbeille à papier. Il escalada le mur d'enceinte haut de trois mètres cinquante et pour calmer sa colère courut jusqu'à la ville où il loua la première chambre de motel qu'il trouva.

Plus tard il se confia à Chiun.

— Je n'ai pas l'impression que le nouveau patron joue franc jeu.

— Ah ! tu vois ! Déjà les paroles de Chiun se révèlent exactes. Tu n'aimes déjà plus ton nouvel empereur.

— Je n'ai pas dit que je ne l'aimais plus. Mais vous rendez-vous compte, il m'a ordonné de porter un badge d'identification.

— C'est un procédé souvent utilisé avec les enfants pour qu'ils ne se perdent pas dans les autobus.

— Ça va ! Vous allez adorer Cleveland.

— Cleveland ? Pourquoi allons-nous à Cleveland ?

— Smith y a été vu.

— Et, bien sûr, il nous y attend toujours !

— Peut-être pas, mais peut-être pourrions-nous y retrouver sa trace.

Chiun secoua tristement la tête.

— Je crois que toi et ton M. Ordure prenez l'empereur Smith pour un lapin. Il ne laissera pas de traces.

— Les ordres sont les ordres, fit Remo. C'est ce que veut Cordur.

— Dépêchons-nous, M. Ordure a lancé un ordre ! Ne posons pas de questions. Oublions tout bon sens et précipitons-nous à Cleveland pour y chercher un homme, qui nous le savons, a déjà quitté la ville. Ton nouvel empereur est tout à fait remarquable.

— Ça suffit. Il faut trouver Smith.

Dans une chambre de motel juste en dehors de Cincinnati, Smith réfléchissait. Il savait que bientôt Remo serait à ses trousses.

Il avait pris le risque en appelant Cordur. C'était le seul moyen d'estimer exactement ce que le bonhomme savait et quel était le contrôle qu'il exerçait sur CURE. Le fait d'être traqué par Remo était passé au second plan. Maintenant il était temps d'y réfléchir.

Ce n'était pas pour sa vie qu'il s'inquiétait ni de la menace de Remo, mais pour l'avenir du pays. Avec Cordur aux commandes de CURE, le pays était à sa merci. Il pouvait le réduire à la portion congrue.

Le président des États-Unis finirait bien par se rendre compte que l'organisation ne fonctionnait plus correctement. Il lui couperait peut-être les crédits. Mais il serait trop tard – même si le président n'était pas lui-même dans les griffes de Cordur – le mal serait déjà fait.

Dans sa voiture, en quittant Cleveland, Smith avait tourné et retourné ces sombres réflexions dans sa tête. Sa jambe qui le faisait atrocement souffrir, appuyait néanmoins sur l'accélérateur. Smith gardait une allure constante, un kilomètre à l'heure en dessous de la vitesse réglementée.

Trois fois il s'était arrêté dans des stations-service équipées de cabines téléphoniques, raisonnablement isolées. Se servant de son distributeur de monnaie il avait tenté de joindre le président par téléphone. Comme cela avait été simple de son bureau ! Là, il disposait d'une ligne directe qui aboutissait dans la chambre à coucher du chef de l'État. Personne d'autre ne pouvait décrocher.

Mais essayer de parler au président en passant par le standard de la Maison-Blanche était désespérant.

La première fois, son appel n'aboutit même pas. La seconde fois, on le brancha sur un fonctionnaire dont la voix trahissait nettement qu'il trouvait inadmissible qu'un particulier se permette de déranger le quartier général de la nation.

— Quel est votre nom, monsieur ? avait-il demandé avec une politesse feinte.

— Je suis le Dr Smith. Quel est le vôtre ?

— Fred Finlayson, je suis chef du service administratif auprès du président.

— Très bien, monsieur Finlayson, il s'agit d'une question de la plus haute importance pour le pays.

Tout en débitant son histoire, Smith se rendait bien compte que son interlocuteur devait le prendre pour un fou tout comme ces milliers d'individus qui chaque jour appellent la Maison-Blanche pour

prévenir le président de divers désastres.

— Je sais que vous me prenez pour un illuminé, dit Smith, mais il est impératif d'aviser le président de mon appel. Personne d'autre ne doit être au courant, monsieur Finlayson. Je vous garantis un avenir brillant au sein du gouvernement si vous suivez mes recommandations. Il est actuellement treize heures quarante-cinq à Washington. Je rappellerai à quinze heures et vous demanderai au standard. Si vous avez fait parvenir mon message au président il souhaitera me parler.

— Parfait, monsieur, faites-moi confiance.

— Vous avez noté mon nom ?

— Non. Redonnez-le-moi.

— Dr Harold Smith. Le président me connaît même s'il fait semblant du contraire.

— Très bien, docteur, je m'en occupe tout de suite.

Mais, Smith savait pertinemment que Finlayson ne ferait rien. Le chef du service n'avait, d'ailleurs, jamais dû adresser la parole au chef de l'État depuis qu'il travaillait à la Maison-Blanche, il était donc fort peu probable qu'aujourd'hui il décide de se précipiter dans le bureau ovale pour informer le président de l'intéressant coup de fil qu'il venait de recevoir. Smith, néanmoins, rappela une heure et quart plus tard d'une autre cabine téléphonique. Au standard il demanda Fred Finlayson, et après de longs bourdonnements, une voix amusée de jeune femme lui répondit :

— Le bureau de M. Finlayson.

— Le Dr Smith à l'appareil, M. Finlayson est-il là ?

Il entendit le bruit de voix étouffées à l'autre bout du fil suivi d'un éclat de rire, et la voix féminine reprit :

— Désolée, docteur Smith, je viens de vérifier, mais M. Finlayson est parti pour la journée.

— Il n'a pas laissé de message ?

— Non, monsieur. Je suis désolée.

— Lorsque vous verrez M. Finlayson, peut-être tout simplement en vous retournant, dites-lui que je lui recommande fortement de consulter les offres d'emplois dans la presse locale.

Et préférant ne pas entendre un nouvel éclat de rire, Smith raccrocha. Il resta un instant dans la cabine, secouant tristement la tête. Si Albert Einstein avait essayé de prévenir le président Roosevelt du danger atomique nazi par téléphone, le monde parlerait aujourd'hui allemand. Heureusement qu'Einstein l'avait fait par lettre.

Finalement ses appels n'étaient que stupides tentatives qui n'aboutissaient à rien d'autre qu'à créer un nouveau problème. Le nom de Smith allait maintenant figurer sur les rapports secrets de la Maison-Blanche que les ordinateurs de CURE relevaient toutes les quatre heures.

CURE tombera sans aucun doute sur le nom du docteur et ferait localiser les appels. Cela lui indiquera l'itinéraire de Smith aussi clairement que s'il le lui avait fait parvenir par écrit.

Smith reprit donc sa voiture et bifurqua au premier croisement important. Quelques heures plus tard il s'arrêta dans un motel en dehors de Cincinnati où il régla une nuit d'avance.

Allongé sur le lit dans sa chambre, Smith passait en revue les moyens dont il disposait.

Remo était son seul espoir. Lui seul pourrait soit débarrasser CURE de Cordur, soit pénétrer à l'intérieur de la Maison-Blanche pour s'y faire confirmer par le président que Smith était encore directeur de CURE et que Cordur n'était qu'un imposteur.

Mais d'un autre côté, si Cordur avait réussi à embobiner Remo, Smith risquait d'être tué sur place, rien qu'en prenant contact avec lui. C'était ce qu'il avait été entraîné à faire.

Smith devait donc s'arranger pour rencontrer Remo en terrain neutre, là où il avait un minimum de contrôle de la situation. Il y réfléchit un long moment en fumant, essayant d'oublier la douleur dans sa jambe droite. Puis il se redressa et tendit la main vers le téléphone.

CHAPITRE XIII

— D'accord Chiun, fit Remo. Regardez ça et dites-moi que mon empereur est timbré.

Dans sa main Remo tenait un télégramme qu'il agitait devant le nez du maître.

Chiun l'ignora. Il était assis par terre au milieu de la chambre d'hôtel calligraphiant laborieusement une lettre après l'autre sur son parchemin. Il ne fit pas plus attention au télégramme que s'il s'agissait d'un microbe.

Remo l'agitait de plus belle.

— Lis-le-moi, suggéra Chiun.

— D'accord, d'accord. Vous voulez que je vous le lise. Je vais vous le lire, êtes-vous prêt ?

— Je ne le saurai pas avant de l'avoir entendu. Si tu te décides à le lire, répliqua Chiun posant sa plume d'oie. Puisque tu dois parler fort tu es autorisé à bouger les lèvres en lisant.

— Parfait. Voilà ce qu'il dit : *Remo quand irez-vous au but ?* Et c'est signé H.S. C'est Smith. Alors que pensez-vous de ça ?

— Qu'il est stupide d'être à Cleveland parce que l'empereur Smith n'y est pas. Que celui qui nous y a envoyés est un insensé. Et je crois que le seul qui, à part moi, ne soit pas incohérent c'est bien Smith lui-même.

Remo froissa le télégramme dans sa main et le laissa tomber à terre.

— C'est ce que vous pensez ?

— Précisément. Désires-tu prendre des notes ? Faut-il que je me répète ?

— Non. Une fois suffit. Vous avez donc changé d'avis ? Maintenant, vous estimez que Smith n'est pas fou.

— J'ai toujours pensé que Smith était fou mais pas insensé.

Remo s'apprêtait à répliquer lorsque le téléphone sonna.

C'était Cordur.

— Alors ? demanda-t-il.

— Alors quoi ?

— L'avez-vous localisé ?

— Non, répliqua Remo. Mais lui, en revanche, nous a trouvés. Il nous a même envoyé un télégramme. Voulez-vous que je vous le chante ?

— Quel genre de voix avez-vous ?

— Comique.

— C'est important, reprit sérieusement Cordur. Nous avons appris que Smith a appelé deux fois la Maison-Blanche de cabines téléphoniques sur la route entre Cleveland et Dayton. Je pense donc qu'il faut le chercher à Dayton.

— Et moi je pense qu'il vous faut regarder dans votre chapeau pour voir s'il n'y est pas, répondit Remo. Croyez-vous vraiment qu'il soit allé à Dayton après vous avoir si gentiment indiqué son itinéraire ?

— Peut-être... Souvenez-vous qu'il est déséquilibré.

— Il n'est pas le seul. De toute façon je sais qu'il n'est pas à Dayton. Il nous a envoyé le télégramme de Cincinnati.

— Allez-y ! Qu'attendez-vous ?

— Que la décadence du XX^e siècle se transforme en Renaissance, répliqua Remo.

— Dépêchez-vous ! cria Cordur. Je ne veux plus de bavures.

Il raccrocha.

Remo contempla le téléphone puis arracha le fil. Il se retourna pour constater que Chiun avait repris son récit sur l'empereur fou.

— Chiun, où chercheriez-vous Smith ?

— Je ne le chercherais pas.

— Mais s'il le fallait ?

— Je le laisserais me trouver. Je rentrerais à la maison.

Cette réponse laissa Remo perplexe. Devant l'incompréhension de son élève, le maître reprit, dégoûté :

— Viens, partons traquer Smith en Alaska. Il paraît que le climat y est agréable en cette saison. Ou peut-être Buenos Aires ou Londres ? Dépêchons, dépêchons. Il n'y a que trois milliards d'habitants sur

terre. Avec un peu de chance on tombera sur lui quelque part dans une cabine téléphonique...

— Ça va, ça va.

— Nous retournons à New York ?

— Non. Nous allons à Cincinnati d'où vient le télégramme.

— Merveilleux ! s'exclama Chiun. Un trait de génie. Ton brillant nouvel empereur M. Ordure sera fier de toi.

— Cordur, pas Ordure.

— Aucune différence.

*

* *

Smith avait quitté le motel dans la banlieue de Cincinnati depuis longtemps. Il avait passé la plus grande partie de la journée dans une petite bibliothèque publique à relire des vieux numéros du *New York Times*, et venait ainsi d'apprendre la mort de T.L. Broon. Son estomac se contracta en lisant les détails. Pas de doute, Remo travaillait bien pour Cordur. L'assassinat de T.L. Broon portait sa signature. Discrétion, efficacité, rapidité. Malgré cela, la famille ne parlait que de causes naturelles. Le journal citait également Cordur comme un éventuel successeur, précisant que la décision était entre les mains de Holly Broon, fille et héritière du défunt, devenue la principale actionnaire d'I.D.C. Cela donna à Smith matière à réflexion. Peut-être pourrait-il en tirer profit ?

CHAPITRE XIV

Blake Cordur quitta discrètement le lit où sa femme dormait toujours, la respiration oppressée. Il prit une douche, se rasa et s'habilla rapidement pour se précipiter à Folcroft.

Il avait pris l'habitude de passer le plus clair de son temps au sanatorium, fasciné par la masse d'informations que crachaient les ordinateurs de CURE. Quelle jouissance quand il rêvait à tout ce qu'il allait en faire !

En franchissant les grilles d'entrée, il accorda un signe de tête paternel au gardien qui lui répondit par un salut semi-militaire. Un jour, il aurait des fanions à l'avant de sa voiture et serait accueilli partout, non pas par un vague salut, mais par un vrai respect militaire, celui dû au commandant en chef des armées.

Ce jour ne tarderait guère. Demain on enterrait T.L. Broon, le lendemain Cordur serait nommé à la présidence d'I.D.C. Il n'était donc pas trop tôt pour commencer la mise au point de sa campagne électorale pour la présidence des États-Unis.

Cordur n'avait pas encore décidé de quel parti il serait le candidat, démocrate ou républicain. Depuis sa majorité, il avait voté à chaque élection – tout cadre d'I.D.C. remplissait son devoir civique, c'était la règle – mais ne voulant pas afficher son affiliation politique, il évitait de prendre part aux primaires. Dans le cas présent, il attendrait de voir lequel des deux partis se montrerait le plus « sensible » à son pouvoir de persuasion très particulier...

Malgré la pression de travail qui pesait sur lui, Cordur se refusait le moindre débraillé. Il s'assit donc derrière son bureau, sans desserrer sa cravate, s'autorisant seulement de déboutonner sa veste qu'il n'était, bien évidemment, pas question d'enlever. Il s'attaqua immédiatement à l'établissement d'une programmation qui lui permettrait d'obtenir des informations détaillées sur chaque leader démocrate et républicain dans chaque État. Il serait intéressant de

savoir exactement dans quelles magouilles avaient trempé, ces dernières années, ces fidèles défenseurs de la liberté américaine. Intéressant et sûrement profitable. Cela lui fournirait des arguments décisifs lorsqu'il se mettrait à sillonner le pays à la recherche de soutiens pour sa candidature.

Cordur serait-il républicain ou démocrate ? Pourquoi se compliquer la vie ? Ce serait beaucoup plus simple de se présenter comme candidat de l'union, désigné par les acclamations des deux partis comme l'unique Américain capable de prendre le gouvernail en ces temps difficiles. Il serait plus que président, presque empereur.

Il fallut une bonne heure et demie à Cordur pour élaborer sa programmation. Il aurait évidemment pu confier ce travail à quelqu'un d'autre, mais il tenait à ce que personne ne soit au courant et voulait rester l'unique maître d'œuvre de sa propre destinée. Une fois sa tâche terminée, il repoussa son fauteuil avec un soupir de satisfaction et se mit à contempler le détroit par la fenêtre, comme si souvent Smith le faisait avant lui.

Il lui restait quelques points à résoudre avant d'entreprendre sa marche vers la présidence. Tout d'abord, retrouver et éliminer Smith. Le docteur était certainement à bout de forces sinon il n'aurait pas fait ces appels enfantins à la Maison-Blanche. Mais on ne savait jamais. Il pouvait avoir un coup de chance et trouver un moyen de démanteler CURE. Cordur se demandait également si Remo était capable de retrouver Smith. Il lui paraissait ne pas avoir un cerveau suffisamment bien organisé pour cela.

C'était même possible, songea Cordur en contemplant les eaux du détroit, que Smith ait fait une erreur de jugement en le recrutant. Le succès de la mission de T.L. Broon n'était peut-être dû qu'à un coup de chance. Remo était visiblement un agent du type de la C.I.A., allure militaire et sans beaucoup d'imagination. Le baratin mais pas beaucoup d'efficacité.

Dès le sort de Smith réglé, Cordur prendrait Remo en main. Il pourrait lui proposer la direction de la sécurité de Folcroft. Porter un

tel uniforme et jouer au général l'amuserait peut-être. Sinon, il faudrait bien le faire disparaître. Enfin, il verrait ça plus tard.

Blake tendit la main vers le téléphone, composa une série de chiffres et discuta avec un homme à Pittsburgh à qui I.D.C. faisait souvent appel pour régler des affaires dont il valait mieux ne pas parler.

— C'est ça, il s'appelle Smith, répéta Cordur et il fit à son interlocuteur la description physique de son prédécesseur. Il a été vu à Cleveland et à Cincinnati. Je suis persuadé qu'il se dirige vers l'est, de toute évidence en voiture.

Son regard tomba sur une note qu'il n'avait pas vue sur son bureau ; il s'interrompit :

— Une seconde, fit-il.

Il lut la note, sourit, puis reprit l'appareil.

— Nous savons qu'il a acheté une voiture à Cleveland sous le nom de William Martin, immatriculation Ohio 344.W.13. C'est ça. Occupez-vous de lui. Prenez autant d'hommes que nécessaire, cela m'est égal. Et celui qui me le retrouvera n'aura plus jamais besoin de travailler.

*

* *

Dans une chambre de motel, à quinze kilomètres de Pittsburgh, le Dr Harold Smith se réveilla d'un seul coup selon son habitude. Jamais son esprit ne marquait de transition entre sommeil et éveil, il se mettait immédiatement à fonctionner. C'est trop dangereux pour un espion de traîner au lit, la tête pleine de rêves. Smith ne l'oubliait pas.

La journée serait décisive. Le télégramme qu'il avait envoyé à Remo l'avait certainement troublé. Il ne comprendrait certainement pas tout de suite ce que Smith avait voulu dire.

Entre-temps, il devait autant que possible compliquer la vie de Cordur. Il fallait également se débarrasser de la voiture dans le courant de la matinée. Cordur était sûrement déjà au courant, même si Smith l'avait achetée directement à un particulier, évitant de passer par un revendeur. Il devait donc changer de voiture. S'il avait été en forme, il l'aurait déjà fait la veille.

Sa jambe droite le faisait toujours souffrir, mais moins qu'avant. Sa claudication avait également diminué. Malgré cela, il s'appuya contre le mur quand il prit sa douche afin de reporter son poids sur la jambe gauche. Il revêtit son costume gris et recharga son distributeur

de monnaie en prenant des pièces dans son attaché-case.

Ce serait peut-être une bonne idée de se procurer une arme. On ne sait jamais. Smith attacha le distributeur à sa ceinture, sous la veste. Après avoir vérifié une dernière fois qu'il ne laissait pas d'indices derrière lui, il s'apprêta à quitter sa chambre de motel.

*

* *

Pascquale Riotti se faisait appeler Patsy Kennedy. D'abord parce qu'il le préférait, ensuite parce que la police harcèle moins les gens qui s'appellent Kennedy.

En revanche, il n'appréciait guère qu'on claironne son beau nom au téléphone à huit heures du matin quand il était à peine éveillé et quand il était étendu dans son lit avec une belle et pulpeuse blonde à côté de lui.

Kennedy n'avait gardé aucun souvenir des états passionnés de la veille. D'ailleurs, il n'était même pas sûr qu'il en avait eu. Mais un simple regard sur les courbes charmantes de sa compagne balaya ses doutes quant à son désir matinal. Il s'apprêtait à le satisfaire lorsque retentit le téléphone dans son appartement situé dans un faubourg de Pittsburgh.

La blonde, dérangée dans son sommeil, s'étira voluptueusement. Kennedy prononça des jurons bien choisis et décrocha, furieux :

— Ouais !

Lorsqu'il reconnut la voix à l'autre bout du fil il changea immédiatement d'attitude. C'était son bienfaiteur.

Kennedy se redressa dans son lit.

— Oui, monsieur, fit-il.

Puis il écouta respectueusement, prenant des notes sur le bloc qu'il gardait toujours à portée de la main.

— Oui, monsieur. J'ai compris. Je m'en occupe tout de suite. Par pure curiosité, y a-t-il une avance ? Je vois. Votre garantie personnelle est largement suffisante.

La blonde était maintenant réveillée. Une fois que Patsy eut raccroché, elle posa une main ensorcelante sur sa cuisse droite.

— Habille-toi et fous le camp, lui lança-t-il.

Elle fut blessée, mais Patsy qui lui tournait le dos, ne pouvait le voir. Il ne vit que sa main qu'elle n'avait pas retirée. Prenant la peau

de son pouce, il la pinça de toutes ses forces.

— Ouuuille ! cria-t-elle.

— Je t'ai dit de déguerpir. J'ai du travail à faire, magne-toi !

La main se retira vivement comme si la cuisse de Patsy était une plaque brûlante. La blonde se leva précipitamment pour s'habiller de ses quelques succincts effets vestimentaires.

Kennedy eut le temps de jeter un coup d'œil sur son corps nu.

— Dis-moi, fit-il. On l'a fait la nuit dernière ?

— Je m'en souviens pas, répondit-elle. J'étais trop soûle.

La réponse exaspéra Kennedy. Elle aurait au moins pu s'en souvenir.

— Fous-moi le camp ! lança-t-il. Je t'appellerai un de ces jours.

La blonde, depuis des années habituée des retraites hâtives, était déjà sur le pas de la porte.

Patsy établit rapidement son plan d'action. Sillonner la région en voiture à la recherche d'un William Martin n'avait aucun sens. Le téléphone était beaucoup plus raisonnable. Il sortit l'annuaire de sa table de nuit. Vite découragé, il parcourut, page après page, la liste des hôtels et motels du coin.

Cela lui prendrait toute une vie !

Kennedy se plongea alors dans son agenda personnel et se mit à appeler tous les gens qui lui devaient quelque chose.

À chacun il donna les mêmes consignes : vérifier les motels. Chercher un type qui se faisait appeler William Martin et qui conduisait une Dodge immatriculée en Ohio numéro 344.W.13. Le prévenir aussitôt.

En dix-huit coups de téléphone, Kennedy couvrit scrupuleusement Pittsburgh et ses environs. Il ne lui restait plus qu'à attendre. Au lieu de prendre une douche il se lava approximativement dans le lavabo pour rester à côté du téléphone. Ce dernier sonna alors qu'il s'enduisait de crème à raser.

— Ouais ?

Il prit des notes.

— C'est bon. Le *Happy Haven Motel*, à trente kilomètres de la ville. Je sais où c'est. Il y est sous le nom de Fred Finlayson. D'accord. Sûr que tu t'es pas gouré de numéro de bagnole ? C'est bien. Je m'occuperai de toi après.

Vingt-cinq minutes plus tard, Kennedy arrêta sa voiture dans le parking du motel en question.

Il ne s'attendait à aucune difficulté. La Dodge était toujours garée devant la chambre 116. Ce qui signifiait que Martin (ou Finlayson) était toujours à l'intérieur. Kennedy n'avait plus qu'à patienter. Il faudrait bien qu'un jour ou l'autre le type prenne l'air. C'est toujours comme ça d'ailleurs. Quand un mec se planque, l'adversaire doit attendre stoïquement qu'il s'emmerde et se décide à sortir. Pour beaucoup d'hommes c'est très dur d'attendre. Pas pour Patsy, c'était sa spécialité.

Qu'avait-on dit déjà sur sa future victime ? Qu'il était une espèce de médecin vachement dangereux ? Qu'il menaçait de tuer des gens haut placés ? Qu'il était fou ? Aucune importance. Patsy savait tout ce qu'il avait besoin de savoir. Dès que le toubib mettrait le nez dehors, Patsy sortirait nonchalamment de sa voiture, et lui viderait tranquillement son chargeur dans le ventre. Pas de problème.

*

* *

Harold Smith jeta un ultime regard dans sa chambre. Il n'avait rien oublié. Avant d'ouvrir sa porte, Smith voulait tirer les rideaux de sa fenêtre. Cela signifierait qu'il avait quitté la chambre et que la femme de ménage pouvait changer les draps. Mais comme souvent dans les motels à huit dollars la nuit, la tringle s'était coincée. Smith se mit devant la fenêtre pour écarter les rideaux de chaque côté. Au dernier moment, il vit, dans l'espace des trois centimètres qui séparaient les pans de tissu, un homme assis dans une Cadillac noire. Smith lâcha immédiatement les rideaux. Il lui fallut un quart d'heure de surveillance pour être sûr : l'homme ne s'intéressait qu'à sa voiture et qu'à sa chambre. Il tripotait sans cesse quelque chose sur ses genoux, vraisemblablement un pistolet.

Smith se retira de son poste d'observation derrière les rideaux et décrocha son téléphone.

— M. Finlayson à l'appareil, chambre 116. Quelqu'un m'a demandé aujourd'hui ?

À la réception on hésita une fraction de seconde avant de répondre par la négative. On avait bel et bien retrouvé sa trace. Grâce à la voiture sans doute.

— Parfait, répondit Smith. Envoyez-moi un garçon avec le chariot de la blanchisserie. Tout de suite. À ma chambre, bien sûr. Je resterai encore une journée. Merci.

Smith raccrocha et s'essuya le front avec le dos de sa main. Il

transpirait abondamment. Cela ne lui était pas arrivé depuis le début de la Seconde Guerre mondiale quand il avait fait un bref séjour dans une prison allemande. Les nazis imaginaient bêtement qu'il faisait partie des services secrets. Smith avait dû déployer des trésors d'astuces pour les convaincre qu'il n'était qu'un homme d'affaires inoffensif.

Il reprit sa faction derrière la fenêtre pour surveiller la Cadillac. Il fallait s'assurer que l'homme ne recevait pas de message. Mais ce dernier restait comme cloué derrière son volant. On frappa à la porte de sa chambre.

— Qui est-ce ? demanda Smith.

— Service de blanchisserie, répondit une voix jeune.

Smith ouvrit prudemment la porte qui donnait sur le parking. C'était un jeune garçon en jean et T-shirt traînant derrière lui un chariot, c'était un grand panier en toile monté sur des roulettes comme on en voit dans la plupart des motels.

Smith s'écarta pour ne pas être vu de la Cadillac, ouvrit la porte et dit :

— Rentrez vite avec le panier.

Le garçon pénétra dans la chambre tirant son chariot. Et Smith referma rapidement la porte.

Patsy Kennedy avait tout observé. Pour lui le gamin venait enlever les draps. Rien d'anormal. Il décida d'attendre.

Dans la chambre, Smith ouvrit son attaché-case, prit un billet de vingt dollars qu'il tendit au gamin interloqué. Refermant sa mallette, il lui dit :

— Voilà vingt dollars. Je vais vous expliquer ce qu'il faut faire. Écoutez-moi bien.

Smith se sentait mal à l'aise. Il n'aimait pas faire confiance à un jeune dont il ne savait rien. Mais sans arme il n'avait pas le choix. Les situations désespérées appellent des mesures désespérées.

De sa voiture, Kennedy continuait vaillamment sa surveillance de la porte de la chambre. Le gamin devait être en train de défaire le lit, pensa-t-il.

La porte s'ouvrit laissant apparaître le panier sur roulettes suivi du gamin. Une fois dehors, le gosse se retourna et cria en direction de la chambre :

— Merci, monsieur Finlayson.

Puis il referma la porte sur lui et poussa son panier de linge sale dans la direction opposée à la réception.

Kennedy se décontracta de nouveau. Rien à signaler. Il attendrait encore.

Le garçon et son chariot disparurent derrière le coin du bâtiment. Kennedy reporta son attention sur la chambre 116. Bizarre, les rideaux étaient légèrement entrouverts. Il ne l'avait pas remarqué avant.

À ce moment-là, du coin de l'œil, il vit le gamin revenir sans son chariot. Où l'avait-il laissé ?

Brutalement, Patsy Kennedy comprit. D'habitude dans les motels, quand on ramasse le linge sale on laisse le chariot dehors. Or là, il était entré dans la chambre, Finlayson avait donc pu s'y cacher recouvert d'un drap.

— Merde ! lança-t-il jaillissant de sa voiture, ne se souciant même pas de dissimuler son arme.

Il se précipita sur le gamin qui se dirigeait en sifflotant vers la réception.

— Où t'as mis le chariot ? demanda-t-il en l'empoignant par l'épaule.

Le jeune garçon essaya de se dégager, vit le pistolet et resta figé sur place. Il lui montra le bout de l'édifice.

— Je l'ai laissé là-bas.

— Y'avait un mec dedans, hein ?

Le gosse n'avait pas l'air de comprendre.

Kennedy lâcha son épaule et se mit à courir dans la direction indiquée. Le jeune garçon prit ses jambes à son cou en sens contraire et, entre les deux, le Dr Harold Smith passait prudemment la tête par la porte entrouverte de la chambre 116. Quand Kennedy disparut derrière le coin, Smith se rua vers sa Dodge, déverrouilla la portière, lança le moteur et enclencha la marche arrière. Arrivé au milieu du parking, il passa la première et se dirigea vers Kennedy. Celui-ci découvrit le panier à roulettes au milieu d'un champ, un peu plus loin. Un drap gisait au sol, à côté. Le mec s'était enfui dans les fourrés pour se cacher, en conclut Kennedy. Il était décidé à retrouver le bonhomme même si cela lui prenait toute la vie.

Trop tard, il entendit un bruit de moteur derrière lui.

Il pivota, pistolet au poing, mais la Dodge était déjà sur lui. Une douleur fulgurante l'envahit quand le capot le heurta. D'abord il s'affaissa un peu, puis il fut soulevé, propulsé vers le ciel. Il lui semblait que c'était un autre qui effectuait ces interminables sauts périlleux. Le pistolet lui glissa de la main, puis son corps s'écrasa au sol. Quand sa tête rebondit contre une grosse pierre, il se posa une

dernière question : avait-il ou non baisé la veille ?

Tout s'assombrit. Patsy Kennedy ne se poserait plus de questions. Plus jamais.

Smith, qui avait commandé une étude approfondie sur les conséquences de l'impact d'une voiture sur le corps humain, savait que Kennedy était mort. Dès qu'il vit le pistolet sauter de la main de l'homme, il sortit de sa voiture pour le récupérer. Il n'y a pas de petits profits.

Maintenant il ne lui restait plus qu'à s'en aller. Smith fit marche arrière en sifflotant jusqu'au parking.

Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas été opérationnel : pratiquement trente ans. Il était assez content de lui.

Il roulait depuis un moment déjà quand il vit un autocar qu'il décida de doubler, pied au plancher. Un peu plus loin, il s'arrêta, abandonnant sa voiture et fit signe au machiniste qu'il voulait monter.

Dès qu'il fut à bord – il ne savait pas pour quelle destination – il se mit à programmer sa journée. Il fallait acheter une nouvelle voiture, puis donner quelques coups de fil.

Ce n'était qu'un début.

CHAPITRE XV

Le service funéraire de la veille avait considérablement fatigué Holly Broon. Le personnel d'I.D.C., voulant être vu, avait afflué de partout. Sans compter les hommes politiques, les banquiers, les agents de change, les concurrents et les arrivistes. Si bien que toute la journée elle avait dû faire face à une file ininterrompue de visiteurs. Elle était exténuée et dormit donc fort tard le lendemain matin.

Sur la pointe des pieds, sa femme de chambre avança jusqu'à son lit et attendit que Holly Broon se réveille par sa seule présence.

La jeune femme ouvrit les yeux, s'étira, vit la femme de chambre et demanda :

— Que se passe-t-il ?

— Je suis désolée, mademoiselle, dit la jeune fille blonde au délicieux accent britannique, il y a un homme au téléphone qui insiste fortement pour vous parler.

— Et alors ? Qu'est-ce que cela peut faire ? Raccrochez-lui au nez.

La femme de chambre ne bougea pas.

— Enfin, Jessie, de quoi s'agit-il ?

— Je suis désolée, mademoiselle, il dit qu'il a quelque chose d'intéressant à vous apprendre au sujet de votre père.

— Probablement que « papa était un type extraordinaire ».

— Non, mademoiselle. Il dit que cela concerne la façon dont votre père est décédé.

Holly Broon se redressa dans son lit. Elle avait prétendu que son père était mort d'une crise cardiaque. Le coup de fil pouvait bien signifier quelque chose.

— C'est bon, fit-elle, je le prends.

— Bien, mademoiselle. Mademoiselle ne m'en veut pas ?

— Non, Jessie, vous pouvez disposer. Je vais le prendre dans ma chambre.

Holly Broon attendit que la jeune fille ait quitté sa chambre avant de tendre sa main gauche vers l'appareil.

— Allô ? fit-elle.

— Allô, répondit une voix sèche.

Il y a de nombreuses façons de dire allô. Certains le font avec une pointe d'interrogation, d'autres d'un ton inquiet, d'autres encore sur le mode agressif dans l'espoir de dissimuler leur propre indécision. Mais le « allô » qu'elle venait d'entendre était celui d'un homme tout à fait rationnel avec une parfaite maîtrise de soi et de tout ce qui le concernait.

— Vous ne me connaissez pas, continua la voix, mais j'ai des renseignements concernant la mort de votre père.

— Oui ?

— Dans la presse on a voulu faire croire à une mort naturelle. Ce qui n'est évidemment pas le cas. Le décès de votre père est l'œuvre de Blake Cordur.

Holly Broon éclata de rire.

— C'est tout à fait ridicule.

Elle le connaissait, maintenant, le Cordur.

— Il n'oserait pas. Il lui faudrait sept mois de réunions de comité pour prendre une décision pareille !

— Je ne veux pas dire, mademoiselle Broon, qu'il ait lui-même procédé à l'exécution de... du projet. Il en a donné l'ordre.

— Comment savez-vous ça ?

— Je sais beaucoup de choses sur M. Cordur. N'est-il pas quasiment le dauphin de votre père ? N'est-ce pas une motivation suffisante ?

Holly Broon réfléchit un instant.

— Oui. Je suppose que c'est possible. Mais si Cordur ne l'a pas fait lui-même, qui l'a fait ?

La voix n'hésita qu'une fraction de seconde.

— Il a sans doute engagé quelqu'un pour le faire, mademoiselle Broon. J'ai voulu vous avertir pour vous permettre d'agir en conséquence et... également vous protéger.

— Je vous en remercie, répondit Holly Broon. Puis elle ajouta en

plaisantant : vous êtes sûr que vous ne voulez pas me dire qui vous êtes ?

— Ce n'est pas important. Savez-vous ce que Cordur a en tête ?

— Oui, je crois bien.

— C'est très dangereux. Il faut l'en empêcher.

— Le pensez-vous vraiment, docteur Smith ?

À peine avait-elle prononcé son nom qu'il raccrocha.

Holly Broon éclata de rire.

C'était probablement une bêtise, mais elle n'avait pu y résister. Son rire s'arrêta aussi brutalement qu'il avait commencé.

Elle était pratiquement sûre que Smith lui avait dit la vérité. Elle-même avait eu des doutes en observant le comportement de Cordur. Il avait ordonné le meurtre de son père en pensant qu'il deviendrait immédiatement président d'I.D.C. Et elle lui avait plutôt facilité les choses...

Maintenant il fallait prendre une décision. Allait-elle l'arrêter ou le laisserait-elle devenir président d'I.D.C. pour se venger par la suite ?

Elle pesa le pour et le contre un instant, son esprit braqué sur une question angoissante. Pouvait-elle encore l'empêcher ? Ne disposait-il pas de ressources dont elle ne soupçonnait même pas l'étendue et qui lui garantiraient la présidence d'I.D.C., avec ou sans elle ? Elle savait ce qu'elle allait faire. Blake Cordur devait être arrêté. Il n'y avait pas de choix.

*

* *

Dans la rue, devant une cabine téléphonique, en Pennsylvanie, le Dr Harold Smith se sentait plutôt insatisfait.

Il venait de raconter à la fille de T.L. Broon que Cordur était mouillé dans le meurtre de son père, et elle avait deviné qui il était. Ce qui signifiait qu'elle avait au moins une vague idée de ce que trafiquait Cordur. Peut-être était-elle même dans le coup dès le début ?

Peu probable.

Il est difficile d'imaginer qu'une fille organise allégrement l'assassinat de son propre père. En fait, elle l'avait sûrement compris après.

Smith souhaitait qu'elle mène la vie dure à Cordur pour détourner

un peu son attention. Le disperser.

Mais autre chose l'ennuyait : Holly Broon ne connaissait peut-être pas grand-chose aux agissements de Cordur, mais elle savait quelque chose et c'était déjà trop. Elle devrait également mourir.

« C'est franchement dommage, songea-t-il, elle a une voix intelligente. »

CHAPITRE XVI

— Il est complètement dingue ! s'exclama Remo à l'attention de Chiun.

Debout dans leur chambre d'hôtel, à White Plains, il fixait d'un air incrédule le téléphone qu'il tenait à la main comme s'il espérait y trouver une explication à l'éternelle énigme : la cruauté de l'homme envers l'homme.

— Tu fais allusion à ton M. Ordure ?

— Oui, affirma Remo décidé, une bonne fois pour toutes, à laisser Chiun appeler Cordur comme il le voulait. Je viens de l'appeler et savez-vous ce que j'ai eu ?

— Une migraine. Cela va te permettre de nouveau de rouspéter, suggéra le maître qui sans attendre de réponse se remit à ses travaux d'écriture.

Remo décida d'être magnanime et d'ignorer la remarque insidieuse.

— Je suis tombé sur le standard. Vous vous rendez compte ! Incroyable ! Un standard ! L'espèce de con veut que je lui parle sur une ligne ouverte !

Remo était hors de lui. Chiun, légèrement amusé, sourit en levant les yeux sur son élève.

— Il est difficile, n'est-il pas vrai, de servir un nouvel empereur ? Quand tu mûriras tu le comprendras.

— De toute façon il va me rappeler sur une ligne privée.

— Je suis content pour toi, Remo, répliqua Chiun qui n'avait pas l'air particulièrement heureux, que tu aies obtenu satisfaction.

Remo reposa le combiné et demanda :

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Il est bon pour toi de savourer les petites victoires qui se présentent. Faire en sorte que M. Ordure te rappelle, c'est merveilleux. Ne pas être obligé de porter ce ridicule insigne en plastique quand tu vas le voir est également un accomplissement. C'est merveilleux. C'est du moins ce que tu devrais penser, car M. Ordure veillera à ce que ton plaisir s'arrête là.

— Ce qui veut dire ?

— Que tu es un assassin qui a reçu les secrets de Sinanju. Mais M. Ordure ne se rend pas compte que cela fait de toi un être spécial, ou le ferait si tu étais meilleur élève. Non. Pour lui tu n'es qu'un parmi ses autres griffonneurs. Il t'expédie pour retrouver quelqu'un, alors que ce n'est pas ce que tu devrais faire. Un de ces jours, s'il pense que tu n'as rien à faire, il est capable de te faire vider les corbeilles à papier. C'est un insensé. Et toi, tu l'es encore plus que lui en acceptant de le servir. Dieu merci, j'ai presque terminé mon histoire du Dr Smith et de sa folie. Au moins aux yeux de l'histoire, Sinanju ne sera pas impliqué dans cette hystérie collective.

Le téléphone retentit et Remo le décrocha avec violence.

*

* *

— Venez me voir dans mon bureau, ordonna la voix de Cordur. Qui vous a autorisé à quitter le sanatorium ?

— Moi-même, répliqua Remo. C'était vraiment trop stupide de traîner là-bas. J'étais bien trop visible.

— Dorénavant, vous m'en demanderez la permission.

— Comme vous voulez.

— Soyez là dans une demi-heure.

Remo grogna et raccrocha.

— N'oublie pas de mettre ton petit insigne en plastique, fit Chiun.

Devant le sanatorium, Remo escalada le mur, traversa les pelouses, puis grimpa le long de la façade du bâtiment administratif pour pénétrer dans le bureau de Cordur par la fenêtre.

Ce dernier n'était pas seul. Assise en face de lui, Remo découvrit une superbe brune à la poitrine agressive. Celle-là même qu'il avait vue dans la maison Broon. Elle portait une robe qui ne parvenait pas à cacher ses formes explosives. Remo, en tout cas, la jugeait quelconque et superflue.

C'est en franchissant la fenêtre, juste avant de toucher le sol, que Remo vit la visiteuse. Il replia ses jambes, fit pivoter son corps, atterrissant sans bruit. Du même élan, il effectua une roue magnifique et se trouva debout.

Cordur le vit faire. La jeune femme, alertée par l'expression de stupeur sur le visage de son vis-à-vis, suivit son regard. Devant la fenêtre ouverte Remo demeurerait immobile. Il se sentait vaguement ridicule.

— Salut les copains ! lança-t-il. Puis-je vous servir quelque chose à boire ? Scotch ? Vodka ?

— Qui est ce fou ? interrogea Holly Broon.

— Ce n'est rien, Holly, il travaille pour nous, répondit Cordur qui se leva et se dirigea vers Remo. Dites donc, la porte aurait aussi bien fait l'affaire.

— À chaque fois j'oublie, fit Remo.

— Holly, je vous présente Remo. Voici M^{lle} Broon. Vous avez certainement appris la mort récente de son père ?

C'était finement joué, mais Holly ne fut pas dupe. Dès qu'elle entendit les premières paroles de Cordur, elle sut que Remo était le meurtrier de son père.

— Je suis au courant, répondit Remo. Mes condoléances, mademoiselle Broon.

— Ni fleurs ni couronnes, répliqua-t-elle.

— Euh ! oui, fit Cordur. Sortons un instant, Remo, j'ai à vous parler.

Il prit Remo par le coude et le mena dans une petite pièce contiguë qui comportait un bureau à dessus plastifié et deux chaises pliantes. Cordur referma bien la porte derrière eux.

— Il faut vous occuper de Smith tout de suite, attaqua-t-il.

— Pourquoi ?

— Il vient de tuer un homme.

— Ah ! Qui ?

Cordur s'éclaircit la voix.

— Quelqu'un qui l'avait retrouvé à la sortie de Pittsburgh. Smith l'a écrasé avec sa voiture.

— Qui était-ce ?

— Qu'est-ce que ça peut faire ?

— En effet, fit Remo.

— C'était un truand.

— Un mec pareil n'a pas à s'occuper de Smith, protesta Remo indigné.

— Si vous voulez savoir, mais je ne vois vraiment pas en quoi cela vous concerne, j'ai mis plusieurs personnes sur les traces de Smith.

— Ah, c'est parfait ! fit Remo dégouté. Parfait ! J'en avais vraiment pas besoin ! Ces imbéciles vont faire un de ces bordels ! Je vais vous dire, Cordur, Smith ne s'y serait jamais pris comme ça !

— Qu'aurait-il fait ? demanda Cordur qui avait l'air franchement intéressé.

— Il m'aurait désigné la cible. S'il le savait, il m'aurait indiqué où elle se trouve. Puis il m'aurait foutu la paix et laissé faire tranquillement.

— C'est exactement ce que j'ai maintenant l'intention de faire. Remo, terminez votre mission.

— Que c'est drôle, fit Remo. Savez-vous où est Smith ?

— Non.

— Alors, laissez-moi vous dire quelque chose : Vous ne ferez pas de vieux os ici.

Cordur eut un petit sourire pincé.

— Je risque de vous survivre.

— Peut-être, mais comptez pas trop dessus ? De toute façon vous vivrez certainement plus longtemps que tous ceux qui vont se mettre en travers de mon chemin. Je ne veux pas d'une bande d'abrutis poursuivant Smith à travers le pays.

— Je pensais qu'ils le retrouveraient plus vite que vous. C'est tout.

— Laissez-moi faire et ne vous en mêlez plus. Vous avez déjà fait assez de bêtises comme ça.

— Comme vous voulez, consentit Cordur.

Remo haussa les épaules. Cordur ouvrit une porte.

— Cela vous mènera directement au couloir extérieur. Si le personnel du bureau vous intimide vous n'avez qu'à passer par là. Avez-vous votre badge pour la grille d'entrée ?

— Il est là, fit Remo tapotant sa poche de chemise vide.

— Parfait, mettez-le, que les gardes ne vous arrêtent pas.

— Vous avez raison, je n'aime pas du tout être accosté par des

gardes.

Remo avança vers la porte. Cordur ramassa un journal qui traînait par terre et le tendit à Remo.

— Il y a une poubelle juste derrière la porte, jetez-le dedans, s'il vous plaît.

— Oui, bwana. Je peux partir maintenant, bwana ? demanda Remo en prenant le journal.

— Oui, et restez en contact.

Il referma la porte derrière Remo. Chiun avait entièrement raison. D'ici peu, ce malade lui ferait vider les poubelles.

Les mains de Remo se déplacèrent comme des couteaux ultrarapides sur le journal. Les morceaux voltigèrent en tous sens jusqu'à ce qu'ils soient réduits en poudre. Voilà pour le recyclage et la formation permanente.

Remo descendit les escaliers et déboucha dans le soleil. Il se dirigea droit vers le mur. La barbe ! Que Cordur aille se faire foutre avec ses grilles et ses gardes. Il en avait par-dessus la tête, Remo. Qu'ils aillent tous se faire foutre, Cordur inclus !

Ce dernier était retourné à son bureau.

— Désolé de cette interruption, Holly. Où en étions-nous ?

— Qui est-ce ? demanda Holly.

— Un tueur à gages. Nouvelle acquisition, en prime avec le sanatorium, fit Cordur essayant de sourire pour détendre l'atmosphère.

— Il arrive toujours par les fenêtres ?

— Il est du genre excentrique. Mais nous n'allons pas le garder très longtemps.

« Non, pensa Holly, juste suffisamment pour qu'il exécute les quelques meurtres que tu as prévus. » Mais elle se contenta d'approuver.

— Je trouve que c'est une bonne idée. Il m'a l'air instable et agit plutôt comme un déséquilibré. Quel est son nom, au fait ?

— Remo. Mais je suis sûr que vous n'êtes pas venue ici pour me parler de lui.

— Non, en effet. Je venais vous entretenir de la réunion du comité de direction. Je pense qu'il faut la reporter.

Le visage de Cordur s'allongea.

— Reporter ? Mais pourquoi donc ?

— L'enterrement de mon père a eu lieu hier, seulement. J'ai longuement réfléchi et je crains que cette hâte à élire un nouveau président soit très mal interprétée. Je propose d'attendre quelques jours.

— Mais...

— Oh ! pas très longtemps. Une semaine ou deux, précisa-t-elle.

Cordur ramassa son stylo et se mit à le tripoter nerveusement, à deux mains, comme s'il s'agissait d'un morceau de pâte à modeler.

Il regarda Holly Broon qui lui souriait innocemment.

— Si vous pensez que c'est mieux ainsi... Qu'en disent les membres du comité ?

— Je ne leur en ai pas encore parlé, répondit-elle. Mais je suis persuadée qu'ils seront de mon avis. Vous les connaissez. Un ramassis de mollusques.

Cordur approuva de la tête.

— Comme vous voudrez. Mais fixons d'ores et déjà une date pour la réunion.

— Ce n'est pas pressé, répliqua Holly Broon qui se leva brusquement. Nous verrons cela dans quelques jours. Au revoir, ajouta-t-elle en sortant, laissant pantois le presque président d'I.D.C. dont la déception se lisait sans peine sur son visage.

*

* *

— Voilà, ça y est, Chiun, fit Remo. Il m'a ordonné d'éliminer Smith.

— Que vas-tu faire ?

— Que ferait Smith si c'était lui qui avait reçu cet ordre ?

— S'il était sain d'esprit, il l'assassinerait.

— Alors ?

Chiun fit exploser un chapelet d'injures en coréen, puis siffla entre ses dents en anglais pour que Remo comprenne :

— Ce n'est qu'un empereur et ils n'ont jamais été honorés pour leur bon sens ou leur sagesse. Mais toi, qui est un élève de Sinanju, presque un membre de la maison, tu devrais le savoir mieux que ça. Se retourner contre son empereur est impensable !

— Chiun, vous n'y comprenez rien. Smith n'est pas mon

empereur. Mon empereur, c'est le gouvernement et les ordres que me donne Cordur viennent de ce gouvernement.

— Il ne nous reste plus qu'à plaindre profondément ce gouvernement qui est le tien. Va, va tuer Smith !

— D'accord, d'accord. On vient de me confier une mission : éliminer Smith. C'est exactement ce que je vais faire. Voilà, c'est tout. Le sujet est clos.

— Où vas-tu le trouver ?

— Je n'en sais rien.

— Ne t'en fais pas.

— Ah bon ?

— Non. Smith te fera savoir où il se trouve.

— Comment le savez-vous ?

— Parce qu'il n'est que fou alors que toi tu es insensé et que moi je suis le maître de Sinanju.

Chiun refusa de prolonger cette conversation stérile et se replongea dans la rédaction de son histoire.

*

* *

Pour l'instant Smith était le cadet des soucis de Cordur. La nouvelle que venait de lui annoncer Holly Broon l'avait secoué. Elle remettait la convocation du comité directeur d'I.D.C. Il se demandait si elle se doutait ou savait qu'il avait trempé dans le meurtre de son père. Si oui, elle essaierait sans doute de l'empêcher d'accéder à la présidence du groupe. Il aurait alors un sérieux problème sur les bras. Son nom et son appui lui étaient indispensables pour emporter la nomination. À moins que...

Cordur s'amusa avec le stylo posé sur son bureau pendant un long moment, puis se mit subitement au travail sur un programme d'ordinateur. Pour la première fois depuis le départ de Remo, il songea à Smith en espérant que la programmation de CURE soit aussi complète qu'elle en avait l'air.

Il ne fut pas déçu.

Une heure plus tard, Cordur put regarder défiler les rapports concernant les neuf hommes qui composaient le comité de direction d'I.D.C. En voyant s'inscrire le premier il sourit, lorsque la machine cracha le dernier il riait aux éclats, à la limite de l'hystérie.

Toute une ribambelle de faits et de preuves : fausses déclarations d'impôts, élaborations illégales de sociétés, filles avortées, garçons munis de casiers judiciaires, femmes bourrées de manies...

Il pouvait garantir, sans le moindre doute, que chaque homme composant le comité voterait pour lui sans hésitation.

C'en était fait de Holly Broon. Il la laisserait croire qu'elle l'avait arrêté dans son ascension, mais lorsque la réunion aurait lieu, c'est bien lui qui serait nommé à la présidence. Quelle idiote d'avoir cru qu'elle pourrait l'évincer comme un homme sans ressources.

Cordur rassembla les feuillets de l'ordinateur et les glissa dans un tiroir de son bureau. Pas la peine de les laisser traîner. On n'était jamais assez prudent et ce n'était pas le moment de commettre une bétise.

Mais, dans sa joie, Blake Cordur avait commis une grosse erreur. Il n'avait pas remarqué que le rapport de chaque membre comportait un supplément d'informations daté du jour même.

*

* *

Après sa conversation avec Holly Broon, Smith avait compris que Cordur visait la présidence d'I.D.C. Or si Holly Broon prêtait foi aux révélations qu'il venait de lui faire, elle essaierait de contrecarrer Cordur. Celui-ci n'aurait pas d'autres solutions que de s'attaquer directement aux membres du comité.

Smith avait donc recherché les noms des neuf membres dans un annuaire professionnel. Puis, armé de son distributeur de monnaie portatif, il avait passé différents coups de fil de chacune des cabines téléphoniques d'un supermarché.

Il appela successivement une journaliste de Des Moines, un capitaine de police à Jersey City, le directeur d'une antenne fédérale dans la banlieue de Philadelphie, un inspecteur des Postes et Télécommunications en Californie. Il contacta ainsi à travers le pays une série d'individus, tous très différents les uns des autres, dont le dénominateur commun était, sans qu'ils le sachent, leur collaboration à CURE.

C'étaient tous des bavards, des « bavards professionnels ». Leur « bavardage » était souvent grassement récompensé. Ils étaient, bien sûr, membres du réseau de Smith. Mais cette fois-ci ce fut différent.

Sous un nom d'emprunt, Smith leur fournissait des faux renseignements. Il avait échafaudé une série de mensonges sur les

neuf hommes d'I.D.C. qu'il transmet à ses interlocuteurs sachant que ces derniers se chargeraient de les communiquer aux ordinateurs. Smith voulait que Cordur pêche par excès de confiance.

Ces appels occupèrent la majeure partie de sa journée. Après avoir terminé, il lui restait encore une chose à régler. Il glissa un *dime* (5) dans l'appareil, composa un numéro et attendit que l'opératrice lui indique le montant de la communication.

— Un dollar soixante pour trois minutes, dit-elle.

— Voilà, mademoiselle, répondit Smith en glissant six *quarters* (6) dans l'appareil, sans oublier de récupérer sa première pièce.

Il n'avait presque plus de *quarters* et devait penser à se réapprovisionner.

— Merci, fit la standardiste.

— De rien.

L'instant d'après, Smith entendait une sonnerie.

— Allô ? fit une voix féminine en décrochant.

— Allô, chérie, c'est Harold.

— Harold, mais où donc es-tu passé ?

— En voyage d'affaires, ma chérie. Mais je vais bien. Et toi, comment vas-tu ?

— Très bien, mon chéri. Vickie également. Quand rentres-tu à la maison ?

— Bientôt, ma chérie. Très bientôt. Écoute-moi bien, ceci est important, as-tu un crayon ?

— Oui, sous la main.

— Parfait. Un homme va venir te voir à mon sujet. Tu lui diras ceci : qu'il aille à *l'Hôtel Lafayette* à Washington, et qu'il y prenne une chambre sous le nom de J. Walker. Je le contacterai là. As-tu bien noté ?

— *Hôtel Lafayette* Washington D.C. Une chambre sous le nom de J. Walker. Tu le contacteras.

— C'est parfait, chérie.

— Au fait, Harold, comment s'appelle cet homme qui doit venir ?

— Remo.

— Quel drôle de nom !

5 Pièce de dix *cents*.

6 Pièce de vingt-cinq *cents*.

CHAPITRE XVII

— Remo ? demanda la voix féminine.

— Oui, qui est à l'appareil ?

— Holly Broon. Nous nous sommes rencontrés aujourd'hui dans le bureau de Cordur.

— Ah ! oui, en effet, dit Remo. Qui vous a communiqué mon numéro ?

— J'ai appelé au standard du sanatorium. Ce sont eux qui m'ont dit où vous joindre.

— Parfait, fit Remo. De mieux en mieux ! Pendant une minute j'ai cru que quelqu'un s'amusait à distribuer mon numéro au hasard, mais puisqu'il s'agit du standard de Folcroft, il n'y a rien à redire.

— J'aimerais bien vous voir ce soir. Est-ce possible ?

— Bien sûr. Où et quand ?

— Chez moi dans quarante minutes. J'habite Darien, précisa-t-elle en lui communiquant l'adresse exacte et le meilleur chemin pour s'y rendre.

— J'y serai, assura Remo, puis il se tourna vers Chiun : Savez-vous comment elle a eu notre numéro de téléphone ?

— M. Ordure a passé une publicité dans un journal, suggéra Chiun sans lever les yeux de son parchemin où il continuait à écrire.

— Non, mais il aurait pu. Ça n'aurait rien changé.

— Laisse-lui le temps. Tu verras, il finira bien par le faire. Si tu vis assez longtemps pour ça.

— Oh ! si lui en a le temps, répliqua Remo. Il faut que je sorte.

— Va, fit Chiun. Je suis arrivé à un passage critique de mon récit sur Smith, l'empereur fou.

Lorsque Remo arrêta sa voiture devant le perron de la maison familiale des Broon, un maître d'hôtel l'attendait.

— Monsieur Rémo ? demanda-t-il.

Remo fit oui de la tête.

— Par ici, monsieur, s'il vous plaît.

C'est fantastique d'être une célébrité, pensa Remo. Encore deux semaines avec Cordur, et tout le pays me connaîtra. Je serai plus populaire que Sinatra et plus mort que Martin Luther King.

Le maître d'hôtel lui fit gravir un immense escalier jusqu'au premier étage où il poussa une porte, fit un pas de côté et laissa entrer Remo dans un salon. Il referma la porte derrière lui.

Remo, regardant autour de lui, constata que c'était probablement le premier salon depuis dix ans où il entraît en y étant convié. Il s'était habitué à forcer des portes ou des fenêtres. Mais voilà que, pour une fois, il était un invité et non un tueur en mission. C'était un sentiment exaltant que d'être comme tout le monde. Il s'installa confortablement dans un fauteuil, savourant l'instant, attendant Holly Broon.

Une porte donnant sur une pièce voisine s'ouvrit et Holly Broon, drapée dans un fourreau de soie parme, fit son apparition. Elle tenait un pistolet à la main.

Remo le vit bien mais prêta plus d'attention à la longue silhouette si bien dessinée par l'étoffe ajustée. Les ombres, dues à l'éclairage un peu vieux jeu des appliques, rehaussaient le côté sensuel.

— Monsieur Remo, fit-elle.

Remo se leva.

— Vous accueillez toujours vos invités comme ça ? demanda-t-il.

— Seulement ceux que je vais tuer.

— Tuez-moi de gentillesse. C'est mon point faible.

— Le seul ?

Remo approuva de la tête.

Holly Broon s'avança dans la pièce. L'expérience avait rendu Remo très prudent devant les femmes armées.

Avec les hommes c'est plus facile. Les événements se déroulent selon un processus logique, la tension monte régulièrement jusqu'au point culminant : le moment où ils tirent. Pour un homme extrêmement attentif, il est parfaitement possible de suivre cette évolution et d'agir au bon moment. Avec les femmes c'est bien différent. Elles peuvent appuyer sur la détente à n'importe quel moment car leur cerveau et leurs émotions ne respectent pas le

schéma normal. Il leur arrive de tirer parce qu'elles pensent qu'il va pleuvoir ou parce qu'au contraire elles pensent qu'il ne va pas pleuvoir ou parce qu'elles se souviennent subitement d'une tache de graisse sur la robe de tulle vert dans le placard. N'importe quoi peut servir de détonateur. Remo la surveillait donc attentivement. Il agirait comme si elle n'était pas armée. Il garderait son calme à tout prix. C'était la meilleure attitude.

Holly Broon hurla :

— Espèce de salopard !

Et appuya sur la détente.

Remo avait eu le temps de voir ses jointures se contracter. Sans élan, il bascula en arrière, au-dessus d'un grand fauteuil et atterrit sur la nuque et les épaules.

La pièce s'emplit du bruit de la détonation. Remo entendit la fenêtre, derrière lui, se briser sous l'impact de la balle qui alla se perdre dans les collines verdoyantes du Connecticut.

— Ordure ! rehurla Holly. Pourquoi avez-vous tué mon père ?

Remo entendit le bruit précipité de ses pas sur la moquette. Elle se dirigeait vers lui tenant probablement le revolver devant elle. Il se leva. Lorsqu'elle arriva à sa hauteur elle voulut de nouveau tirer, mais rien ne se produisit. Le revolver n'était plus dans sa main mais dans celle de Remo qui le lui avait arraché à une telle vitesse qu'elle ne s'en était même pas rendu compte.

Remo examina l'arme comme s'il s'agissait d'un animal particulièrement intéressant, puis la jeta négligemment derrière lui. Il entoura les épaules de la jeune femme d'un bras protecteur et lui dit :

— Allons, allons. Là, là. Racontez-moi tout.

Il la calmerait jusqu'à ce qu'il sache comment elle avait appris tout ça.

Holly Broon serra les poings et le frappa à l'estomac.

— Ouiouhh ! grogna Remo.

Elle se libéra violemment et plongea pour récupérer son arme, son fourreau parme lui remontant jusqu'aux hanches. Sa main touchait presque au but lorsque Remo s'écrasa au sol à côté d'elle.

Cette fois, il lança l'arme sous un large coffre en acajou.

— Allons, du calme. De quoi s'agit-il ?

Elle fondit en larmes dans ses bras.

— Vous avez tué mon père.

— Qui vous a raconté ça ?

— Le Dr Smith.

— Quand lui avez-vous parlé ?

— Il m'a appelée ce matin. Est-ce vrai ?

— Voyons, ai-je l'air d'un assassin ?

— Alors, c'est Cordur qui l'a fait, n'est-ce pas ?

Remo approuva de la tête. Comme pour se faire pardonner d'avoir menti à la pauvre fille, il lui fit l'amour. Il se demandait, se faisant, pourquoi Smith l'avait appelée. Il était vraiment stupide de croire que cela créerait des ennuis au nouveau directeur. Smith avait complètement perdu la tête puisqu'il n'hésitait pas à porter atteinte à CURE à travers Remo. Plus il y pensait, plus il était furieux. Il se promit de lui vider son sac dès qu'il le verrait. Il fut parcouru d'un frisson quand il se souvint que ce serait pour le tuer. Cela lui coupa le plaisir qu'il avait à faire jouir Holly Broon. Elle ne parut pas s'en rendre compte et continua à bouger et à grogner sous lui bien qu'il eût maintenant des difficultés à se concentrer.

— Oh ! Remo, fit-elle. Je suis tellement contente que ce ne soit pas toi.

— Moi aussi.

Il ne trouvait rien d'autre à dire.

Au bout d'un moment, il se releva, rajusta ses vêtements et la contempla. Elle était étendue sur la moquette, un sourire béat aux lèvres. Les femmes devraient toujours avoir l'air aussi heureux, songea-t-il. Ainsi, il y aurait beaucoup moins de violence dans le monde.

Il se détourna de ce charmant tableau et se dirigea vers la porte. Il la laisserait se reposer. Si elle souhaitait prendre sa revanche sur Cordur plus tard, qu'elle le fasse. C'était leur problème, pas le sien. Dieu merci !

Lorsque Remo posa sa main sur la poignée de la porte, le déclic d'un pistolet mit ses sens en alerte et il s'aplatit au sol. Une balle déchira le battant à l'endroit même où un dixième de seconde auparavant se trouvait sa tête. Remo ouvrit la porte et roula dans le couloir. Il se redressa et partit en courant. Le monde est fou, pensa-t-il. Tout le monde est fou !

Il était obnubilé par cette constatation jusqu'au moment où, en route vers son hôtel, à une trentaine de kilomètres de chez les Broon, il vit une pancarte indiquant *Folcroft Oak Golf Course*. Cela lui rappela une conversation avec Smith au cours de laquelle ce dernier lui avait raconté qu'il habitait au bout d'un *fairway*. Oui, Smith avait une famille. Une femme et une fille comme tout le monde (comme tout le

monde, sauf Remo). Peut-être l'épouse de Smith saurait-elle où était son mari ?

Roulant en bordure du terrain de golf, Remo comprit enfin le télégramme du docteur : *Quand irez-vous au but ?* Il devait chercher Smith chez lui.

Remo continua jusqu'à ce qu'il tombe sur une vieille maison de style Tudor avec un panneau sur la boîte aux lettres indiquant le nom des occupants : SMITH.

En temps normal il se serait faufilé à l'intérieur. Mais ce soir avait éveillé en lui un certain goût pour entrer calmement par la porte d'entrée. Il gara sa voiture devant la maison et sonna. Une femme grassouillette, entre deux âges, vêtue d'une robe bleu ciel, lui ouvrit.

— Je cherche le Dr Smith, expliqua Remo. Est-il à la maison ?

— Quel est votre nom ?

— Je m'appelle Remo.

— Je vous attendais. Harold a téléphoné et vous a laissé un message. Voyons, qu'était-ce ? Ah oui ! il a dit que vous deviez aller à Washington prendre une chambre à l'*Hôtel Lafayette* sous le nom de J. Walker et qu'il vous contactera là.

— A-t-il précisé quand je devais faire ça ?

— Oh non ! Il n'a rien précisé. Mais ça avait l'air important, alors je présume qu'il voulait que ce soit tout de suite.

— Je vois, fit Remo. Merci.

— Êtes-vous sûr d'avoir bien compris, monsieur Remo ? Si vous préférez je peux vous l'écrire ?

— Non, non. C'est très bien comme ça, madame Smith. Je m'en souviendrai.

Il s'était éloigné de quelques pas quand la femme de Smith l'appela.

— Monsieur Remo ?

— Oui ?

— Est-ce que mon Harold va bien ? Il n'est pas en difficulté, n'est-ce pas ?

— Pas que je sache.

— Ah bon ! fit-elle et son visage s'éclaira. Il était plutôt sec au téléphone. Travaillez-vous avec lui, monsieur Remo ?

— Je l'ai fait.

— Je suis contente. Ça me fait du bien de savoir ça, car vous avez l'air d'un gentil garçon. Voulez-vous prendre une tasse de café ?

— Non. Il vaut mieux que je parte.

— Lorsque vous verrez Harold, dites-lui que je pense bien à lui, lança M^{me} Smith.

Il se retourna et regarda la femme dans l'encadrement de la porte. Pendant un moment il se sentit jaloux de ce radin de Smith, et honteux de lui-même pour ce qu'il aurait à faire lorsqu'il le retrouverait.

CHAPITRE XVIII

— C'est terminé, annonça Chiun assis à côté de Remo dans l'avion à destination de Washington.

Remo lui jeta un regard d'incompréhension totale. Chiun haussa les épaules.

— Je te dis que c'est terminé, répéta-t-il.

Remo ne réagit pas. Chiun se pencha vers son élève et lui arracha les écouteurs qui diffusaient un concert en stéréo.

— Oui, petit père ? fit Remo se frottant les oreilles.

— Rien, répondit Chiun.

— Ce n'est quand même pas pour rien que vous m'avez arraché les oreilles.

— C'était sans importance.

— Bon, réveillez-moi quand on arrivera à Washington, demanda Remo en s'enfonçant dans son fauteuil et fermant les yeux.

Chiun fixa les yeux fermés de Remo.

— Tu dormiras très longtemps, siffla-t-il, avant que le maître de Sinanju ne t'adresse de nouveau la parole.

Remo ouvrit les yeux.

— Qu'est-ce qu'il y a, Chiun ?

— Mon histoire sur la dynastie Smith est achevée. Cela t'est bien égal. Malgré le fait qu'on y parle de toi. Ne veux-tu donc pas savoir ce que l'histoire dira de toi ? Non. Tu veux écouter du yéyé et dormir.

— Plus personne n'écoute du yéyé depuis longtemps.

— Peut-être, mais s'il restait une personne ce serait toi.

— Laissez-moi voir votre histoire.

— Je ne sais pas si je dois.

— Laissons tomber.

— Mais puisque tu insistes, répliqua Chiun. Et il lui tendit l'énorme rouleau.

Remo se redressa, déroula le parchemin et commença à déchiffrer la grande écriture pleine de fioritures de son maître.

L'EMPEREUR FOU DE CHIUN

Vers le milieu du vingtième siècle des Occidentaux, dans une autre contrée de l'autre côté de la mer, vivait un empereur nommé Smith, également connu sous le nom de « Dr Smith », titre de respect, mais peu le connaissaient et encore moins le respectaient.

Il y a plusieurs années, le maître vint dans cette contrée, appelée les États-Unis d'Amérique où il entra au service de ce Smith, empereur sans sagesse. Ce dernier, au lieu de faire preuve de loyauté et d'amitié envers le maître, le chargea d'apprendre aux babouins à jouer du violon.

Le maître travailla néanmoins avec dignité et honneur durant de nombreuses années faisant pour Smith tout ce qui était exigé de lui, sans jamais une parole de colère, de dépit, s'abstenant de prononcer d'interminables récriminations. (Ce qui pourtant était la détestable habitude des indigènes – et cela n'étonnait pas le maître, car ce peuple n'avait aucune culture et ne produisait rien de valable, exception faite de très belles histoires sur des personnes au cœur brisé qu'ils montraient dans une boîte à images qu'ils appelaient télévision)

Le maître demeura au service de Smith car à Sinanju les temps étaient durs et il fallait que l'or parvienne au village afin de subvenir aux besoins des malades, des jeunes et des vieux.

Parmi les nombreuses tâches dont s'acquitta le maître avec honneur, il y eut la formation d'un homme destiné à devenir son assistant, ce qui est une sorte de domestique. Le maître offrit de nombreux secrets à cet homme, sans les lui donner tous, car ce dernier n'était pas à même de les comprendre. Le maître lui en communiqua néanmoins suffisamment pour que l'homme puisse s'abriter de la pluie. Ce qui le transforma en un serviteur unique, à cette époque, dans le pays des États-Unis d'Amérique.

Smith ne fut pas un empereur foncièrement mauvais, car il respecta

scrupuleusement ses engagements, payant régulièrement le tribut qu'il devait au village de Sinanju, ce qui était normal.

Vers la fin de son règne, l'esprit de l'empereur s'obscurcissait. Cela n'échappa pas au très sage maître qui ne put en parler à personne dans cette contrée où tout le monde avait l'esprit obscur. Smith pouvait donc sombrer dans le délire sans que personne ne s'en aperçoive.

Le maître fit néanmoins de son mieux pour aider le malheureux empereur, lui enseignant la manière de rester au pouvoir et la manière de déjouer les ruses de l'ennemi. Hélas ! l'empereur ne voulut pas l'écouter.

C'est ainsi qu'un jour, le maître s'étant absenté pour une mission de la plus haute importance, Smith disparut de son palais. D'aucuns diront que le maître fut responsable de cette disparition et insisteront pour qu'on lui attribue un blâme pour cette raison.

Que tous ceux qui lisent ces mots rejettent cette accusation mensongère ! Le cœur du maître était emplí de soucis pour Smith. Mais puisque l'empereur guettait le maître, attendant qu'il soit loin du palais, pour laisser éclore sa folie, on ne peut en aucun cas l'en blâmer. N'est-il pas vrai ?

Quelques mots sur le pouvoir de Smith :

Bien qu'étant empereur et s'acquittant lui-même du tribut dû au maître de Sinanju, il avait été choisi par un autre homme. Celui-ci, un grand seigneur, avait été choisi à son tour par l'ensemble des indigènes à la suite d'un désastre national appelé élections.

Le grand seigneur désigna un nouvel empereur. Cet homme fut encore plus malade que son prédécesseur.

Le nouvel empereur, qui portait le nom d'Ordure, exigea de nombreux services du maître, la plupart étaient humiliants, et tous étaient stupides. Ces tâches répugnaient tant au maître qu'il les fit accomplir par son serviteur, dont le nom était Remo, et qui ne savait pas distinguer un cerveau malade d'un cerveau sain.

C'est donc le serviteur qui reçut l'ordre de détruire l'empereur Smith, et il se passa beaucoup de choses avant que la question fût résolue à la satisfaction de tout le monde.

Qu'il soit néanmoins dit – et toutes les personnes concernées furent unanimes à ce sujet – : le maître de Sinanju se couvrit une nouvelle fois de gloire et d'honneur. Le peuple de ce pays au-delà des mers apprit à connaître la sagesse et la droiture du maître et personne ne voulut le blâmer pour les agissements incompréhensibles de l'empereur quand il se trouvait lui-même à une grande distance du palais, en un endroit qu'à

l'époque on nommait Grosse-Pointe.

Saluons le maître de Sinanju.

Remo termina sa lecture et enrroula le parchemin.

— Alors ? interrogea Chiun.

— Personnellement, je donnerais une très bonne note.

— Ah ! C'est quoi une très bonne note ?

— Un 20 sur 20 pour le style et l'originalité de l'expression, entre 7 et 8 pour la compréhension du sujet traité, à peine 2 pour la calligraphie.

— C'était vraiment si bien que ça ?

— Oui, fit Remo. Très bien.

— Je suis content, affirma Chiun. Car il est important que le monde sache la vérité sur ce malheureux incident qu'est la folie de Smith.

— Vous n'avez plus à vous faire de souci à ce sujet. Toute l'histoire est maintenant consignée sur papier.

— Sur du parchemin. Je l'ai écrite pour les siècles à venir.

— Vous avez très bien fait.

— Merci, Remo. C'est très important.

Lorsque l'avion atterrit, ils prirent un taxi qui les déposa devant l'*Hôtel Lafayette* où ils s'enregistrèrent sous le nom de MM. J. Walker et Park.

Remo avait persuadé Chiun qu'ils ne passeraient qu'un jour à Washington et avait ainsi évité les habituelles sept malles-bateau du maître remplies de kimonos. Chiun s'était contenté d'un balluchon noué avec un foulard de soie qui contenait, affirmait-il, les choses essentielles pour son bien-être, dont naturellement, son fameux parchemin.

Une fois dans leur chambre, Remo alluma la télévision et ils s'installèrent sur la moquette. Avant même que l'image n'apparaisse sur l'écran, le téléphone sonna.

Remo se dirigea vers l'appareil.

La voix qui lui parlait était bien celle de Smith. Pendant quelques instants, Remo fut content d'entendre sa voix acide et sifflante et de savoir que son propriétaire était toujours vivant. Ce sentiment ne dura même pas jusqu'à la fin de la première phrase.

— J'étais sûr que vous dédaigneriez la navette, préférant voyager

en première.

— Qu'est-ce que vous faites ? Vous avez monté une agence de voyages ?

— Pas encore. Êtes-vous venu pour me tuer ?

— Ce sont mes ordres.

— Croyez-vous que je sois fou ?

— J'ai toujours pensé que vous n'étiez pas très normal.

— D'accord. D'ici une heure je serai dans la chambre 224 de l'hôtel *Windsor Park*. Pas loin de Pennsylvania Avenue. Il est maintenant neuf heures trente-six. Je vous y retrouve à dix heures trente-cinq.

— D'accord, Smitty.

Smith raccrocha. Remo était exaspéré, il n'avait même pas eu le temps de lui dire que sa femme avait demandé de ses nouvelles.

Il se tourna vers Chiun :

— C'était Smith.

Le Coréen se leva lentement, son large kimono foncé tournoyant autour de ses mollets.

— Et maintenant ? demanda-t-il.

— Je vais le retrouver.

— Et ?

— Faire ce que vous m'avez entraîné à faire.

Chiun secoua la tête.

— Tu ne devrais pas, dit-il. Tu as un contrat avec Smith. Qui est ce M. Ordure qui se permet de t'ordonner de rompre ce contrat ?

— Il est mon nouveau patron. Mon nouvel empereur.

— Il est empereur d'un royaume de fous. Je t'accompagne.

— Je n'y tiens pas beaucoup, Chiun.

— Je sais que tu ne le désires pas. C'est pour cela que je viens. Pour te protéger de ta propre stupidité. Un jour, tu raconteras ta version de l'histoire et je veux que tu puisses le faire avec autant d'objectivité et d'honnêteté que je l'ai fait moi-même afin que les hommes sachent que tu as fait ce qu'il y avait de mieux. Si je ne viens pas avec toi tu feras ce qui est stupide.

— Comment le savez-vous ?

— Parce que c'est ce que tu fais le mieux.

CHAPITRE XIX

La porte de la chambre 224 de l'hôtel *Windsor Park* n'était pas fermée à clef.

Remo la poussa et entra. Malgré le mépris qu'il vouait à Smith pour son côté radin, il ne l'avait jamais vraiment pris pour un insensé, aussi pénétra-t-il dans la pièce, attentif, sur ses gardes, au cas où ce dernier lui aurait tendu un guet-apens.

Chiun le suivit dans la chambre sombre. Remo distingua immédiatement un homme assis vers le fond sur sa droite.

— Fermez la porte, ordonna la voix de Smith. Le commutateur électrique est sur votre gauche.

Instinctivement, par dix ans d'habitude, Remo obéit. Il ferma d'abord la porte, puis alluma. Les deux lampes sur la commode illuminèrent la pièce.

Remo observa Smith, puis éclata de rire. Ce dernier, installé sur une chaise près du radiateur, avait les deux poignets pris dans des menottes d'où partait une chaîne qui était attachée à un tuyau de chauffage. Smith ne pouvait pas bouger. Entre ses mains, il tenait une corde solide. Elle serpentait jusqu'au mur en face de lui où elle passait par une poulie. De là, elle continuait vers un engin accroché au-dessus de la porte. Le montage avait l'air assez compliqué, mais Remo constata facilement que le système comprenait deux bâtons de dynamite.

Il se retourna vers Smith, un sourire de compliment aux lèvres.

— Pas mal, Smitty, dit-il. Du bon boulot. Qu'est-ce qui vous fait croire que ces cochonneries vont sauter ?

— Salut, Chiun, fit Smith, puis, pour Remo, il expliqua : Les explosifs furent ma spécialité durant la guerre. Ça marchera.

— Mais à quoi ça sert ? demanda Remo. Vous savez fort bien que

je pourrais vous tirer dessus, et vous tuer avant que vous n'ayez eu le temps de tirer sur la corde.

— Si vous étiez armé. Mais n'oubliez pas, Remo, que je sais quand même certaines choses sur vous, entre autres que vous ne portez jamais d'arme.

— Je peux vous tuer de mes mains.

— Vrai, concéda Smith. Mais le poids de mon corps s'il s'écroulait, entraînerait la corde et déclencherait les explosifs.

— En effet, reconnut Remo. Un point partout. Et maintenant ?

— Je tenais à vous parler, mais je veux être sûr que vous ne ferez rien de stupide ou d'impulsif.

— Comme vous tuer, par exemple ?

— Exactement. Je vous en prie, asseyez-vous sur le canapé.

Remo traversa la pièce et vint s'installer sur le canapé. Chiun resta près de la porte, examinant la dynamite.

— Voilà ce que je tenais à vous dire : Cordur est un imposteur. Il était vice-président d'I.D.C. Un soir il m'a drogué puis il a mis la main sur CURE. Sans la moindre autorisation. C'est un homme extrêmement dangereux. Il risque de faire exploser le pays.

— Il m'a prédit que vous me parleriez à peu près comme ça. Et comment expliquez-vous la lettre ?

— J'ai écrit cette lettre il y a dix ans. Sous la torture, je lui en ai parlé.

— Il a également prévu cet argument.

— Mais enfin, Remo, est-ce que j'ai l'air fou ?

— En ce qui me concerne, Cordur et vous, vous êtes dingues tous les deux. Que me proposez-vous ?

— Un seul homme peut vous dire la vérité, affirma Smith. Je n'ai pas réussi à le joindre.

Remo approuva de la tête, il savait de qui Smith parlait.

— Contactez-le, lui vous dira la vérité.

Remo approuva de nouveau.

— Voilà ce que je veux que vous fassiez. Allez le voir et posez-lui la question. Et lorsqu'il vous aura confirmé que c'est moi qui suis encore à la tête de CURE, nous irons foutre Cordur à la porte avant qu'il ne mette le pays en l'air.

Remo consulta Chiun qui lui fit un signe d'approbation. « Il se laisse avoir, songea Remo. Il est grand temps de mettre les choses au

point. »

— Ça suffit, Smitty, lança Remo. Vous savez très bien que dès qu'on aura tourné le dos vous allez vous sauver.

— C'est stupide, même de votre part, répliqua Smith. Pensez-vous vraiment que j'ai organisé cette petite réunion à Washington pour me défilier aussitôt ? Enfantillage. Mais j'avais prévu votre réaction. Sur le bras du canapé vous trouverez les clefs des menottes. Je ne peux pas m'échapper à moins que vous me libériez. Je serai là quand vous reviendrez.

— C'est tout à fait raisonnable, Remo, interrompit Chiun. Il sera là quand tu reviendras. Et tu sauras ce que tu dois faire. Les ordres contradictoires sont très nuisibles à la paix de l'âme.

— Et si je dis non ? demanda Remo.

— CURE disparaît et, avec elle, peut-être la nation, répliqua Smith. Je ne veux pas vivre dans un pays pareil. C'est comme ça. Vous non plus d'ailleurs, reprit Smith en levant les mains qui tenaient la corde.

Remo se mit debout, glissa les clefs dans sa poche et dit :

— D'accord. Je vais lui poser la question. Mais gare à vous si c'est lin attrape-nigaud.

— Soyez tranquille, Remo. Allez-y.

Remo s'avança vers la porte.

— D'accord, d'accord, on y va.

Il s'arrêta dans l'encadrement et, en se tournant vers Smith, ajouta :

— Au fait, votre femme m'a chargé de vous dire bien des choses de sa part.

— Merci, fit Smith.

*

* *

Après avoir tiré son dernier coup de feu en direction de Remo avec le petit Derringer qu'elle avait dissimulé dans sa robe, Holly Broon se leva.

Elle ne croyait pas du tout à l'innocence de Remo.

Pour elle, c'était clair, il avait tué son père sur les ordres de Cordur.

Elle se sentait délicieusement épuisée et languissante, conséquence de ses activités amoureuses. Mais la sensation céda rapidement la place devant la frustration d'avoir raté sa cible.

Elle alla retirer dans le coffre en acajou un revolver spécial des forces de police, puis décrocha le téléphone dans sa chambre. Elle composa un numéro et se laissa aller sur son lit pendant que la sonnerie retentissait.

— Allô, madame Cordur ? Puis-je parler à votre mari, s'il vous plaît ? Oh ! Dites-lui que c'est de la part de Holly.

Holly Broon n'avait pu résister au plaisir de faire comprendre à son interlocutrice qu'une intimité existait entre elle et son mari. C'est pour cette raison qu'elle avait donné son prénom. Pendant qu'elle attendait que Cordur vienne à l'appareil, elle rêva à Remo. Un spécimen rare, un lutteur et amant. Une combinaison très intéressante. Pouvait-on l'épargner ? Une grande compagnie comme I.D.C. avait certainement besoin de quelqu'un comme lui. D'ailleurs, pourquoi le limiter à I.D.C. ? Le pays saurait exploiter ses talents surtout si, comme elle l'espérait, c'était elle, un jour, qui dirigerait la nation.

— Ah ! Blake, comment allez-vous ? Bien merci. J'ai réfléchi. Nous pourrions peut-être, après tout, fixer la réunion du comité directeur à la date prévue, après-demain. Mais j'aimerais vous en parler. Oui, ce soir. Venez me chercher, on prendra un verre quelque part et on discutera. Dans quarante-cinq minutes ça sera parfait.

Elle choisit un tailleur étonnamment discret. Il avait deux larges poches où elle pouvait facilement dissimuler un revolver.

Cordur raccrocha et constata qu'il était en proie à des sentiments contradictoires. Il aurait dû être fou de joie et il ne l'était pas. Il s'était fait une joie de briser un à un les neuf membres du comité grâce aux renseignements qu'il avait obtenus. Il aurait beaucoup aimé les voir se décomposer et ramper à ses pieds.

Mais Cordur avait appris à saisir les victoires qui se présentaient. Holly Broon lui en apportait une, il ne la refuserait pas.

— Alors c'est Holly, maintenant ?

Cordur fut brutalement ramené à la réalité par le ton cassant de son épouse qui, debout derrière lui, tenait son éternel verre de Martini à la main.

— Oui, c'était Holly. Holly Broon. I.D.C. lui appartient.

— À sa voix on aurait plutôt cru que c'était toi qui lui appartenais !

— En effet, Teri. Elle possède tout et tout le monde dans I.D.C. Et bientôt je vais partager avec elle ce privilège.

— Restera-t-il quelque chose pour moi ?

Il la heurta en passant.

— Bien sûr. Suffisamment pour t'abreuver de gin et de vermouth. Va donc en prendre un autre verre. Pendant que tu y es, une douzaine même si tu veux !

Quarante-cinq minutes plus tard Cordur se garait devant le perron des Broon. Il allait sortir de sa voiture lorsque Holly apparut, vêtue d'un tailleur sombre, portant un grand sac à main. Il était content d'avoir opté pour une veste sport.

— Salut, Blake, fit-elle en montant dans la voiture.

— Hello, Holly. Où aimeriez-vous aller ?

— Je ne sais pas. Partons vers le nord. Nous avons une maison d'été sur les bords du détroit. Allons-y faire un tour.

Il leur fallut vingt-cinq minutes pour arriver à la résidence d'été des Broon qui était en réalité une gigantesque demeure. Les énormes baies vitrées se reflétaient dans les phares de la voiture. Cordur rêva que la maison était sertie de diamants. Bientôt toute sa vie serait sertie de diamants...

D'abord I.D.C., puis le pays. Et ensuite, peut-être le monde ? Il devait oser, oser grand. De qui était la formule ? Bob Kennedy ? Teddy Roosevelt ? C'était sans importance. Un jour il la ferait sienne.

Holly Broon était sortie de la voiture et passa devant les phares. Cordur éteignit ses lumières puis le moteur et la rejoignit sur l'allée de graviers.

— Avant de rentrer, allons donc faire un tour au bord de l'eau, proposa-t-elle.

— D'accord.

— C'est très beau à cette période de l'année.

Cordur grogna son acquiescement. La beauté lui était pratiquement indifférente et il était certain qu'il en allait de même pour Holly. Alors qu'y avait-il ? Une nouvelle tentative de séduction ? Peut-être, mais il n'y tenait pas particulièrement. Cela non plus n'avait pas le don de l'émouvoir.

Derrière la jeune femme, il descendit des larges marches en pierre qui menaient au bord de l'eau. La pelouse, amoureusement entretenue, ondulait jusqu'à la rive. Des meubles de jardin apparaissaient de-ci, de-là dans la nuit, des supports pour verres, en

fer, plantés dans la terre, oscillaient lentement dans le vent, reflétant les rayons de lune comme des flèches chromées.

Cordur tendit négligemment une main et toucha l'un des supports qu'il fit vibrer. Holly Broon lui tournait le dos et contemplait le détroit. Doucement, elle prit la parole :

— J'ai parlé avec votre Remo, ce soir. Il m'a dit que vous aviez donné l'ordre de tuer mon père.

— Remo a dit...

Cordur était soudain en alerte.

— Ne m'interrompez pas, coupa-t-elle. Il dit que vous lui avez ordonné de tuer mon père. Le Dr Smith m'a dit la même chose ce matin. Je voulais simplement que vous sachiez que je suis au courant.

Cordur était stupéfait. Elle l'avait donc appris. Comment allait-elle réagir ? Après tout, elle avait peut-être aussi souhaité la mort du vieux Broon. Cette idée le réconforta. Quand elle reprit, Cordur déterra un support-boisson et palpa la pointe acérée pleine de terre qu'il nettoya.

— Vous vouliez sa mort car vous saviez qu'il vous barrait l'accès au pouvoir. Je vous comprends très bien.

Sa voix monta d'un ton et Cordur fut de nouveau sur ses gardes.

— Je vous comprends si bien, poursuivit-elle. Je vais vous tuer à mon tour pour la même raison. Parce que, maintenant, c'est vous qui êtes sur mon chemin.

Sa main, crispée sur le revolver, avait jailli de sa poche et elle se retourna pour faire feu. Elle appuya sur la détente mais Cordur s'était accroupi et la balle siffla au-dessus de sa tête. Il plongea en avant, tenant le support en fer, tel une épée, et enfonça de toutes ses forces la pointe acérée dans le ventre de la jeune héritière.

Elle poussa un long hurlement déchirant et lâcha son arme. Blake Cordur se releva, récupéra le support mortel et la poignarda de nouveau, cette fois dans la poitrine. La jeune femme s'écroula lourdement à ses pieds, la tête dans l'eau.

— Salaud, siffla-t-elle.

Une vague se glissa dans sa bouche et la fit tousser. Ses cheveux, presque blancs dans les rayons de la lune, formaient une couronne flottante autour de son visage comme une toile d'araignée à la dérive. Ses yeux s'ouvrirent tout grands, exprimant une immense surprise, puis se refermèrent à jamais.

Cordur contempla la morte. « Ce qui est fait est fait », se dit-il. Remo devait également mourir, car il était le dernier lien qui le

rattachait à la mort de T.L. Broon.

Blake Cordur passa une bonne demi-heure sur les lieux, afin d'effacer méticuleusement toute trace de leur passage. Il nettoya l'arme du crime et, après avoir enlevé ses empreintes, la repiqua dans la terre à l'endroit exact où il l'avait prise.

Ensuite, il traîna le corps de la jeune femme vers une petite crique dissimulée sous des branches basses et cacha le cadavre entre deux rochers. Plus tard, il reviendrait le chercher pour s'en débarrasser convenablement.

Cordur reprit sa voiture et fonça directement à Folcroft. Il se mettrait tout de suite au travail sur les rapports concernant les neuf membres du comité de direction. Il devait maintenant s'assurer de leurs votes, Holly Broon ne pouvant plus parler en sa faveur.

Il sifflota. Deux problèmes réglés, Broon et sa fille. Restent plus que Smith et Remo.

*

* *

Smith attendit suffisamment pour être sûr que Remo et Chiun étaient bien partis, puis il tira sur la corde qui devait déclencher l'explosion. Elle se détacha facilement du mur où était fixée la dynamite. Smith l'avait attachée avec du simple papier collant.

Avec un sourire satisfait, il tendit les mains vers l'appui de la fenêtre où il prit un second jeu de clefs pour les menottes. Rapidement, il se libéra les mains.

« Bien, pensa-t-il. Remo est tombé dans le piège. » S'il réussit à se frayer un chemin jusqu'au seul homme qui puisse lui dire la vérité, lui, Smith, n'avait plus de souci à se faire.

Si, en revanche, Remo n'y arrivait pas, Smith aurait quand même quitté la chambre avant son retour. Il s'était débarrassé de Remo et pouvait retourner à Folcroft sans risquer de tomber sur lui. Il y avait une affaire urgente à régler avec Blake Cordur.

Avant de partir, il laissa un mot à l'attention de Remo :

« Suis retourné à Folcroft. Ne vous en faites pas pour la dynamite. C'était bidon. H.S. »

CHAPITRE XX

Le principal locataire de 1600 Pennsylvania Avenue, la Maison-Blanche, fut brutalement réveillé par une main plaquée sur sa bouche.

Dans le noir, une voix lui murmura à l'oreille :

— Ne criez pas et je retire ma main. Vous ne courez aucun danger.

L'homme fit oui de la tête et sentit la main relâcher sa pression. Il se tourna vers le lit à côté du sien. La respiration régulière et paisible de son épouse fut tout ce qui dérangeait le silence qui régnait dans la chambre.

— J'ai une question à vous poser, reprit l'intrus.

— De quelle agence êtes-vous ?

— Pas d'agence, monsieur. Une question, seulement.

— Je vous préviens. Cette pièce peut grouiller d'agents secrets en moins de vingt secondes.

— Ne comptez pas sur les quatre hommes dans le couloir. Ils viennent de piquer un somme. Écoutez-moi, je sais tout sur CURE, l'agence ultra-secrète. Je sais également que le Dr Smith la dirigeait pour vous. Ma question est la suivante : l'avez-vous relevé de ses fonctions pour nommer quelqu'un d'autre ?

L'homme, dans son lit, hésita. CURE était le secret le mieux gardé du pays. Personne n'y avait jamais fait la moindre allusion pendant les dix ans de son existence. Pas question d'être le premier à commettre ce faux pas.

— CURE, fit-il. Jamais entendu parler.

— S'il vous plaît, reprit la voix dans son oreille. Je travaille pour CURE. Il faut que je sache qui la dirige. Pour notre pays, c'est primordial.

L'homme dans son lit réfléchit un instant.

La voix de l'intrus siffla de nouveau :

— C'est toujours le Dr Smith ?

L'homme hésita, puis finalement murmura :

— Oui.

— Merci. On s'en va. Ça m'a fait plaisir de vous revoir.

Soudain, l'homme se souvint, qu'il y a plus d'un an, quelqu'un l'avait accosté dans un couloir et lui avait fredonné une comptine. Était-ce la même personne ? Cet individu tout à fait spécial, le bras exécuteur de CURE ?

Entendant son visiteur nocturne s'éloigner, il lança à mi-voix :

— Êtes-vous cette personne tout à fait spéciale ?

— C'est moi. Bonne nuit, monsieur le Président.

Le Président des États-Unis vit la porte s'ouvrir et la silhouette d'un homme sortir suivie de celle d'un petit vieillard avec une longue et mince barbe blanche qui semblait être vêtu d'un kimono. Le Président trouva la chose fort étrange. Plus il y pensait, plus il fut convaincu qu'il avait rêvé. Finalement, il referma les yeux et se rendormit avec l'espoir de retrouver son rêve interrompu. Il s'était vu en huissier distribuant des mandats d'amener contre des journalistes qui négligeaient de payer leurs consommations au bar.

Remo et Chiun traversèrent la Maison-Blanche plongée dans l'obscurité, et émergèrent sur un balcon du premier étage. Sans bruit, ils se laissèrent glisser le long de la façade et, peu après, ils se retrouvèrent devant la haute grille. Ils l'escaladèrent, atterrirent en douceur sur le trottoir, puis s'éloignèrent rapidement.

— C'est un monsieur très gentil, fit Chiun.

— Je ne sais pas si c'est mon genre.

— Je ne croirai plus jamais ce que disent les vilains reporters de la télévision à son sujet.

— Moi, je n'y ai jamais tellement cru.

— Mais pourquoi y a-t-il de vilains journalistes à la télévision ? Pourquoi ne passent-ils pas plutôt ces drames merveilleux ?

— Probablement parce qu'ils pensent que le public ne peut pas assimiler tant de beauté.

Chiun approuva de la tête.

— Tu as probablement raison. La beauté est une chose que beaucoup de gens ont du mal à supporter.

— Dépêchez-vous, Chiun, il faut libérer Smith.

— Es-tu content de ne pas l'avoir tué ?

— Oui. Pour vous dire la vérité, je le préfère à Cordur. Il va être fou de rage de nous avoir attendu si longtemps.

— Smith ne sera pas fâché.

— Pourquoi ?

— Il n'est plus là.

Remo haussa les épaules.

*

* *

— Il n'est pas là ! lança Remo. Chiun, il n'est plus là !

— Ça se voit.

— La dynamite était bidon.

— Bien sûr. Sinon pourquoi aurait-elle porté l'estampille de la Société des feux d'artifice de Hong Kong. Comme ça Smith pouvait être tout à fait tranquille, répondit le maître de Sinanju.

— Il est parti pour Folcroft.

— Normal. On y va de toute façon.

*

* *

Smith fonçait sur la route qui conduisait de Kennedy Airport à Folcroft à une vitesse qui ne lui était pas habituelle. Il avait rattrapé son avion pour New York d'extrême justesse. Remo et Chiun le suivaient certainement de près. Peut-être atterrissaient-ils à l'heure qu'il est.

Tant pis. Il arriverait à temps.

Devant lui, il aperçut une faible lumière filtrant à travers les vitres-espion de son bureau. Il ralentit en passant devant la grille d'entrée de Folcroft. Tiens, il y avait du nouveau. Des gardes en uniforme faisaient le guet. Il serait stupide de tenter une entrée en force. Smith roula donc encore un kilomètre, puis prit à sa gauche un chemin de terre qui s'arrêtait au bord de l'eau parmi les maisons de vacances serrées les unes contre les autres.

Smith éteignit ses lumières, arrêta son moteur et sortit de sa voiture. Après un instant, ses yeux s'accoutumèrent à l'obscurité et il

distingua ce qu'il cherchait : un petit bateau à rames équipé d'un moteur, amarré à un ponton.

Smith sourit. C'était presque comme au temps de la guerre. À cette époque, quand on volait le bien d'autrui en pleine nuit, on disait que c'était une *moonlight réquisition* (7). C'était exactement ce qu'il avait l'intention de faire ici même.

Il monta dans l'embarcation et se servit d'une rame comme pagaie pour s'éloigner du ponton. Quand il eut parcouru une distance d'une trentaine de mètres, il fit démarrer le moteur qui partit docilement avec une légère secousse. S'installant confortablement, il mit le cap sur le nord, en direction de Folcroft.

7 Réquisition au clair de lune.

CHAPITRE XXI

Blake Cordur prit les feuillets d'ordinateur dans le tiroir de son bureau où il les avait rangés. Il s'installa confortablement dans un fauteuil et relut avec attention les rapports sur les neuf membres du comité directeur d'I.D.C.

Mais il avait toutes les peines du monde à se concentrer. Ce n'est pas qu'il fût troublé par le merveilleux corps de Holly Broon qui maintenant reposait en paix, profondément enterrée près du rivage du détroit de Long Island.

Si son esprit vagabondait, c'est parce qu'il était sans cesse attiré vers le téléphone. Où était Remo ? Pourquoi n'avait-il pas appelé pour faire un rapport sur Smith ? Impossible de fixer ses yeux sur les papiers qu'il avait soigneusement étalés devant lui. Encore ce téléphone ! Pourquoi diable, Remo ne l'appelait-il pas ? Après tout, le standard était maintenant ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre : Remo n'aurait aucun problème pour le joindre. Qu'il appelle donc, bordel !

Excédé, Cordur pivota dans son fauteuil pour regarder le détroit de Long Island. Les lumières de son bureau, qui se reflétaient dans les vitres-espion, l'empêchaient de voir l'eau, mais de temps en temps, il apercevait au loin, des points lumineux tremblants. Sans doute un bateau qui passait au large.

Combien de fois Smith était-il resté assis exactement comme ça, sur ce fauteuil, dans l'attente d'un coup de fil ? Depuis combien d'années ? Dix ans d'attente d'un rapport, d'un appel. L'espace d'un bref instant, Cordur éprouva de la sympathie pour le vieux docteur. Il avait fait de l'excellent travail. Son élaboration du système d'ordinateurs était un véritable coup de maître. Smith avait également réussi à supporter la tension de ses responsabilités écrasantes, sa longévité en était la preuve. Dix ans à la tête de CURE n'était rien moins qu'une éternité.

Domage au fond que Smith ait vieilli. Mais c'était l'inexorable destin de chacun. La vieillesse n'est qu'une station sur le chemin de la mort. Smith avait déjà parcouru un bon bout du trajet sur ce chemin-là. Pourquoi Remo n'appelait-il pas ?

Smith ne se voyait pas du tout en route vers la mort. Il cheminait entre des rangées de casseroles et de poêles en acier inoxydable dans la cuisine au sous-sol du sanatorium, vers un ascenseur qui le conduirait à l'étage des bureaux.

— Docteur Smith ! s'exclama alors une femme à fort accent étranger. Quand êtes-vous rentré ?

Smith se retourna. Une petite matrone vêtue d'un uniforme bleu lui souriait.

— Ah ! bonsoir, Hildegard, répondit Smith sans s'arrêter. Je viens juste de rentrer.

— Vous avez passé de bonnes vacances ? demanda-t-elle.

C'était donc comme ça que Cordur avait expliqué son absence. Smith était très content. Cela justifierait sa soudaine réapparition.

— Très agréable, Hildie. J'ai vu du pays.

— Je suis rudement contente que vous soyez de retour. Car, je n'ai pas peur de vous le dire, ce M. Cordur, oh ! bien sûr, c'est un homme intelligent, mais il ne vous arrive pas à la cheville, docteur Smith.

Soudain, Smith eut faim.

— Hildie, auriez-vous un yaourt à la prune ?

— Plus personne n'en mange depuis votre départ et M. Cordur a donné l'ordre pour qu'on n'en achète plus. Il a dit que c'était du gaspillage.

Son sourire devint encore plus grand et elle ajouta :

— Mais j'en ai quand même acheté. Je les ai cachés dans le fond du grand réfrigérateur.

— Très bien, approuva Smith.

Pendant quelques secondes, il envisagea de retenir le prix des yaourts sur son salaire puisqu'elle avait désobéi aux ordres. Il finit néanmoins par rejeter cette idée.

— Versez-en un peu sur de la salade verte, s'il vous plaît.

— Je vous le monte dans votre bureau ?

— Oui.

— Tout de suite ?

— Non, répliqua Smith, pas tout de suite. Il consulta sa montre et précisa : dans dix-sept minutes.

— D'accord, docteur Smith, comptez sur moi, répondit-elle. Il faut peut-être accorder nos montres ? Comme dans les films d'espionnage.

Les lèvres minces de Smith esquissèrent un sourire.

— Ce n'est pas la peine. Ça ne ferait que nous embrouiller. N'est pas espion qui veut.

Sur ce, il s'engouffra dans l'ascenseur.

La porte de son bureau avait toujours émis un grincement plaintif. Blake Cordur avait trouvé cela parfaitement insupportable et s'était empressé de faire graisser les gonds. Comme cela se révélait insuffisant pour rendre la porte entièrement silencieuse, il fit changer les charnières.

Maintenant, elle ne faisait plus aucun bruit.

Sans le moindre avertissement, Blake Cordur entendit une voix dans son dos :

— Bonjour, Cordur.

Stupéfait, il fit pivoter son fauteuil. Sa surprise se transforma en horreur lorsqu'il découvrit Smith.

Il resta un moment absolument muet, incapable de prononcer un seul mot. Finalement, il bégaya :

— Comment... Smith... comment ?...

— Savoir comment n'est pas ce qu'il y a de plus important, maintenant, n'est-ce pas ? lâcha froidement Smith. Je suis là. Cela devrait vous préoccuper bien davantage.

Cordur se leva. La main de Smith glissa dans sa poche et ressortit munie d'un automatique calibre 45.

— Mince, alors ! fit Cordur. Une arme ! Ça m'étonne de vous !

— Habituellement, je n'en porte pas. Mais celle-ci est un cadeau. Celui d'un homme qui tenta de m'abattre dans un motel à Pittsburgh...

Smith agita son colt.

— Rasseyez-vous. Nous avons encore du temps. Il y a deux ou trois choses que je voudrais savoir.

— Vous croyez que je vais vous les dire ?

— Bien sûr, vous me les direz, répliqua Smith dont le regard

plongea dans celui de Cordur. Nous avons fait une étude fort intéressante à ce sujet. Elle montre que quarante-huit heures de torture constituent la limite absolue de résistance d'un homme. Vous parlerez.

Cordur grimaça. Il connaissait l'étude. Smith lui-même avait confirmé son exactitude.

— Que voulez-vous savoir ?

Il s'attendait à ce que Smith le questionne sur les modifications de l'organisation, sur le personnel, sur la programmation des ordinateurs. Au lieu de cela, le docteur demanda :

— Qu'avez-vous sorti de ce bureau ?

— Pardon ?

— Je vous demande si vous avez ramené des dossiers chez vous ?

— Non, répliqua honnêtement Cordur.

— Bon. Qui d'autre est au courant de la véritable vocation du sanatorium ? À part Broon, évidemment. Son secret repose dans sa tombe avec lui.

— Personne.

— Pas même sa fille ? insista Smith sur un ton qui montrait qu'il savait que Cordur mentait.

La main de Smith se crispait sur son arme.

— Je ne pensais pas à elle, expliqua Cordur hâtivement. Elle est morte.

— Vous ?

Cordur fit un faible signe de tête et s'empara de son stylo posé sur le bureau, le tritura nerveusement entre ses doigts.

— Je pense que c'est tout ce que nous voulions savoir, n'est-ce pas ? fit Smith.

— Comment avez-vous fait pour échapper à Remo ? demanda Cordur.

— La dernière fois que je l'ai vu, il partait se renseigner pour savoir qui est le véritable patron ici. À l'heure qu'il est, il doit savoir que vous êtes un imposteur.

Cordur fit une grimace, lâcha son stylo et se leva.

— Vous savez, peu importe ce qu'un autre peut lui dire. Cinq minutes avec lui et je lui ferai croire que la lune est un fromage.

Une voix lui répondit de la porte :

— Le seul fromage ici, c'est vous.

Smith se retourna, légèrement, juste assez pour voir Remo et Chiun sur le seuil, et juste assez pour permettre à Cordur de se pencher au-dessus de son bureau et lui arracher l'automatique.

— À nous deux, maintenant ! cria Cordur agitant le revolver. Avancez et fermez la porte.

Chiun et Remo s'exécutèrent. Smith demeura immobile à côté du bureau.

Cordur se tourna vers lui avec un sourire cruel :

— Je vous l'ai déjà dit, Smith, vous êtes bien trop vieux pour jouer à ce jeu. L'heure de la retraite a sonné. Pour tous les trois. Avec les honneurs de la guerre, évidemment.

— Encore une question académique, intervint Smith. M'avez-vous dit la vérité tout à l'heure ? Aucun dossier n'a franchi la porte de ce bureau ?

— C'est la vérité. Je n'ai pas besoin de prendre quoi que ce soit. Tout ce dont j'ai besoin se trouve ici, sur place. Absolument tout.

Smith hocha la tête.

Chiun s'écarta légèrement de Remo et celui-ci avançait vers la fenêtre. Cordur les suivait du regard, l'un après l'autre. Lorsqu'ils furent à un mètre cinquante d'écart il leur cria :

— Ça suffit vous deux, arrêtez !

— Monsieur Ordure ! appela Chiun.

Cordur regarda le vieil Oriental. À l'instant même où ses yeux se déplacèrent, Smith se pencha et saisit le stylo qui traînait sur le bureau. Il le cala bien entre ses doigts, leva la main droite et, d'un geste souple et précis, l'enfonça au centre de l'œil gauche de Cordur. Smith n'avait pas lâché le stylo, au contraire. Il appuya dessus jusqu'à ce que la pointe rencontre la paroi postérieure de la boîte crânienne.

Le menton de Cordur tomba sur sa poitrine. Il avait l'air d'un Martien avec le stylo planté dans son œil, comme une antenne invraisemblable.

Des sons inarticulés s'échappèrent de sa gorge. Cordur voulait dire quelque chose. Son colt tomba et heurta le bureau avec un bruit sourd.

— Je... je..., parvint-il à dire avant de s'effondrer sur son bureau.

Il resta un instant immobile comme s'il était gelé, puis il glissa lentement jusqu'au sol.

— Pas assez de souplesse dans le poignet, remarqua Remo.

Smith se tourna vers lui.

— C'est vrai, poursuivit Remo, je ne plaisante pas. Quand on veut faire ça, il faut donner un coup sec du poignet au dernier moment. Comme pour faire claquer un fouet. Un petit zeste supplémentaire.

Smith regarda Chiun.

— C'est pour lui apprendre ça que je vous paie ? demanda-t-il, appuyant sur le « ça » avec un profond mépris.

— Il n'est pas très bon élève, soupira Chiun. Mais il fait des progrès. Par exemple, pas un instant il n'a cru que vous étiez fou... Tout comme moi, ajouta rapidement le maître. Nous sommes heureux que vous soyez revenu. Nous pouvons enfin reprendre notre travail.

— Ah ? fit Remo. *Nous* n'avons jamais eu le moindre doute ? Montrez-lui donc le parchemin, Chiun. Faites-lui lire votre histoire.

Chiun lança un regard mauvais à Remo.

— Cela n'intéressera pas le bon docteur. D'ailleurs, ce n'est qu'un premier jet. Il faut le réécrire sérieusement.

— Dès que cela sera fait, reprit Remo, je vous envoie une photocopie.

— Je préférerais, répliqua Smith, que vous me débarrassiez de cette ordure. (Il désigna du doigt le cadavre de Cordur.) Emportez-le. Et partez sur-le-champ. Je croyais vous avoir donné l'ordre très strict vous interdisant de revenir ici.

— C'est que...

— Pas d'explications. Partez, c'est tout.

Remo contourna le bureau et hissa le corps sur son épaule. Il emboîta le pas à Chiun qui se dirigeait vers la porte.

Dans l'encadrement, Remo s'arrêta et se tourna vers Smith :

— Allez, fit Smith.

— Impossible, répondit Remo.

— Pourquoi ?

— Les gardes ne me laisseront pas passer. J'ai oublié mon badge.

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN

7, bd Romain-Rolland – Montrouge.

Usine de La Flèche, le 14-08-1979.

6541-5 N° d'Éditeur 10552 – 3^e trimestre 1979

Quatrième de couverture

— Il faut immédiatement abattre Smith, il est fou !

Tel fut le premier ordre que le jeune cadre dynamique, en fait le nouveau directeur de CURE, transmet à Remo Williams.

Le vieux Chiun, le meilleur assassin du monde, n'était pas très chaud. Smith, disait-il, avait été un bon empereur, payant cash et sans retard.

Pour Remo, c'était plus simple. Il avait été entraîné à obéir et à aimer son pays. Mais qui était ce nouveau directeur avec ses idées de gestion moderne ? N'était-ce pas lui qui allait précipiter le pays dans l'abîme ? Ou était-ce Smith avec sa folie ?

REMO WILLIAMS est l'arme secrète du président des États-Unis. Le reste du pays ignore jusqu'à son nom. Pour ceux qui l'apprennent, c'est déjà trop tard.

Il a reçu les secrets mortels d'un étrange Coréen. Il est devenu une machine à tuer. Sa mission : nettoyer le pays de tous ceux qui bravent impunément la loi.

Remo Williams frappe sans pitié.

Comme la foudre.

IMPLACABLEMENT.

ISBN 2-259-00505-5